

# La Perception sémantique

(Ouvrage original inédit)

Philippe Gréa

2017



# Table des matières

<b>Table des matières</b>	<b>3</b>
<b>Introduction</b>	<b>5</b>
<b>Chapitre 1 : Construal</b>	<b>15</b>
<b>1.1 Retour sur l'opposition sens / dénotation en sémantique formelle</b>	<b>15</b>
<b>1.2 Phénoménologie et grammaire cognitive</b>	<b>18</b>
1.2.1 L'analogie entre perception et signification	18
1.2.2 Etat de choses et profilage	24
1.2.3 Forme-noyau et schéma grammatical	32
1.2.4 Autres rapprochements possibles	37
<b>1.3 Sens et conceptualisation dans la Grammaire Cognitive</b>	<b>40</b>
1.3.1 L'opposition ACTION / OBJET	40
1.3.2 Remise en cause de l'hypothèse de la constance	46
1.3.3 Pluralité et degré de cohésion fonctionnelle	51
1.3.4 Le paradoxe sorite revisité	54
<b>1.4 De la grammaire à la logique</b>	<b>57</b>
<b>Chapitre 2 : Forme sémantique et transposabilité</b>	<b>60</b>
<b>2.1 Gurwitsch et l'organisation de la conscience</b>	<b>60</b>
2.1.1 L'exemple de la chaise	61
2.1.2 L'articulation thème / champ thématique / marge	65
2.1.3 Les problèmes soulevés	66
<b>2.2 Analyse sémique et perception sémantique</b>	<b>68</b>
2.2.1 Sémème-type et sémème occurrence	68
2.2.2 Les lois de la perception sémantique	70
2.2.3 Fonds et formes sémantiques	72
2.2.3.1 La présomption d'isotopie comme reformulation de la relation d'affinité	72
2.2.3.2 Forme sémantique et molécule sémique	78
<b>2.3 Proverbes et cohérence de Forme</b>	<b>79</b>
2.3.1 Une architecture relationnelle inhérente ou socialement normée	80
2.3.2 Une articulation sans restes	83
2.3.3 La molécule sémique	86
2.3.4 Le proverbe comme forme forte	91
<b>2.4 Le cas de l'un dans l'autre</b>	<b>94</b>
<b>2.5 Généralisations possibles</b>	<b>96</b>
<b>Conclusion</b>	<b>101</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>105</b>



# Introduction

« Nous ne savons pas encore comment les neurones représentent les règles de grammaire – mais on peut prédire que leur code neural s'écarte radicalement de celui de l'arithmétique » (Dehaene 2014 : 270)

L'un des éléments qui contribue au succès actuel de la philosophie analytique tient au fait qu'elle se fonde sur une association fructueuse entre un cadre philosophique systématique et une analyse linguistique détaillée que la sémantique formelle mène avec beaucoup de rigueur. Le présent travail tente de s'inspirer de ce modèle en examinant quelques-unes des relations qui peuvent être élaborées entre une approche philosophique de type phénoménologique et un ensemble d'observations et de théories linguistiques qui s'intéressent aux strates non logiques de la signification. Autant le préciser tout de suite, notre ambition est très réduite pour trois raisons. La première, c'est que l'auteur de ces lignes n'est pas philosophe de formation et n'a qu'une connaissance réduite (et sans doute caricaturale) du cadre phénoménologique (qui, par ailleurs, s'est beaucoup diversifié depuis les travaux fondateurs de Husserl). C'est donc avec les moyens qui sont les nôtres que nous élaborons ce rapprochement entre philosophie et linguistique. Deuxièmement, les cadres théoriques linguistiques sur lesquels nous nous concentrons dans cette étude sont au nombre de deux seulement : la *Cognitive Grammar* de Langacker (CG) et la Sémantique Interprétative de Rastier (SI). Beaucoup d'autres approches auraient pu (et dû) figurer à leurs côtés. Dans le domaine anglo-saxon, c'est le cas de la sémantique cognitive de Talmy (2000), des *Idealized Cognitive Models* (ICMs) de Lakoff (1987) ou de la théorie de l'intégration conceptuelle (Fauconnier & Turner 2002). Du côté français, les approches sémantiques qui entrent en dialogue avec la phénoménologie ne manquent pas non plus : la sémiophysique de Thom (1988) et la morphodynamique (Petitot 1992; Piotrowski 1997), la théorie des formes sémantiques (Cadiot & Visetti 2001) et son application aux proverbes (Visetti & Cadiot 2006), ou encore le modèle de la scène verbale (Victorri 1999). Troisièmement, notre entreprise n'a rien de vraiment originale dans la mesure où le rapprochement entre sémantique et phénoménologie est une question importante pour la plupart des auteurs que nous venons de citer. C'est le cas en particulier de Cadiot & Visetti

(2001) dont nous nous inspirons beaucoup, puisque comme ces derniers, nous faisons un grand usage de la *Théorie du champ de la conscience* de Gurwitsch.

Si nous avons fait le choix de focaliser notre attention sur deux cadres théoriques, c'est dans le but d'atteindre un niveau satisfaisant de précision dans nos analyses. En effet, le présent travail ne se réduit pas à un simple travail épistémologique qui consisterait à examiner les différents points de contacts entre la CG, la SI et la phénoménologie. En essayant de cerner au plus près les connexions que ces deux approches peuvent entretenir avec la phénoménologie, nous essayons de rediscuter certaines analyses linguistiques et de préciser certains concepts philosophiques. En un mot, ce rapprochement est opéré dans l'espoir qu'il soit profitable à toutes les disciplines concernées, tout en mettant au jour des faits qui, sans ce travail comparatif, resteraient invisibles.

Avant toute chose, il faut dire un mot sur la question de la compatibilité entre Grammaire Cognitive et Sémantique Interprétative, qui se pose avec force pour qui connaît ces deux cadres. Leurs divergences sont nombreuses et sont précisément discutées dans Rastier (1993, 2005, 2012), puis résumées dans l'antagonisme entre ce que le même auteur appelle « approche logico-grammaticale » vs. « approche rhétorique / herméneutique ». L'étiquette logico-grammaticale est ainsi appliquée à la sémantique formelle comme aux linguistiques cognitives dans la mesure où elles se caractérisent par la recherche d'invariants logiques ou conceptuels. En cela, elle s'oppose au point de vue rhétorique / herméneutique (dont fait partie la Sémantique Interprétative) qui se caractérise au contraire par l'attention qu'il porte à la dimension culturelle, la variété des langues et la variété des genres textuels. Dans le détail des analyses, les approches divergent aussi de manière importante. Langacker propose par exemple un traitement sémasiologique de la polysémie de *ring*, dont les différentes acceptions sont liées les unes aux autres par une relation de schématicité, alors que Rastier défend une conception onomasiologique où les différentes acceptions s'avèrent appartenir à des classes sémantiques différentes.

On peut toutefois tourner le problème autrement, et considérer aussi que la CG et la SI partagent plusieurs traits qui les rendent, par certains aspects, étonnamment complémentaires. Salanskis a bien noté cette possibilité. Il souligne ainsi « qu'en développant sa conception de l'impression référentielle, François Rastier a proposé un article de "phénoménologie sémanticienne" (alors que les approches para-husserliennes de Langacker relèvent plutôt d'une sorte de sémantique phénoménologique). » (Salanskis 2003 : 173). La légitimité de ce rapprochement est développée plus en détail dans la citation suivante. Par la même occasion, elle permet aussi d'explicitier l'objectif poursuivi dans la présente étude :

[...], j'ai montré des convergences et des résonances entre la phénoménologie husserlienne et la phénoménologie heideggerienne d'une part, et d'autre part les conceptions "post-analytiques" du langage de R. Langacker et de F. Rastier, le premier s'efforçant de ramener la signification à la saillance d'une figure vis-à-vis d'un fond, le second à la pertinence de parcours interprétatifs. Ces théories sémantiques très différentes sont les sortes de partenaires que la phénoménologie doit aujourd'hui, à mon avis, se donner, pour opposer à la compréhension logico-analytique du langage une compréhension plus fine et plus complète. F. Rastier va très loin dans le sens de combler le déficit de l'approche logico-analytique vis-à-vis du texte, alors que Langacker semble en rester à la phrase, comme le courant chomskien dont il provient mais se démarque. L'un comme l'autre, cela dit, travaillent dans un décrochage d'avec la décision de vérité qui me semble à nouveau absolument nécessaire pour rendre raison du langage, car celui-ci est façonneur de mondes et de rapports, d'attentes, d'affects avant d'être délivreur de vérité : l'*epochè* phénoménologique [cf. Section 1.2.1 pour cette notion] a de très nombreuses vertus rationnelles, dont nous rencontrons en l'espèce un nouvel exemple. Ce n'est pas servir la cause de la vérité que décrire toute chose en termes de sa contribution à la vérité : quelle que soit l'importance de la déclaration de vérité dans le langage, ce dernier porte en lui tout un poids et une profondeur quasi-matérielle qui demande une description autre que logico-analytique. (Salanskis 2000 [en ligne])

Ce sont certains aspects de cette « profondeur quasi-matérielle » que nous souhaitons examiner dans ce qui suit. Il s'agit ainsi de s'intéresser à des données qui mettent en relief l'existence d'une strate du sens qui n'est pas de nature logico-analytique, mais qui mobilise des questions de perception. L'expression « perception sémantique », forgée par Rastier (1991, Chapitre 8), et que nous reprenons à notre compte dans le titre de cet ouvrage, résume bien l'approche défendue : la séparation classique entre la perception (qui relèverait du sensible) et le sens (qui relèverait de l'intelligible) n'est pas tranchée, ce qui laisse une place à un traitement du sens conçu comme une reconnaissance de formes (au sens de la psychologie de la Gestalt) et non comme un calcul sur des symboles formels (Rastier 1991 : 207). Sur ce point précis, la SI et la CG partagent la même opinion, dans la mesure où la CG donne elle aussi un rôle central à la perception, en reprenant à son compte les oppositions classiques de la théorie de la Gestalt, telles que l'articulation figure / fond, la saillance, etc. Dans ce travail, nous nous proposons donc de faire abstraction d'un certain nombre de clivages entre SI et CG, pour nous concentrer sur une notion partagée par les deux dispositifs théoriques, celle de *forme sémantique*. Un tel projet soulève toutefois trois difficultés.

Premièrement, il faut se poser la question du type de rationalité sous-jacent à la CG et la SI. C'est sans doute le point le plus fréquemment évoqué contre ces deux approches (comme pour bien d'autres théories linguistiques qualifiées de « descriptives »). Lorsqu'on se place dans le cadre de la sémantique formelle, on dispose de ressources formelles qui garantissent le caractère explicite, partageable et réfutable d'une analyse. De ce point de vue, la CG et la SI

ont un autre point en commun qui tient au fait que les deux dispositifs sont souvent jugés comme n'étant pas ou peu systématiques. À la première, on reproche ainsi l'usage de diagrammes qui n'ont rien de mathématiques, à la seconde, l'élaboration de parcours interprétatifs qui semblent plus relever de l'intuition qu'autre chose. Les deux cadres théoriques, en outre, s'appuient sur des concepts de base (par exemple, le profilage pour la CG, les lois de perception sémantique pour la SI) qui n'ont pas de traductions mathématiques explicites. Il faut toutefois moduler cette affirmation. Par exemple, plusieurs propositions ont été faites pour formaliser certains aspects de la CG. La plus remarquable, mais aussi la plus difficile en raison de sa technicité, est sans doute celle de Petitot (1991) qui montre « comment les modèles morphodynamiques interviennent très naturellement dès que l'on se propose de conférer un statut mathématique rigoureux aux schèmes topologiques et dynamiques fondant la grammaire cognitive. » (p. 98). Les réseaux de neurones, d'un accès plus simple (mais considérés par Petitot comme une version « dégradée » de la morphodynamique), sont un autre cadre mathématique fréquemment évoqués dans la CG comme dans la SI. « CG is more at home in the “connectionist” (“neural network”) world of dynamic systems, parallel processing, distributed representations, and computation by simultaneous constraint satisfaction. » (Langacker 2008 : 10) ; « L'implantation connexionniste, inspirée elle aussi par la modélisation psychophysique et surtout neurophysiologique, se montre apte à simuler les effets de contexte en microsémantique. » (Rastier, Cavazza, & Abeillé 1994 : 74). Enfin, les deux cadres théoriques ont en commun le fait de s'appuyer, directement ou indirectement, sur les statistiques. Ces dernières sont consubstantielles à la Sémantique Interprétative qui fonde la plupart de ses analyses sur ce qu'il est convenu d'appeler, dans la tradition française, la textométrie (Pincemin 2012). Le lien est moins direct dans le cas de la CG. Cependant, en tant qu'elle relève des approches *usage based* (Langacker 2000 : Chapitre 4), elle est compatible avec la *quantitative corpus analysis* qui s'est beaucoup diffusée dans la Linguistique Cognitive ces quinze dernières années, en particulier grâce aux travaux de Gries et de Stefanowitsch (Gries 2015; Gries & Stefanowitsch 2004a, 2004b; Stefanowitsch & Gries 2003; Stefanowitsch & Gries 2005). Dans ce qui suit, nous n'approfondirons pas la question de la modélisation mathématique de la CG ou de la SI. Au contraire, nous partirons du principe que les deux dispositifs offrent une systématisme suffisante pour l'objectif qui est le nôtre. Comme le souligne Langacker lui-même à propos des diagrammes de la GC, « they provide a level of precision and explicitness sufficient for most purposes, together with a kind of usability that facilitates discovery. » (Langacker 2008 : 10).



La seconde difficulté est liée à la première. La notion de Gestalt et son utilisation dans le cadre scientifique contemporain n'est pas sans risques, et pour beaucoup de chercheurs, elle est même totalement discréditée. C'est en partie l'avis de Simons (1988), qui explique le succès de la *Gestalttheorie* par l'envoutante séduction que le mot « Gestalt » opère sur les esprits faibles et impressionnables : « 'Gestalt' purveys an intriguing mixture of science and mystery, and with a Teutonic tinge which tickles the palate of German-speakers and non-German-speakers ». En outre, ce concept pose un problème méthodologique que le même auteur résume de la façon suivante : « to steer between the Scylla of overspecificity on the one hand and the Charibdis of emptiness on the other ('Everything is a Gestalt/Ganzheit/system ... ! ') » (p. 162). Pour autant, Simons ne remet pas complètement en cause l'intérêt de la notion de Gestalt et va jusqu'à en proposer une formalisation en terme de *integral whole* (Simons 1987). Il doit donc être permis qu'on examine ce concept et sa pertinence dans le cadre de la sémantique, et ce, sans nécessairement suivre la trajectoire de certains chercheurs pour qui, il est vrai, le moindre fait apparaît comme étant de nature gestaltiste. Nous pensons qu'il est non seulement possible d'appliquer avec mesure les concepts de Gestalt, de fond, de saillance, etc., mais que c'est aussi un bon moyen de créer de nouveaux observables, de mettre à jour les contraintes qui leur sont propres et qui manifestent une systématisme à part entière (bien qu'elle ne soit pas de nature logico-analytique).

Troisièmement, il est difficile de ne pas penser aux grands courants philosophiques qui traitent précisément de l'opposition entre sensible et intelligible, au premier plan desquels vient le schématisme kantien dont l'objectif est justement d'établir un pont entre les deux. Si le schématisme de la grammaire cognitive s'inscrit dans la continuité de ce mouvement, il est cependant difficile d'ignorer les critiques que Rastier ou Cadiot et Visetti formulent contre le schématisme, alors même que c'est à eux que nous reprenons le terme de forme sémantique. La lecture de Kleiber apporte en outre un avertissement supplémentaire, selon lequel, bien souvent, les analyses fondées sur un schéma sémantique abstrait pèchent par leur trop grande puissance. Pour sortir de cette situation inconfortable, nous privilégions l'analyse détaillée d'un nombre réduits de faits qui nous semblent relever de cette fameuse « forme sémantique », et nous proposons de changer de référentiel philosophique en allant chercher des solutions du côté de la phénoménologie.

De Husserl, pour commencer, nous retenons une idée bien connue, qui se trouve développée dans la *4ème Recherche logique* – puis de façon plus précise dans *Logique formelle et logique transcendantale* – idée selon laquelle la logique n'est pas une discipline homogène qui se présenterait d'un seul tenant, mais une discipline qui serait constituée de

sous-disciplines fondées les unes sur les autres. Trois couches logiques distinctes sont ainsi mises en relief. La première – et la plus fondamentale – correspond à la grammaire a priori, ou encore ce que Husserl appelle la morphologie pure des significations. Les lois qui régissent ce premier niveau nous garantissent de ce que Husserl appelle le non sens (*Unsinn*), c'est-à-dire des combinaisons de significations dépourvues de sens (par exemple, *roi mais où semblable et*, ou encore, pour reprendre un exemple tiré de Chomsky, *incolores furieusement les dorment vertes et idées*). Les deux autres niveaux correspondent à la logique de la non-contradiction et la logique de la vérité. La logique de la non contradiction rend compte du fait qu'il existe des jugements qui ont un sens, c'est-à-dire des jugements qui se conforment aux lois a priori qui régissent le premier niveau logique, mais dont les éléments se contredisent entre eux. Les exemples sont bien connus : l'expression *un carré rond, du fer en bois*, ou encore, pour reprendre Chomsky, *d'incolores idées vertes dorment furieusement*, sont des expressions qui ont un sens mais qui sont contradictoires. Dans la terminologie de Husserl, on parle alors de contre-sens (*Widersinn*), par opposition au cas de figure précédent (le non sens). Le troisième et dernier niveau, la logique de la vérité, qui se fonde sur les deux précédents, concerne quant à lui la question de l'assignation d'une valeur de vérité à une proposition complète. L'insertion dans le dispositif husserlien d'exemples tirés de Chomsky – qui ne sont évidemment pas ceux de Husserl – suggèrent l'existence d'un rapprochement possible – et que plusieurs auteurs ont, du reste, défendu – entre la morphologie pure des significations et la grammaire générative. D'autres auteurs, comme Bundgaard ou Salanskis, cependant, ont souligné la grande affinité qui existe entre cette même grammaire a priori et les grammaires cognitives contemporaines. C'est dans cette seconde optique que s'inscrit ce travail.

Le rapprochement entre grammaire cognitive et phénoménologie m'amène à m'intéresser à des exemples qui semblent occuper une zone intermédiaire entre le non sens et le contre-sens. Prenons, à titre d'exemple, les noms *entreprise* et *assistance* qui ont une acception collective. Une phrase comme *\*Je travaille parmi l'entreprise* soulève un certain sentiment d'inconfort sémantique, tandis que *Je travaille au sein de l'entreprise* paraît plus naturel. A l'inverse, *Je m'assois parmi l'assistance* ne pose aucun problème tandis que *?Je m'assois au sein de l'assistance* semble moins bon. Cet inconfort sémantique se traduit statistiquement dans les corpus, de sorte que *entreprise* s'avère être une spécificité négative de la préposition *parmi* et une spécificité positive de *au sein de* (Lafon 1980, 1984). A l'inverse, *assistance* est une spécificité positive de *parmi* et une spécificité négative de *au sein de*. On retrouve le même genre d'exemple avec des déterminants. Ainsi, dire *\*plusieurs mots sur la question* soulève à

nouveau un certain inconfort sémantique qui disparaît entièrement lorsque je dis *quelques mots sur la question*.

À première vue, on pourrait penser que de tels exemples sont de simples subtilités du français, des idiosyncrasies qui présentent peu d'intérêt et dont l'apparente contingence les éloigne du niveau fondamental de la morphologie pure des significations. Mais si l'on revient au point de vue phénoménologique, on constate que ces syntagmes – à la fois peu fréquents et sémantiquement inconfortables – occupent une place intéressante : sans correspondre à un non sens à proprement parler, ils ne relèvent pas non plus d'une contradiction logique à part entière. En effet, il n'y a rien de logiquement contradictoire à dire *\*parmi l'entreprise*, en tout cas, pas plus qu'il n'est logiquement contradictoire de dire *parmi l'assistance*. De même, il n'y a rien de logiquement contradictoire à dire *\*plusieurs mots sur la question* dans la mesure où, justement, la plupart des discours se composent d'un nombre de mots supérieur à un. Or, si cet inconfort sémantique, ressenti par les locuteurs et objectivement mesurable dans les corpus, n'est pas affaire de contradiction logique, comme c'est le cas *du fer en bois* ou *du carré rond*, alors il faut bien qu'il relève du niveau inférieur, à savoir le niveau de la morphologie pure des significations.

Le rapprochement entre morphologie pure des significations et grammaire cognitive permet alors de rendre compte de ces exemples et d'expliquer leur bizarrerie. Pour cela, il faut tenir compte de facteurs qui ne sont pas de nature logico-analytique mais qui relèvent d'un a priori de nature perceptive : relation fond / forme et plus précisément, relation landmark / trajector, pluralité interne du landmark, degré d'articulation interne, délimitation du landmark, degré de dépendance fonctionnelle entre landmark et trajector, homogénéité ou hétérogénéité du landmark, pluriel cohésif ou non cohésif, etc. Dans cette optique, qui permet, par la même occasion, de jeter un pont entre la IIIème et la IVème Recherche Logique de Husserl, la grammaire se confond avec une grammaire de la perception et sa structuration se rapproche des propriétés fondamentales des objets perceptifs.

Cette idée d'une relation fondamentale entre la sémantique et la perception se retrouve dans la Sémantique Interprétative, où, comme nous l'avons dit, elle est ramassée sous l'expression de « perception sémantique ». Comme dans le cadre de la Grammaire Cognitive, l'articulation fond / forme y joue un rôle important mais s'en distingue par sa portée en s'appliquant, par-delà la frontière de la proposition, à la dimension supérieure du texte. Dans cette optique, les formes correspondent à des molécules sémiques (de petits graphes sémantiques qui ne dépendent pas d'une lexicalisation particulière), tandis que les fonds sont constitués par des isotopies. Le second chapitre de ce travail porte précisément sur cette

notion de molécule sémique et sur l'examen de l'une de ses propriétés, la transposabilité, en relation, à nouveau, avec le courant phénoménologique. Mais c'est alors à Gurwitsch, plutôt qu'à Husserl, qu'il faut, selon nous, faire appel, dans la mesure où la théorie de Gurwitsch présente des similarités frappantes avec la Sémantique Interprétative.

Gurwitsch propose une théorie de l'organisation formelle de la conscience, une organisation tripartite constituée de ce qu'il appelle le thème, le champ thématique et la marge. Il précise en outre les différentes relations qui s'instaurent entre et à l'intérieur de chacune de ces couches. En comparant ce dispositif à celui de la Sémantique Interprétative, nous sommes alors amené à montrer que les relations d'affinités qui se nouent, selon Gurwitsch, entre un thème et son champ, sont équivalentes à la notion d'isotopie telle qu'elle est développée dans la Sémantique Interprétative. Cette comparaison entre les deux cadres théoriques nous amène aussi à nous poser une question : existe-t-il, au plan sémantique, un équivalent de ce que Gurwitsch appelle un thème, c'est-à-dire une structure fondée sur sa cohérence de Forme et qui, pour cette raison, serait transposable sans aucune contrainte. Nous montrons que la réponse à cette question est affirmative et que le proverbe en est un exemple prototypique. L'étude du proverbe dans ce contexte philosophico-linguistique particulier a plusieurs effets : il nous permet tout d'abord de définir avec précision la notion de cohérence de Forme ; il nous amène ensuite à introduire, dans le champ de la sémantique, l'opposition – issue de la psychologie de la Gestalt – entre forme faible et forme forte ; enfin, il nous conduit à proposer une caractérisation sémantique relativement inédite du proverbe puisque ce dernier est alors conçu comme sémantiquement autonome (et, du reste, il est possible que ce soit là l'origine de l'étrange fascination qu'il exerce sur les gens).

Dans cette optique, le proverbe est défini comme une forme sémantique forte qui acquiert son statut proverbial non pas en raison de facteurs externes, tels sa fréquence, son contexte ou encore, un on-locuteur (la sagesse des nations), mais à cause de propriétés sémantiques dont nous examinons la nature dans ce qui suit. Ces dernières, une fois encore, s'inscrivent à l'intérieur d'un niveau qui ne relève ni de la contradiction, ni de la logique de vérité ; un niveau régit par ses règles propres – en l'occurrence, la cohérence de Forme, à laquelle nous tentons de donner une définition explicite et systématique – et dont l'essence n'est pas logico-analytique mais bien gestaltiste.

Si grammaire cognitive et sémantique interprétative divergent par bien des aspects, les deux dispositifs ont donc en commun le fait de cibler un même niveau sémantique qui précède (et rend possible) la question de la donation d'une valeur de vérité, un niveau où opèrent des notions telles que forme, fond, cohérence fonctionnelle. Et quoique ces dernières

soient difficilement mathématisables, ce travail a pour but d'apporter des arguments supplémentaires en faveur de l'idée qu'elles ont leur systématique propre, qu'elles se soumettent à un système de contraintes que l'on peut expliciter et qu'elles ne conduisent pas nécessairement à des analyses trop puissantes, ou pire encore, à « des trivialités qui se donnent des airs de profondeur ». Pareille thèse semble trouver aujourd'hui un écho favorable dans les neurosciences cognitives les plus récentes, comme le suggère la citation de Dehaene mise en exergue de la présente introduction. Si l'arithmétique (la théorie des nombres) n'est pas codée dans le cerveau de la même manière que le langage, il est permis d'envisager que la logique formelle (telle qu'elle est utilisée actuellement en sémantique) n'est pas non plus le cadre théorique le mieux adapté pour rendre compte de la signification (ou du moins, de toute la signification).

Pour finir, nous espérons que cet ouvrage permettra de convaincre le lecteur qu'une coopération, en dehors du cadre analytique, entre philosophie et linguistique n'est pas vaine, et que les deux disciplines peuvent s'en trouver renforcées.



# Chapitre 1 : Construal

## 1.1 Retour sur l'opposition sens / dénotation en sémantique formelle<sup>1</sup>

Pour mettre en perspective la notion de conceptualisation telle qu'elle est proposée par Langacker, il nous semble utile de revenir aux origines de la philosophie du langage, et plus précisément, sur la distinction que Frege opère entre sens (*sinn*) et dénotation (*bedeutung*). Dans son article, *Über Sinn und Bedeutung*, Frege part du constat que les propositions suivantes n'ont pas la même valeur de connaissance :

- (1) *François Hollande est François Hollande.*
- (2) *François Hollande est l'actuel petit ami de Julie Gayet.*

La première est une tautologie qui ne nous apprend rien (elle est de type  $a=a$ ), tandis que la seconde (de type  $a=b$ ) est dotée d'une valeur informative importante dont on peut se faire une idée en relisant la presse à scandale de l'époque. Cependant, cette différence de valeur informative ne s'explique pas par la dénotation des propositions ou celle de leurs constituants. En effet, les noms propres *François Hollande* et *l'actuel petit ami de Julie Gayet*<sup>2</sup> ont la même dénotation (le président français de 2012 à 2017), et si l'on s'en tient à cette dernière, les propositions (1) et (2) se ramènent à un même schéma d'égalité : François Hollande = François Hollande. Si ce n'est pas par leur dénotation qu'elles se distinguent, nous dit Frege, il faut donc que ce soit par leur sens.

Dans cette optique, le sens d'un nom propre est la façon dont se donne la dénotation, et c'est cette différence dans le mode de dénotation du président français qui fait tout l'intérêt de

---

<sup>1</sup> Le contenu de cette section doit beaucoup aux discussions que nous avons eues avec Laurent Roussarie, que nous remercions au passage.

la proposition (2), par opposition à (1). Les rapports entre sens, dénotation et représentation sont illustrés par Frege à l'aide d'une métaphore, la métaphore de la lunette astronomique. Le sens d'une expression a comme contrepartie métaphorique la lunette et la dénotation a comme contrepartie l'entité vers laquelle la lunette est pointée. Le sens est ainsi distingué de la dénotation (l'objet vers lequel pointe la lunette) mais aussi de la représentation, qui est subjective et qui dépend de l'individu (l'œil qui regarde dans la lunette). De la même manière qu'il est possible de placer plusieurs lunettes à différents endroits pour pointer vers un même objet, on peut avoir différentes expressions ayant un sens différent tout en ayant la même dénotation. Par exemple *l'actuel petit ami de Julie Gayet*, *l'actuel président de la France*, *le vainqueur des présidentielles de 2012*, *le capitaine de pédalo*, *pépère* ou encore, *Flanby* sont tous des noms propres qui dénotent un même individu, mais qui expriment différents modes d'accès à cet individu (i.e. qui ont des sens différents).

Le langage naturel n'est cependant pas exclusivement constitué de noms propres, et Frege doit aussi examiner la nature du couple sens-dénotation pour deux autres types d'expression : le prédicat (qui recouvre plusieurs catégories syntaxiques, comme le nom commun, *éléphant*, l'adjectif, *être chauve*, ou encore le verbe, *dormir*) et la proposition. Dans le cadre contemporain de la sémantique formelle, le sens d'un prédicat correspond aux propriétés définitoires de la classe dénotée. Par exemple, le sens du prédicat *éléphant* correspond à une série de propriétés telles que « animal très grand avec une trompe et couvert d'une peau épaisse et grise, etc. » (ce sont les attributs que recherchent les psychologues pour définir un concept). Sa dénotation, en revanche, est l'ensemble des éléphants.<sup>3</sup> Le sens d'une proposition, quant à lui, est la pensée (ou l'idée) transmise par la proposition, tandis que sa référence est une valeur de vérité (vrai ou faux).<sup>4</sup> Il faut attendre le *Tractatus* de Wittgenstein pour que le sens frégéen soit explicitement ramené à des conditions de vérité. Dans cette optique, connaître le sens d'une proposition, « c'est savoir comment doit, ou devrait, être le monde pour que cette phrase soit vraie. » (Roussarie en ligne : 40). Carnap parachève l'édifice en ramenant le couple frégéen sens-dénotation au couple intension-extension. L'objectif qu'il poursuit est d'explicitier les conditions exactes dans lesquelles deux propositions ont le même sens (i.e. la même intension). Selon lui, les propositions « *p* et *q* ont la même intension si *p* vaut dans toutes les descriptions d'état dans lesquelles vaut *q*, et réciproquement. » (Marconi

---

<sup>2</sup> Dans la terminologie de Frege, *le petit ami de Julie Gayet* est un nom propre dans la mesure où ce syntagme dénote un seul individu, au même titre que *François Hollande*. En cela, elle se distingue de la terminologie grammaticale pour laquelle l'étiquette « nom propre » ne s'applique qu'au dernier cas de figure.

<sup>3</sup> Cela est valable, comme nous l'avons précisé, dans le cadre de la sémantique formelle actuelle. Frege a une conception du sens et de la dénotation d'un concept un peu différente, cf. Haddock (2000a : 26 sqq) pour une analyse détaillée.

<sup>4</sup> Par la suite, la notion de « pensée » fera l'objet d'intenses discussions en raison de son caractère imprécis.



1997 : 55). Aujourd'hui, la sémantique formelle élabore ses analyses dans ce cadre général, que Marconi (1997) considère comme étant le « paradigme dominant » de la philosophie du langage. Comme nous l'avons déjà mentionné, les descriptions qui s'y font ont l'indéniable avantage d'être explicites, partageables et réfutables.

Voyons maintenant quel genre d'analyse ce paradigme dominant effectue, en nous intéressant aux propositions (3).

- (3) a. *La lampe est au dessus de la table.*  
b. *La table est au dessous de la lampe.*

Ces dernières sont vraies dans les mêmes mondes possibles, c'est-à-dire dans les mêmes circonstances. Elles ont donc la même intension, c'est-à-dire le même sens. Evidemment, ce raisonnement n'est possible que si l'on connaît l'équivalence entre *au dessus* et *au dessous*. Deux solutions s'offrent au sémanticien : soit on la présuppose en considérant que tout modèle qui est cohérent avec la langue française contient de facto cette équivalence (les mots ayant le sens qu'ils ont), soit on l'explique au moyen d'une stipulation qui prend la forme suivante (on doit cette seconde solution à Carnap) : si *Au-dessus-de(x,y)* alors *Au-dessous-de(y,x)* et si *Au-dessous-de(x,y)* alors *Au-dessus-de(y,x)*. Une telle stipulation s'appelle un postulat de signification et constitue, comme le souligne Marconi (1997 : 59), « la seule contribution à la *sémantique lexicale* (c'est-à-dire à l'étude de la signification des mots) produit dans le cadre du paradigme dominant ». À l'inverse, les deux propositions en (4) n'ont pas les mêmes valeurs de vérité dans toutes les descriptions d'état.

- (4) a. *Pierre est sous la table.*  
b. *La table est sur Pierre.*

Dans le premier exemple, il suffit que Pierre occupe l'espace situé sous la table pour que la phrase soit vraie. Dans le second, il ne suffit pas que la table soit située au dessus de Pierre pour que la phrase soit vraie : il faut aussi qu'il y ait un contact entre la table et Pierre. Les deux énoncés ne sont donc pas équidénotants, leurs conditions de vérité sont différentes, ils n'ont pas le même sens.

## 1.2 Phénoménologie et grammaire cognitive

### 1.2.1 L'analogie entre perception et signification

La métaphore de la lunette astronomique pointée sur un objet est éclairante. Elle promeut une posture philosophique selon laquelle le sens et la dénotation ont leur régime propre et constituent deux univers distincts, où le sens occupe une place privilégiée qui lui permet de « regarder » le monde et les choses qui l'habitent, une posture, enfin, dans laquelle ce regard « s'ajuste » correctement en vertu d'une « certaine norme logique du vrai » (Salanskis 2003 : 68). Frege lui-même file la métaphore pour illustrer le caractère objectif du sens (l'image qui se trouve dans la lunette ne varie pas en fonction de l'observateur) ou le caractère subjectif de la représentation (la structure de l'œil varie d'un observateur à l'autre). Cependant, une telle façon de concevoir les choses nous fait passer à côté d'une distinction importante concernant l'exemple (3). Dans cette paire d'énoncés, comme nous l'avons vu, une proposition ne peut pas être fausse (ou vraie) sans que la seconde le soit aussi. Du point de vue de la sémantique formelle, elles ont donc la même dénotation dans tous les états de fait possibles. Elles sont équidénotantes et par conséquent, elles ont les mêmes conditions de vérité, c'est-à-dire le même sens (la même intension). Pour autant, lorsqu'ils comparent (3a) et (3b), la plupart des locuteurs estiment avoir affaire à des énoncés assez différents dans leur façon de présenter la (même) situation, et si ces différents modes de présentation se situent en dessous du « radar » logiciste, ils semblent pourtant jouer un rôle important dans le fonctionnement du langage, et ne semblent pas pouvoir se réduire à une simple question de « tonalité », de « coloration » ou d' « éclairage ». Pour rendre compte de ces différences, la sémantique formelle fait aujourd'hui appel à la pragmatique formelle, de sorte que les exemples (3) se distinguent par des implicatures ou des présuppositions différentes.

Mais il existe une autre façon de rendre compte de ce niveau « infra-intensionnel » (qui se situe en-deçà de l'intension). Elle consiste à modifier certains éléments de la métaphore frégréenne. Par exemple, on pourrait décider de remplacer le couple œil / lunette par un projecteur (un projecteur très puissant) et donner la plus grande extension possible à cette nouvelle métaphore en considérant que le projecteur est l'équivalent, non plus seulement de la représentation et du sens, comme c'est le cas pour Frege, mais de la conscience tout entière. Dans ce nouveau dispositif métaphorique, « la conscience [serait] comparable à la lumière qui se répand à l'infini et éclaire tout ce qu'elle rencontre » (Gurvitch 1928 : 584). Elle aurait

pour effet de rendre présent (de « présentifier » pour reprendre un néologisme forgé dans le cadre de la phénoménologie) les objets ainsi éclairés. Le genre de question que l'on pourrait alors se poser porterait, entre autres, sur « l'intensité de la lumière et le caractère de l'éclairage » (ibid., 588) c'est-à-dire les différentes modulations possibles de la conscience.<sup>5</sup> On pourrait aller plus loin et considérer que l'objet ainsi éclairé n'est ni l'objet en soi (la lune en tant que telle, dont nous ne pouvons finalement pas savoir grand-chose) ni une image mentale (sinon, la lune disparaîtrait au moment où on n'y pense plus, ce qui serait bien ennuyeux).

Comme nous allons le voir, c'est le genre d'idée que l'on retrouve dans le cadre de la phénoménologie, de sorte que ce qu'on appelle le noème (la lune éclairée) est conçu comme le corrélat intentionnel de la conscience (le projecteur), mais ne relève ni de la sphère psychique, ni du monde réellement existant. Contrairement à Frege, dont la métaphore s'applique exclusivement au rapport entre une expression et son référent, ce nouveau dispositif s'applique à quantité de domaines différents, comme par exemple, la signification et la perception. Certes, on pourrait penser qu'un tel détournement de la métaphore frégréenne mène à une situation absurde et sans intérêt parce qu'elle semble perdre tout lien avec la réalité. Mais lorsqu'on utilise une métaphore, même en guise d'illustration comme le fait Frege, on s'expose inévitablement à ce genre de dérive. À bien y réfléchir, en effet, et malgré son aspect à première vue très cohérent, l'analogie tissée dans *Über Sinn und Bedeutung* n'est pas sans conséquences quelque peu déroutantes, puisque Frege y envisage l'existence de lunettes qui ont l'étonnante capacité de construire une image (un sens) alors qu'elles ne sont pointées sur aucun objet (sans dénotation). Il en est ainsi du syntagme *le plus grand nombre entier* (qui a un sens mais pas de dénotation). Dans ces conditions, la lunette astronomique de Frege ne s'apparente-t-elle pas, elle aussi, à l'une de ces boîtes que l'on trouve près des sites touristiques et dont le déclencheur permet de faire défiler les photos qui se trouvent à l'intérieur du dispositif optique. Le sens frégréen ne serait-il pas, lui aussi, comparable à un système clos qui n'entretient au fond qu'une relation très ténue avec le monde réel ?

Pour mettre un terme à ce genre de discussion, l'approche phénoménologique<sup>6</sup> se fonde sur une attitude bien particulière concernant le monde extérieur, qui se distingue de l'attitude dite naturelle ou naïve, qui est celle de la plupart des humains normalement constitués (et aussi celle de Frege), et qui consiste à croire qu'il existe un monde extérieur séparé de soi dont la

---

<sup>5</sup> Une telle conception a des conséquences originales. Il suffit par exemple d'imaginer la situation où le projecteur s'éclaire lui-même. C'est par ce moyen que Husserl, si nous avons bien compris, arrive au concept de « conscience pure » (la conscience telle qu'elle apparaît à elle-même).

réalité ne soulève aucune difficulté. C'est que malgré son caractère d'évidence, cette thèse naturelle repose sur une pétition de principe. Si quelqu'un, en effet, affirme que le monde extérieur existe indépendamment de lui, on peut toujours lui demander comment il le sait. Or, dans la mesure où il vient de dire que le monde est sans lien avec lui, il n'a aucun moyen de le savoir. Par conséquent, cette thèse, aussi naturelle qu'elle paraisse, ne constitue peut-être pas la meilleure base de travail. Husserl propose donc de changer de perspective en réalisant ce qu'on appelle, dans le vocabulaire de la phénoménologie, une réduction. Cela consiste à utiliser un concept issu de la philosophie sceptique, l'*epochè*, qui correspond à la suspension du jugement (ne se prononcer ni en faveur ni en défaveur de quelque chose), et à l'appliquer à la thèse naturelle susmentionnée. Cela a pour effet de mettre le monde extérieur entre parenthèse, c'est-à-dire non pas d'en nier ou d'en affirmer l'existence (ou de la considérer comme plus ou moins probable), mais simplement de la suspendre, de la relever de ses fonctions, de la mettre hors-jeu. Le point intéressant dans cette affaire, c'est qu'une fois la réduction opérée, le monde continue de nous apparaître, et en plus, il continue de nous apparaître comme extérieur à nous (on dit aussi « transcendant »). Cette nouvelle perspective, qui semble à première vue ne pas changer grand-chose, ouvre pourtant des horizons qui restent hors de portée si l'on conserve une attitude naturelle. Il est désormais possible d'examiner des problèmes d'une autre nature. Par exemple, avant réduction, j'étais susceptible de me poser des questions sans réponses, comme par exemple « Pourquoi le monde est-il extérieur à moi ? ». Après réduction, les questions sont reformulées d'une autre manière : « Pourquoi le monde m'apparaît-il comme extérieur à moi ? » ce qui, convenons-en, n'est pas la même chose. Dans le passage suivant, Gurwitsch (2002) commente l'intérêt de cette réduction par rapport à cette croyance en l'existence de choses extérieures à nous :

*La croyance en question est suspendue ; corrélativement, le caractère existentiel est mis entre parenthèses, il est inhibé. Mais inhibition n'est pas suppression. En eux-mêmes, les objets ne subissent aucune modification par le fait de la réduction phénoménologique ; ils demeurent, en tous points, tels qu'ils sont connus dans les diverses attitudes naturelles. Toutes leurs déterminations, propriétés, qualités, structures, etc., restent sauvegardées. Même le caractère existentiel avec lequel un objet se présente reste intact ; en particulier, aucun caractère existentiel différent ne lui est substitué, ni, à plus forte raison, n'est biffé. Chaque objet continue à être cette réalité véritable, hypothétique, possible, problématique ou bien apparente, etc., qu'il était antérieurement à la réduction phénoménologique.*

Mais par celle-ci le caractère existentiel est mis hors jeu et hors action, on ne s'en sert plus. Un objet qui continue donc à s'offrir à la conscience comme existant, est pris en considération, dans l'attitude phénoménologique, non en tant qu'existant

---

<sup>6</sup> La présentation qui suit ne prétend aucunement à l'exhaustivité (ce dont nous serions bien incapable). Elle consiste à présenter de la façon la plus simple possible les notions phénoménologiques qui seront utiles à notre propos.

tout simplement, non en tant que telle et telle réalité, mais en tant qu'il se présente comme existant, en tant qu'il prétend à l'existence. [...]

Par la mise hors jeu et hors valeur du caractère existentiel, les objets – tous les objets – tout en subsistant tels quels, sont transformés en *objets-phénomènes* et, du même coup, les plans dont relèvent ces objets deviennent des plans d'être-*phénomènes*. (Gurwitsch 2002 : 88-89)

Pour les phénoménologues, cette nouvelle perspective est la seule valable si l'on veut travailler dans de bonnes conditions, se poser les bonnes questions, et trouver les bonnes réponses.

Une fois le monde mis entre parenthèse, il s'avère qu'il reste deux choses : la conscience ou les actes de conscience (le projecteur) d'un côté, et de l'autre, l'objet apparaissant (la lune éclairée par le projecteur). Dans ce dispositif, la conscience a un statut bien particulier en ce qu'elle se révèle être le « milieu universel de présentation des objets » (Gurwitsch 1957 : 131). La conscience n'est donc pas un domaine mondain comme les autres, elle est au contraire le « milieu par lequel nous accédons à tout ce qui existe, dans quel sens que ce soit » (ibid., p. 138). Elle se caractérise par des actes de pensée particuliers, comme par exemple, percevoir, se souvenir, croire, etc., qui correspondent, dans la terminologie de la phénoménologie, à ce qu'on appelle la « noèse » (ou pôle noétique). En outre, de tels actes ont tous une structure commune, qu'on qualifie d'« intentionnelle », dans la mesure où ils sont toujours dirigés vers un objet (dans la métaphore ci-dessus, le projecteur est toujours dirigé vers quelque chose). Ainsi, la perception est toujours perception de quelque chose, le souvenir est toujours le souvenir de quelque chose, la croyance est toujours la croyance en quelque chose, etc. Dans son essence même, la conscience est donc toujours conscience de quelque chose, elle est nécessairement tournée vers un objet. L'objet en question (l'objet éclairé, dans la métaphore) est quant à lui désigné par le terme de « noème » (et occupe le pôle noématique). C'est la chose apparaissant sous un aspect particulier à travers un ou plusieurs acte(s) de conscience, et qui correspond, comme nous l'avons déjà dit, au corrélat intentionnel de l'acte. La vertu principale de l'*epoché* évoquée ci-dessus est alors de faire passer l'articulation noèse / noème au centre de nos préoccupations puisque « l'attention n'est plus accaparée par les choses en tant qu'existants, mais se retourne sur les actes de perception, et la façon dont ce qui est perçu apparaît à travers ces actes » (Gurwitsch 1957 : 151).

Illustrons cela à l'aide d'un exemple pris au domaine de la perception. J'ouvre les yeux (premier acte de conscience, qui correspond plus précisément à un acte de perception ou encore, une intuition) et je vois ma voiture depuis le trottoir (noème perceptif), je ferme les yeux puis les ouvre à nouveau (second acte de perception) et c'est un noème qui m'apparaît comme identique au précédent (ma voiture vue du trottoir). Cette expérience relativement

simple nous amène à faire un premier constat important. Le noème (la chose apparaissante) n'est pas une partie de l'acte de perception (une image mentale, par exemple) :

[...] quelle que soit la relation entre un acte de perception et le noème perceptif correspondant, celui-ci ne doit pas être pris pour une partie, un élément, un moment, etc., bref, pour une composante réelle de l'acte. Si le noème perceptif était une composante réelle de l'acte de perception, il serait entraîné dans toutes ses vicissitudes ; il apparaîtrait et disparaîtrait avec l'acte. [...] Le noème perceptif n'appartient donc ni au domaine des choses réelles objectives ni au domaine psychologique des actes de conscience. [...] [C'est] une unité idéale objective. (Gurwitsch 1957 : 145-146).

Convenons maintenant que je me déplace et que je considère ma voiture depuis la rue : un nouveau noème apparaît (ma voiture depuis la rue). J'ouvre maintenant la portière et me glisse à l'intérieur : un troisième noème (ma voiture vue de l'intérieur). J'accompagne le garagiste dans la fosse : un quatrième noème (ma voiture vue du dessous). Mis ensemble, ces quatre noèmes ainsi que beaucoup d'autres (ma voiture vue du siège passager, vue du troisième étage, etc.) forment une structure qui correspond à l'objet perçu (ma voiture). Pour reprendre Gurwitsch, l'objet perçu est donc « le groupe systématique total de ses apparences (noèmes) » (Gurwitsch 1957 : 152). Le processus par lequel différents noèmes entrent en relation pour constituer cet objet (en l'occurrence, ma voiture), est appelé « synthèse d'identification » (Merleau-Ponty parle quant à lui de « synthèse de transition », pour insister sur le fait que « chaque perspective passe dans l'autre » de façon continue, cf. Gurwitsch [1957 : 239]). C'est le problème transcendantal de la constitution des choses réelles.<sup>7</sup>

Le point intéressant de l'affaire, c'est que les choses se passent de façon presque similaire dans un tout autre domaine, celui de la signification. Dans ce cadre, en effet, il devient possible d'assimiler le noème perceptif (la manière spécifique dont se présente la chose perçue) à la signification d'un symbole.

Cette assimilation se justifie par la nature essentielle de la perception aussi bien que de l'appréhension de symboles qui, toutes deux, sont des actes intentionnels. En vivant tel acte, le sujet a conscience de 'quelque chose'. Ce 'quelque chose' est, dans l'un cas [sic], la chose perçue, dans l'autre, ce à quoi réfère la signification appréhendée. (Gurwitsch 1957 : 146)

Une telle assimilation entre perception et signification se trouve renforcée par certaines similarités frappantes entre les deux domaines :

- De la même manière qu'il y a plusieurs noèmes liés à ma voiture (vue de face, de côté, etc.), il y a aussi plusieurs significations liées à un même objet. Par exemple, *lion* et *roi des*

*animaux*, sont des expressions qui ont des significations différentes mais qui se rapportent au même objet. Un autre exemple célèbre que l'on doit à Husserl, mais qui est parfois implicitement imputé à Frege (ce qui montre à quel point les deux démarches sont convergentes sur ce point précis), porte sur Napoléon. Les expressions *le vainqueur de Iéna*, *le vaincu de Waterloo*, *l'empereur de France*, etc., ont des significations différentes, mais se rapportent elles aussi au même objet intentionnel.

- Lorsque je pense à *lion* (premier acte de conscience, lequel correspond plus précisément à un acte « signitif » ou « intention de signification ») ce qui m'apparaît, c'est la signification de ce nom (un noème qu'on désigne par le terme « d'intuition catégoriale »). Imaginons maintenant que mon esprit se préoccupe d'autre chose pendant un court instant, puis revienne à *lion* (second acte de conscience). Ce qui m'apparaît, c'est la même signification que précédemment (le même noème). En d'autres termes, comme le noème perceptif évoqué plus haut, la signification du nom *lion* n'est pas une partie de l'acte de conscience (l'acte signitif), c'est une « unité idéale objective ». Sur ce point, Husserl et Frege partagent donc la même opinion : le sens est une entité objective, publique, qui ne dépend pas de tel ou tel acte de conscience, de tel ou tel individu, etc. Si c'était le cas, en effet, la possibilité même de faire des raisonnements valides serait compromise (ce que ne peuvent se permettre ni Husserl, ni Frege, ni une bonne partie des philosophes) :<sup>8</sup>

[...] la réduction de la signification à un contenu de conscience subjectif et immanent entraîne pour Husserl des conséquences inadmissibles. La signification d'un mot serait quelque chose de singulier, de contingent, et de passager, appelé à changer constamment d'une conscience à l'autre ou d'un moment à l'autre. Si le sens linguistique se confond en effet avec le(s) contenu(s) psychique(s) éveillés en nous, un même mot est susceptible de recevoir des significations très différentes. « Lion » pourra signifier aussi bien *fauve en cage* que *roi de la jungle* selon les souvenirs que nous lui associons. La diversité des représentations mentales devrait alors faire obstacle à la compréhension intersubjective, car les mots n'auront jamais exactement le même sens. En outre, dans cette hypothèse, la clarté et la précision des significations dépendent directement des dispositions mentales des interlocuteurs. Et si les contenus psychiques prennent la forme d'images mentales, un mot doit se vider de son sens dès que celles-ci disparaissent du champ de conscience, ou sont tout bonnement impossibles parce que nos facultés sont limitées (*un milliard*, *un chiliogone*), ou que l'objet désigné n'existe pas (*l'actuel roi de France*).

Ce relativisme subjectiviste est particulièrement désastreux pour la logique et les sciences. Car si les significations des concepts et des propositions résident dans des contenus psychiques immanents, alors les lois de la logique ne sont que de

---

<sup>7</sup> « Réel » au sens particulier qu'implique la réduction ci-dessus décrite.

<sup>8</sup> La plupart des linguistes, du moins ceux qui ne s'inscrivent pas dans le cadre de la logique formelle, sont généralement peu sensibles à cet aspect du problème, dans la mesure où leur objet d'étude est le langage naturel, dont la fonction première, à leurs yeux, n'est pas de faire des raisonnements valides.

simples règles psychologiques empiriques, relatives et contingentes. Les propositions dans lesquelles sont consignées les connaissances perdent également toute valeur si les énoncés théoriques (lois, théorèmes) ne font que traduire les vécus des hommes (leurs représentations et leurs jugements). (Gallerand 2014 : 24)

Pour le dire simplement, il est impératif que le mot *lion* ne change pas de signification même si, au plan psychique, il « peut nous faire penser à une meute chassant dans la savane, ou éveiller le souvenir d'un spécimen en cage » (Gallerand 2014 : 54). Dans leur volonté de garantir l'immutabilité d'un sens qui doit assurer la validité du raisonnement, Husserl et Frege adoptent donc une position antipsychologiste qui les conduit à exclure de l'analyse ce à quoi, justement, les psychologues et les linguistes donnent une grande importance (par exemple, la flexibilité sémantique). À cette étape de notre présentation, au-delà de l'assimilation entre perception et signification que nous venons d'évoquer, on pourrait donc se demander quel est l'intérêt d'une approche phénoménologique par rapport à l'approche formelle quand on sait qu'au final Husserl et Frege ont un objectif commun : neutraliser la fluctuation du sens en la repoussant dans la sphère psychique des états mentaux singuliers et fugitifs.

## 1.2.2 Etat de choses et profilage

Comme on peut le voir, malgré une assimilation entre perception et signification qu'on ne retrouve pas chez Frege, la conception husserlienne du sens s'avère finalement assez proche de celle de Frege, et il est donc nécessaire de se demander en quoi l'optique phénoménologique serait préférable à l'approche formelle. La réponse tient tout d'abord à deux concepts utilisés par Husserl qui viennent en quelque sorte s'intercaler entre le sens et la dénotation frégréenne. Il s'agit de l'état de choses (*Sachverhalt*) et la situation de choses (*Sachlage*), dont nous allons montrer qu'ils sont en mesure de rendre compte de la différence entre les propositions (3).

Pour illustrer le mode de fonctionnement de ces deux concepts, considérons les énoncés suivants :

- (5) a. {*Paris est la capitale de la France. / Paris is the capital of France.*}
- b. {*Un tonicardiaque stimule le cœur. / Un cardiotonique stimule le cœur.*}
- c. {*Pierre vend son cheval. / Pierre vend son canasson.*}
  
- (6) a. {*L'étoile du matin est une planète du système solaire. / L'étoile du soir est une planète du système solaire.*}
- b. {*Le vainqueur de Iena est empereur. / Napoléon est à la tête d'un empire.*}



(7) a. {*Le sucre est soluble dans l'eau. / La solubilité dans l'eau est une propriété du sucre.*} (Haddock 2000a : 36)

b. { $a > b / b < a$ }

(8) {*Napoléon a été battu à Waterloo. / Paris est la capitale de la France.*}

(9) {*Napoléon a été battu à Waterloo. / Paris est la capitale du Brésil.*}

Du point de vue de Frege, le premier exemple illustre le cas où les énoncés de chaque paire ont une même dénotation et un sens identique (dans deux langues différentes, ou à l'intérieur d'une même langue, si l'on admet que *tonicardiaque* et *cardiotonique* sont des synonymes exacts, ou plus généralement, pour toutes propositions dont les éléments ne diffèrent que par leur « tonalité » ou leur « coloration », comme dans [5c]). Le second exemple présente la configuration où deux propositions ont des sens différents pour une même dénotation (une même valeur de vérité, en l'occurrence, le vrai). C'est aussi le cas des exemples (7) et (8) (sens différent, même dénotation), mais pas de l'exemple (9) où les deux propositions ont un sens et une dénotation différentes (la seconde phrase est fausse, contrairement à la première).

Husserl se distingue de Frege sur un point important : la dénotation d'une proposition n'est pas sa valeur de vérité, mais un état de choses : « Dans le jugement, un état de choses (Sachverhalt) nous <<apparaît>> ou disons plus clairement, nous est donné comme objet intentionnel. » (Husserl, 5<sup>ème</sup> Recherche logique, p. 253 de l'édition française). À nouveau, on remarquera l'assimilation dont nous parlions entre signification et perception, et qu'on retrouve dans cet autre passage : « comme l'objet sensible se comporte vis-à-vis de la perception sensible, l'état de choses se comporte vis-à-vis de l'acte d'aperception qui le "donne" » (Husserl, 6<sup>ème</sup> Recherche logique, p. 173 de l'édition française). Comme le souligne Melle (2001 : 686), « Husserl lui-même ne parle pas ici d'un connaître, mais de paraître (*Scheinen*) et d'apparaître (*Erscheinen*), pour faire ressortir l'analogie qu'il présente avec la perception. »

Dans cette configuration très différente de celle de Frege, les paires de phrases présentées en (5) et (6) ont pour caractéristique de renvoyer à un même état de choses. En revanche, les paires de phrases en (7) se rapportent à des états de choses différents en raison de la permutation entre le sujet (*le sucre* vs. *la solubilité dans l'eau* ; *a* vs. *b*) et le prédicat (*être soluble dans l'eau* vs. *être une propriété du sucre* ; *être plus grand que b* vs. *être plus petit*

que *a*).<sup>9</sup> Cependant, si ces exemples ne parlent pas du même sujet et n'en donnent pas la même propriété (d'où un état de choses différent), la situation de référence à laquelle ils se rapportent est bien la même : une interaction chimique particulière entre l'eau et le sucre dans (7a), une certaine relation d'ordre entre *a* et *b* dans (7b). Pour rendre compte de cela, Husserl pose donc l'existence d'un niveau supplémentaire, la situation de choses, qui joue le rôle de base de référence. Dès lors, chaque paire de (7) désigne des états de choses différents, mais se rapportent toutefois à une même situation de choses. Les propositions qui figurent en (8), quant à elles, dénotent non seulement un état de choses différent (comme [7]), mais se rapportent en outre à une situation de choses différente (contrairement à [7]). L'exemple (9), pour finir, correspond au cas limite où les propositions diffèrent à tous les niveaux (sens, état de choses, situation de choses et valeurs de vérité différent(e)s).

On peut résumer ces observations dans le Tableau 1 et préciser la différence qui oppose Husserl à Frege : les deux systèmes ont une granularité différente, de sorte que « the relation of a statement to its truth value is in Husserl more mediated than in Frege » (Haddock 2000b : 255). Ne disposant que de deux cas limites ([5], où les énoncés de chaque paire ont le même sens, et [9], où ils ont des valeurs de vérité différentes) et d'une seule configuration intermédiaire, le système de découpage frégeen n'est pas apte à séparer les paires d'énoncés (6), (7) et (8) (qui ont un sens différent pour une même valeur de vérité). Or, cela est problématique dans la mesure où n'importe quel locuteur verra une différence entre ces dernières. En particulier, les paires (6) et (7) mobilisent des conceptualisations différentes qui ne se laissent pas réduire à une question de « tonalité » ou de « coloration ». Et comme le souligne Haddock, cette difficulté s'applique aussi bien au langage naturel qu'aux mathématiques : « That a semantics such as Frege's is completely inadequate for mathematics (and even for everyday language) can be easily seen if we consider that the most varied mathematical and nonmathematical statements have in common the truth value the true » (Haddock 2000b : 258-259).

---

<sup>9</sup> Soulignons que la distinction entre état de choses et situations de choses n'est pas sans présenter quelques difficultés. Dans la 1<sup>ère</sup> Recherche Logique, § 12, Husserl affirme à propos de l'exemple *{a est plus grand que b / b est plus petit que a}* : « Ces deux propositions énoncent manifestement quelque chose de différent. Elles ne sont pas seulement différentes du point de vue grammatical, mais aussi du point de vue <de la pensée>, c'est-à-dire précisément quant à leur contenu de signification. Mais elles expriment le même état de choses, c'est la même « chose » qui est conçue et énoncée prädicativement de deux manières. » (p. 55 de la traduction française). Par la suite, ce que Husserl appelle « état de choses » dans la 1<sup>ère</sup> Recherche devient la « situation de choses » (en particulier dans *Expérience et jugement*). Sur cette question cf. par exemple Fisette & Lapointe (2003 : 216). Dans notre exposé, nous tenons compte de cette seconde version.

Tableau 1.

Exemples	Même sens	Même état de choses ( <i>Sachverhalt</i> )	Même situation de choses ( <i>Sachlage</i> )	Même valeur de vérité
(5)	+	+	+	+
(6)	-	+	+	+
(7)	-	-	+	+
(8)	-	-	-	+
(9)	-	-	-	-

Il nous semble que parmi les dispositifs théoriques élaborés dans le domaine de la sémantique linguistique, la Grammaire Cognitive se caractérise par sa grande affinité avec ce dispositif. Pour le montrer, nous allons nous concentrer sur les exemples (7) (états de choses différents, situation de choses identique). Ils illustrent une configuration plus générale que Haddock caractérise de la façon suivante : « Moreover, all pairs of expressions of the form  $(xRy, yR^{-1}x)$ , where  $R^{-1}$  is the inverse relation of  $R$ , belong to the same equivalence class under the partition determined by invariance of situation of affairs, but not under the partition determined by invariance of state of affairs » (Haddock 2000a: 36). En d'autres termes, toute transformation d'une relation entre un sujet  $a$  et un objet  $b$  (par exemple, *a est une partie de b*, *a est à droite de b*, *a est plus clair / bruyant que b*)<sup>10</sup> en son inverse (*b est contenu dans a*, *b est à gauche de a*, *b est plus sombre / moins bruyant que a*) nous assure d'obtenir des propositions qui se rapportent à un état de choses différent, mais à une situation de choses identique. Si l'on en reste au cadre formel post-frégéen, ou encore ce que Marconi appelle le « paradigme dominant », la seule chose qu'on peut en dire, à l'inverse, c'est qu'elles ont le même sens et la même dénotation.

On peut rendre compte des exemples (3) en reprenant exactement les termes de cette analyse. Dans le paradigme dominant de la sémantique formelle, nous l'avons vu, ces deux énoncés ont un sens et une dénotation identique. Mais si l'on adopte le point de vue de Husserl, nous avons désormais les moyens de séparer les deux propositions. Elles dénotent un état de choses différent car les prédicats ne sont pas les mêmes (quoiqu'ils s'impliquent mutuellement) mais se rapportent à une situation de choses identique. Dans cette optique, les exemples (3) fonctionnent sur le même principe que les exemples (7).

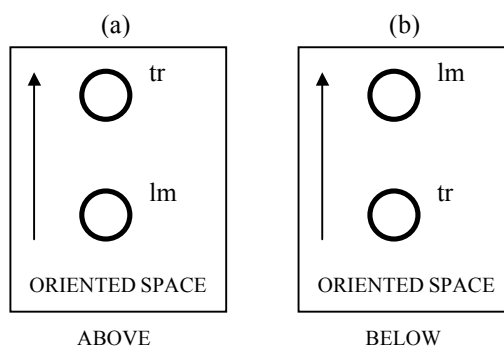
Il y a donc là une occasion intéressante de mettre en relation le point de vue défendu par Husserl et celui de la *Cognitive Grammar*. Pour cela, il faut s'intéresser à la manière dont Langacker rend compte des exemples (3). Dans le cadre de la CG, les noms *lampe* et *table* dénotent des objets que l'on représente à l'aide d'un cercle. Nous y reviendrons plus en détail dans la section suivante. Les prédicats *au dessus* et *en dessous* dénotent des relations entre des

---

<sup>10</sup> Ces exemples sont ceux de Husserl dans la 6<sup>ème</sup> Recherche Logique (§48, p. 189 de l'édition française).

participants (en l'occurrence, la table et la lampe). Habituellement, cette relation est notée par une ligne, mais dans le cas présent, elle est « projected onto the two dimensions of the page » de sorte que « the nature of these relationships is thus conveyed by the relative position of participants within the diagram, and need not be separately indicated » (Langacker 1987a : 216). En outre, les prédicats relationnels ne donnent pas la même saillance à tous les participants. En s'inspirant de l'opposition figure / fond issue de la psychologie de la Gestalt, Langacker distingue le *primary focal participant*, appelé *trajector* (désormais, tr), qui correspond à la figure, du *secondary focal participant*, appelé *landmark* (lm), qui correspond au point de référence permettant la localisation du tr. Dans ces conditions, le sens de (3a) se représente à l'aide du diagramme de la Figure 1(a), où la lampe correspond au tr et la table au lm. La Figure 1(b), quant à elle, représente le sens de (3b), où la table correspond au tr et la lampe au lm.

Figure 1. d'après (Langacker 1987a : 219)



Dès lors, comme le souligne Langacker,

The only substantial difference between the two predicates is that an expression of the form *X is above Y* takes *Y* as a point of reference (landmark) for locating *X*, while *Y is below X* takes *X* as a point of reference for locating *Y*. This is analyzed as a figure/ground contrast (since the trajector is the figure in a relational profile), and amounts to the imposition of slightly different images on the same scene. (Langacker 1987a : 219)

Cet exemple nous permet donc d'établir une corrélation précise entre phénoménologie et CG. La différence d'état de choses (pour Husserl) correspond à une différence de saillance au niveau des participants (dans la GC), tandis que la situation de choses correspond, chez Husserl comme chez Langacker, à une certaine relation spatiale orientée sur l'axe vertical (commune aux deux propositions).

Cette corrélation spécifique, cependant, ne se généralise pas (ou difficilement) à d'autres cas de figure. Elle ne fonctionne que pour des exemples tels que *a est plus grand que b / b est plus petit que a*, etc. La raison en est que les définitions de l'état de choses et de la situation

de choses ainsi que la différence qui existe entre le sens et ces deux notions ne sont pas suffisamment précises pour permettre d'aller plus loin dans la comparaison entre phénoménologie et Grammaire Cognitive. Comme le souligne Haddock, et bien d'autres auteurs, « [...] Husserl's discussion is not free from confusion » (Haddock 2000a: 34-35). C'est, du reste, un point qui peut faire l'objet de critiques, comme on le voit dans la citation suivante :

Comment savons-nous par exemple que l'état de choses *que a est plus grand que b* et celui *que b est plus petit que a* sont un seul et même état de choses ? [<sup>11</sup>] Tugendhat fait remarquer que Husserl, à la différence de Frege, ne dispose d'aucun critère formel pour établir une telle identité, alors que son prédécesseur, en proposant la théorie intuitivement moins plausible selon laquelle la référence de l'énoncé est le vrai ou le faux, peut disposer de cette difficulté : les énoncés « *a est plus grand que b* » et « *b est plus petit que a* », ont des sens différents, mais une référence identique : le vrai. En stipulant que l'objet d'une proposition est le vrai ou le faux, Frege rompt avec le concept traditionnel d'« objet » tel qu'il est employé dans la sémantique objectiviste ; il accomplit le premier pas décisif en direction d'une approche analytique. (Romano 2009)

Précisons toutefois que si, dans ce passage, Romano oppose les deux points de vue (Husserl vs. Frege) en s'appuyant sur la distinction entre état de choses et valeur de vérité, la situation semble en réalité un peu plus complexe. Gardies montre ainsi que la notion d'état de choses est bien présente chez Frege et qu'elle joue même un rôle central dans son idéographie :

C'est bien comme un tel *calcul des noms d'état de choses* et non comme un *calcul des propositions* que Frege avait conçu sa *Begriffsschrift* ; et c'est pour éviter la confusion de l'état de choses et du jugement correspondant qu'il avait établi la subtile notation que ses successeurs laisseront tomber. Rappelons que Frege proposait de représenter un jugement quelconque sous la forme |– A dans laquelle les deux barres, horizontale et verticale, ont chacune une fonction précise [...] La barre verticale est ce qui transforme la simple désignation de l'état de choses en jugement énonçant cet état de choses ; elle représente l'affirmation ; Frege l'appelle barre de jugement (*Urtheilsstrich*), tandis qu'il appelle la barre horizontale barre de contenu (*Inhaltsstrich*). (Gardies 1975 : 227-228)

Il est à préciser en outre que l'opposition état de choses / situation de choses se retrouve aussi chez Wittgenstein. Mais là encore, les choses semblent compliquées. Pour Benoist (2006 : 26, note 2), elle n'est pas comparable à l'opposition élaborée par Husserl, alors que Gardies (1975 : 233, note 29) semble suggérer qu'il s'agit de la même chose.

Cependant, notre objectif n'est pas de faire une étude comparative de la notion d'état de choses chez Husserl, Frege et Wittgenstein, mais de mettre en relief les rapports possibles

---

<sup>11</sup> Par « état de choses », il faut ici comprendre « situation de choses » (cf. note 9).

entre cette notion telle qu'elle est conçue par Husserl et celle de profilage dans la CG. Si la corrélation entre phénoménologie et CG n'est pas parfaite, il n'en reste pas moins vrai que les deux approches convergent sur un point important. Elles se ménagent plusieurs couches situées en deçà de la délivrance d'une valeur de vérité, qui ont pour effet de discriminer des propositions que le cadre formel contemporain considère, quant à lui, comme faisant partie de la même classe d'équivalence (puisqu'elles ont elles ont la même valeur de vérité dans toutes les descriptions d'état, c'est-à-dire la même intension). Dans ces conditions, il semble légitime d'utiliser la CG pour éclairer des concepts philosophiques qui manquent peut être un peu de précision. Considérons les exemples suivants :

(10) a. *He sent a letter to Susan.* (Langacker 1987a: 39)

b. *He sent Susan a letter.*

(11) a. *Le verre est à moitié plein.* (Langacker 2008 : 43)

b. *Le verre est à moitié vide.*

(12) a. *L'ensemble A est une paire.*

b. *L'ensemble A contient exactement deux éléments.*

Pour notre part, nous ne sommes pas en mesure de dire avec certitude si, du point de vue de Husserl, les deux propositions de chacun de ces exemples se rapportent à un état de choses identique ou à des états de choses différents (pour une situation de choses identique). Pour le dire simplement, nous hésiterions à les placer aux côtés de (6) ou de (7) dans le Tableau 1.<sup>12</sup> Cependant, la CG propose une description précise de ces différences et peut donc être mis à contribution pour donner une idée plus systématique de l'étagement sens / état de choses / situation de choses.

A propos de l'exemple (10), Langacker fait la remarque suivante :

These sentences have the same truth value and can be used interchangeably to describe the same event, but I suggest that they nevertheless differ semantically. Because [10a] employs the preposition *to*, it emphasizes the path traversed by the letter with Susan as goal. By contrast, [10b] emphasizes the resulting state in which Susan possesses the letter; I will assume that this possessive relationship is symbolized by the juxtaposition and linear order of *Susan* and *a letter*. I do not

---

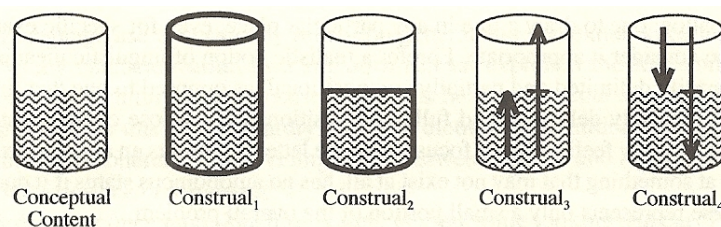
<sup>12</sup> La question se pose pour les exemples (11), où le couple *à moitié vide* et *à moitié plein* est assez proche, dans son fonctionnement, de *plus grand que* et *plus petit que* (qui impliquent un état de choses différent). L'exemple (12) relève peut-être d'une différence de sens (pour un état de choses identique), mais le passage d'une relation d'identité (un X est un Y) à une relation ensembliste (un X est constitué de Y) pourrait peut-être aussi correspondre à un changement d'état de choses. Nous n'avons pas non plus d'opinion concernant l'exemple (10), qui pose un problème dans la mesure où il n'y a pas d'inversion du sujet et du prédicat, mais où ce sont les compléments du verbe qui sont inversés, et où nous ne savons pas si cela peut correspondre à changement d'état de choses (du point de vue de Husserl).

claim that the notion of a path is lacking in [10b], or the notion of possession in [10a]: both are present to some degree in each sentence. Instead I claim that the relative **salience** of these notions differs in the two examples owing to their respective symbolization by *to* and by the juxtaposition of nominals. The differences in grammatical structure therefore highlight one facet of the conceived situation at the expense of another; I will say that the two sentences present the scene through different **images**. (Langacker 1987a: 39)

Comme c'était le cas pour *au dessus de* vs. *au dessous de* (où le *tr* et le *lm* marquent une différence de saillance), les exemples (10) se distinguent par la différence de saillance accordée à certains éléments de la scène, ce qui détermine en amont une différence d'imagerie, ou plus exactement, une différence de *construal* (conceptualisation).<sup>13</sup> Cependant, la scène, ou encore, ce que Langacker appelle la base conceptuelle (c'est-à-dire, l'équivalent de la situation de choses, chez Husserl) reste bien la même.

Les exemples (11) se distinguent eux aussi par une conceptualisation différente. Dans ce cas bien précis, nous avons affaire à une base conceptuelle identique (une bouteille d'eau dont une moitié du volume est occupée par de l'eau) que l'on représente dans la Figure 2 (sous l'étiquette « conceptual content »). Mais les deux propositions se distinguent par la façon dont elles profilent cette situation, c'est-à-dire par les éléments qu'elles sélectionnent et auxquels elles confèrent une saillance plus grande (les éléments saillants sont notés en traits gras dans les diagrammes de la Figure 2). Dans (11a), c'est l'eau qui se trouve mise en avant, ce qui correspond au *Construal*<sub>3</sub> de la Figure 2. Dans l'exemple (11b), au contraire, c'est le vide, ce qui correspond au *Construal*<sub>4</sub> (Langacker 2008 : 43). En outre, précisons qu'au moins deux autres conceptualisations de la même scène sont possibles : *le verre avec de l'eau dedans* correspond au *Construal*<sub>1</sub> (l'expression désigne le contenant) et *l'eau du verre* correspond au *Construal*<sub>2</sub> (l'expression désigne le contenu).

Figure 2. d'après Langacker (2008 : 44)



Les énoncés (12), pour finir, s'analysent selon le même principe mais ont l'avantage de nous rapprocher des phénomènes qui vont nous intéresser dans les prochaines sections. Dans (12a), on utilise un nom collectif (*paire*), tandis que dans (12b), on met en avant une pluralité (*deux*

---

<sup>13</sup> La notion de *construal* est équivalente à celle de *imagery* mais remplace cette dernière dans les travaux plus récents : « The term **construal** is preferable to **imagery**, used in certain earlier works, since the latter lends itself to confusion with more familiar applications » (Langacker 2008 : 43).

*éléments*). Or, si l'on suit l'analyse de Langacker (2009) sur les collectifs, ce genre de substitution n'est pas anodin et donne à nouveau lieu à deux conceptualisations différentes. Le nom collectif induit une conceptualisation dans laquelle c'est le tout formé par les éléments qui est profilé (*unitary construal*), tandis que dans le second cas, c'est une pluralité qui est profilée. Dans la Section 1.3.2, nous verrons plus en détail comment la CG représente cette différence (cf. Figure 11). En outre, la proposition (12a) affirme une relation d'équivalence entre l'ensemble A et une paire, tandis que la proposition (12b) affirme une relation ensemble /élément au moyen du verbe *contenir*. Du point de vue logique, cette différence de conceptualisation n'a aucun impact sur les conditions de vérité. Elles ont donc le même sens. Du point de vue de la Grammaire Cognitive, au contraire, le fait d'avoir affaire à deux profilages si différents a bien pour effet de changer le sens de ces deux phrases.

A cette étape du raisonnement, nous sommes donc en mesure d'établir un certain nombre de rapports entre phénoménologie et Grammaire Cognitive. Il paraît clair que la situation de choses (chez Husserl) trouve un équivalent assez direct dans la notion de base conceptuelle (chez Langacker). Dans les deux cas, en effet, on parle d'une sorte de situation de référence qui peut être appréhendée de différentes façons, mais qui constitue le fondement à partir duquel ces différentes appréhensions sont élaborées. L'état de choses (chez Husserl) semble bien correspondre, quant à lui, à la notion de profilage (chez Langacker). Dans les deux cas, en effet, il s'agit de mettre en avant certains éléments ou certaines relations appartenant à la situation de référence au détriment des autres qui restent à l'arrière plan. Que ce soit dans le cadre de la phénoménologie ou dans celui de la Grammaire Cognitive, ces variations n'ont pas d'impact sur les conditions de vérité. Cependant, bien que situées en-deçà de la délivrance d'une valeur de vérité, elles n'en sont pas moins importantes en ce qu'elles déterminent des différences de sens importantes.

### 1.2.3 Forme-noyau et schéma grammatical

Dans le domaine de la perception, comme nous l'avons vu, nous nous intéressons à ce qui apparaît (le noème, objet intentionnel de l'acte de perception). Il en est de même dans le jugement, où ce qui apparaît, c'est un état de choses (l'objet intentionnel d'un jugement). L'analogie entre la perception et la signification ne doit cependant pas nous faire perdre de vue les profondes différences qui séparent les deux domaines. La perception (d'un arbre, par exemple) n'est pas un jugement (*l'arbre est vert*) et inversement, un jugement n'est pas une perception. De même, la manière dont se constitue un noème perceptif n'est pas identique à la façon dont se constitue un état de choses. Enfin et surtout, les deux domaines ne se situent pas



au même niveau : la perception précède le jugement et en constitue le fondement. Pour que je puisse prédiquer une propriété d'un arbre, par exemple, je dois déjà avoir vu un arbre, et donc m'appuyer sur un contenu qui précède toute prédication. Ce contenu est donc appelé « antéprédicatif » (qui vient « avant » la possibilité de faire un jugement).<sup>14</sup>

L'une des tâches que se donne Husserl consiste à examiner de façon précise la manière dont nous passons de ce contenu antéprédicatif à un jugement bien formé. Pour cela, il établit une double distinction en séparant, premièrement, la syntaxe et le « noyau », et deuxièmement, la forme et la matière. En croisant les deux oppositions, nous obtenons quatre configurations : forme syntaxique, matière syntaxique, forme-noyau et matière-noyau. Pour illustrer la manière dont fonctionne ce dispositif, partons d'un jugement (empirique contingent) des plus simple (utilisé par Husserl dans les *Recherches logiques*) :

(13) *Cet arbre est vert.*

Au niveau syntaxique, nous devons distinguer sa forme et sa matière. Les formes syntaxiques sont le sujet (*l'arbre*) et le prédicat (*est vert*). Ce sont les constituants d'une forme syntaxique idéale : *ce S est P*. Dans la terminologie linguistique, les formes syntaxiques correspondent donc à ce qu'on appelle les fonctions grammaticales (du moins, les fonctions grammaticales souvent réduites à deux fonctions : sujet et prédicat). La matière syntaxique, quant à elle, correspond aux syntagmes de la phrase (en l'occurrence le syntagme nominal *l'arbre* et le syntagme adjectival *vert*). Mais ces syntagmes se laissent à leur tour analyser en termes de forme et de matière : la forme-noyau et la matière-noyau (ou noyau matériel). Dans notre exemple, la forme-noyau de *arbre* est dite « substantivale », et la forme-noyau de *vert* est dite « adjectivale ».<sup>15</sup> En d'autres termes, la forme-noyau correspond à ce que les linguistes appellent une catégorie grammaticale (du moins, les catégories grammaticales bien souvent réduites à deux catégories : substantif et adjectif, avec un net privilège donné à la première, en raison de l'existence de la nominalisation, sur laquelle nous reviendrons en détail dans la Section 1.3.1). Il nous reste alors à évoquer la dernière des quatre configurations : la matière-noyau. Il s'agit simplement du contenu antéprédicatif dont nous avons parlé plus haut.

On peut se faire une idée de ce à quoi correspond ce contenu antéprédicatif (la matière-noyau de *vert*, par exemple) en faisant varier la forme-noyau du prédicat *vert* et isoler ainsi sa matière. Par exemple, (*être*) *vert*, qui est de forme-noyau adjectivale, se distingue de (*le*) *vert* qui a une forme-noyau substantivale. Cependant, la matière reste identique dans les deux

---

<sup>14</sup> Comme nous l'avons déjà dit à maintes reprises, nous ne pouvons que simplifier à l'extrême un dispositif qui s'avère beaucoup plus complexe.

<sup>15</sup> Le déterminant *la* et la copule *être* sont, dans la terminologie de Husserl, des syncatégorématiques. Cf. Section 1.2.4.

expressions : c'est le même contenu antéprédicatif. Précisons que ce dernier contenu est inanalysable : « la matière non syntactique [la matière noyau] est un au-delà, ou plutôt un en-deçà, que nous devons poser, mais que nous ne pouvons déterminer en soi, quant à sa nature. » (de Muralt 1958 : 134). C'est justement le rôle de la forme-noyau (les catégories grammaticales) que de donner une forme signifiante à ce qui n'en a pas :

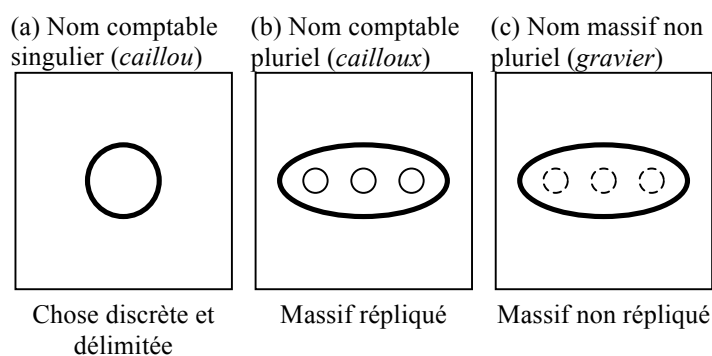
Quand je veux exprimer explicitement ce qu'est la matière non-syntactique [matière-noyau] d'« arbre », indépendamment de sa forme « substantivé », je ne puis : elle est en-deçà du langage, de toute signification, de toute intelligibilité. Je ne puis dire que : cette matière est « arbre », mais du fait que je le dis, j'opère une forme non-syntactique de signification [forme-noyau], j'opère une signification, c'est-à-dire j'informe une matière non-signifiante. Au contraire je puis parler de la substantivité et je puis la définir, car elle est pure forme, pure détermination en effet : si elle ne possède aucune détermination (signification) objective, elle possède le caractère – formellement considéré – de substrat de détermination, de sujet. Mais la matière ? Qu'est « arbre » sans sa forme substantive ? C'est grâce à cette forme de signification non-syntactique [forme-noyau, ici la substantivité] que nous pouvons accéder au niveau syntactique de la signification, de l'expression, du langage, et donc du jugement explicite. C'est dans le langage, dans le jugement que « arbre » est substantif : dans la réalité, il peut être mode, partie, attribut, détermination d'une réalité-substrat infinie. (de Muralt 1958 : 133)

On peut aussi isoler, selon le même principe, la forme-noyau (par exemple, la substantivité). Il suffit cette fois de faire varier la matière-noyau afin d'isoler l'invariant correspondant à la forme-noyau : « If we vary different material terms like “paper,” “man,” “humanity,” “sincerity,” etc., we find that, in spite of their differences in meaning and referentiality, they possess in common an identical “form,” namely, that of “the substantive.” » (Edie 1977 : 148).

C'est à cette étape de notre présentation que le lien entre phénoménologie et Grammaire Cognitive est à nouveau très frappant. Le projet de définir une forme-noyau (substantivale ou adjectivale) se retrouve en effet dans des termes similaires chez Langacker, puisque l'un de ses objectifs consiste à définir les catégories grammaticales comme des schémas abstraits : « [...] I maintain that ALL members of the noun class (not just central members) instantiate an abstract noun schema » (Langacker 1987c). En ce qui concerne les noms, ce schéma abstrait (qui correspond donc à ce que Husserl appelle la forme-noyau substantivale) est le suivant : un nom dénote une région dans un domaine. Ces domaines sont de nature très variée. Par exemple, *arbre* dénote une région dans le domaine spatial, le nom de partie du corps *ongle* dénote une région dans le domaine du corps humain, le nom de parenté *père* dénote une région dans le domaine des liens familiaux, etc. Par ailleurs, précisons que ce schéma abstrait

est instancié par deux sous-classes de noms : les noms comptables qui dénotent une région intrinsèquement délimitée (diagrammatisée sous la forme d'un cercle dans la Figure 3[a]),<sup>16</sup> et les noms massifs qui dénotent une région non intrinsèquement délimitée (sous la forme d'une ellipse dans la Figure 3[c]) dont les éléments sont mis à l'arrière plan (notés en cercles pointillés). Notons aussi que dans ce dispositif, un nom comptable au pluriel est conceptualisé comme un massif (il dénote une région non délimitée, cf. Figure 3[b]) mais dotée d'une pluralité interne (notée par des cercles). Langacker est ainsi amené à traiter le pluriel comme un massif répliqué (*replicate mass*). Au-delà de ces différentes instanciations, toutefois, la conception que Langacker se fait de la forme-noyau substantive (pour reprendre la terminologie de Husserl) est bien toujours la même : une région inscrite dans un domaine.

Figure 3. d'après Langacker (2008 : 131)

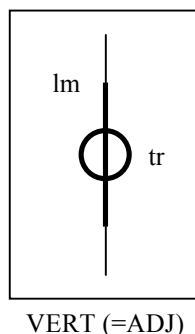


La Grammaire Cognitive effectue le même raisonnement pour l'adjectif, dont la forme schématique abstraite (l'équivalent de la forme-noyau adjectivale) correspond à « an atemporal relation with a thing as trajector » (Langacker 1987a : 486).<sup>17</sup> Comme nous l'avons vu dans la section précédente à propos des prédicats *au dessus* et *au dessous*, une relation implique la présence de deux objets ayant un degré de saillance différent, le tr et le lm. À titre d'illustration, prenons le cas de l'adjectif *vert*. C'est un prédicat relationnel qui localise un tr (tout objet qualifié de vert, l'arbre dans l'exemple [13]) par rapport à un lm qui correspond à une partie délimitée du spectre optique. Il se représente à l'aide du diagramme de la Figure 4. Le spectre visuel est représenté à l'aide d'un trait fin, tandis que la région qui se situe entre le bleu et le jaune (la couleur verte) est marquée d'un trait gras (c'est cette région qui est profilée). On rend alors compte de la relation entre le tr (représenté par un cercle en gras) et le lm en plaçant le premier à l'intérieur du second.

<sup>16</sup> Comme le fait remarquer Rastier (2005b : note 57), « nous ne sommes pas loin de la définition thomienne de l'objet comme boule topologique ».

<sup>17</sup> Comme il est précisé dans le même passage, « this definition includes more than traditional adjectives, e.g. prepositions ».

Figure 4. d'après Langacker (1987a : 216)

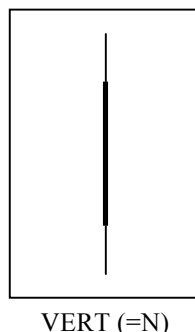


Dans cette optique, que se passe-t-il lorsqu'on passe de l'adjectif *vert* (dans l'exemple [13]) au nom *vert* (exemple [14]) ?

(14) *Le vert est une couleur primaire.*

En termes phénoménologiques, cette question revient à se demander ce qui se passe lorsqu'on passe de la forme-noyau adjectivale de *vert* à sa forme-noyau substantivale. La réponse de la CG consiste à dire que, contrairement à l'adjectif, le nom *vert* ne met pas en relation deux participants (ce n'est pas un prédicat relationnel). En accord avec le schéma de la Figure 3, le nom *vert* dénote une région délimitée à l'intérieur d'un domaine. En d'autres termes, on le représente à l'aide de la Figure 5.

Figure 5. d'après Langacker (1987a : 216)



Il y a donc bien une nouvelle corrélation entre phénoménologie et CG. Les schémas abstraits associés aux catégories grammaticales de la CG (nom et relation) et ce que Husserl appelle la forme-matière (substantivale ou adjectivale) occupent une place et jouent un rôle comparables dans les deux dispositifs. Dans les deux cas, il s'agit de définir une forme qui fonctionne un peu comme une structure d'accueil capable d'« informer » (de Muralt) ou de mettre en forme des contenus très hétérogènes (des objets, des couleurs, des sentiments, etc.). L'objectif poursuivi dans les deux cadres théoriques est bien identique.

## 1.2.4 Autres rapprochements possibles

Nous sommes loin d'être les premiers à faire état de la proximité entre phénoménologie et sémantique cognitive. Comme le souligne par exemple Albertazzi, « That cognitive semantics must be largely phenomenological seems to be the opinion of most of the discipline's proponents » (Albertazzi 2000 : 24). La plupart du temps, cependant, elle est évoquée dans des termes très généraux sans être examinée de façon précise (en particulier du côté anglo-saxon). Deux auteurs, Salanskis et Bundgaard, et ont toutefois tenté d'approfondir en détail cette relation.

L'ouvrage de Salanskis (2003), pour commencer, met en relief plusieurs points de contact entre la phénoménologie husserlienne et la CG. Le premier est l'analyse du temps par Langacker. La CG distingue deux façons de parcourir le temps (*scanning*)<sup>18</sup> le scanning cumulatif et le scanning séquentiel que Salanskis rapproche de « la notion husserlienne de rétention » (Salanskis 2003 : 122). Le second est l'analyse de la négation, qui part du principe, commun à Langacker et Husserl, que la négation est comprise « à partir de la présence de ce qui est nié » (Salanskis 2003 : 141). De manière plus originale, Salanskis établit aussi un rapprochement entre la Grammaire Cognitive et la phénoménologie herméneutique de Heidegger.<sup>19</sup> Il en est ainsi de l'opposition nom / verbe telle qu'elle est développée par Langacker et de l'opposition heideggérienne entre être et étant, de la notion langackérienne de *grounding* et d'*Entfernung* (« éloignement ») heideggérien, ou encore, du rapprochement entre la schématisation langackérienne de *there is* et l'analyse heideggérienne de la locution allemande *es gibt* (qu'on traduirait mot à mot par « ça donne » et qui correspond au français « il y a »).<sup>20</sup>

Bundgaard, quant à lui, consacre plusieurs articles à la 4<sup>ème</sup> Recherche logique de Husserl et montre que la sémantique cognitive peut et doit être conçue comme l'illustration d'une direction de recherche ébauchée par Husserl (mais qui n'est pas pleinement développée par la suite), à savoir une méréologie sémantique a priori (Bundgaard 2004a, 2004b). Approfondissons ce point.

La 3<sup>ème</sup> Recherche logique est consacrée à la méréologie (la relation partie / tout valable pour tout type d'objet). Elle est connue pour établir une distinction entre parties dépendantes

---

<sup>18</sup> Vandeloise traduit ce terme par « observation », cf. Langacker (1987b : 64). Pour notre part, nous conserverons le terme de « scanning ». Nous reviendrons sur ces notions dans la Section 1.3.1.

<sup>19</sup> A noter qu'un tel rapprochement est explicitement rejeté par Albertazzi, pour qui la phénoménologie herméneutique représente une « involution » théorique regrettable : « [...] the existentialist and hermeneutic involution in phenomenology, which proceeded in parallel with the growth of the analytic paradigm, undermined the validity and legitimacy of phenomenological linguistic inquiry. » (Albertazzi 2000: 3).

et parties indépendantes. Les parties indépendantes peuvent être conçues en isolation tandis que les parties dépendantes apparaissent nécessairement en relation avec une autre partie ou à l'intérieur d'un tout d'un certain type. Ainsi, la tête ou la queue d'un cheval sont des parties indépendantes, dans la mesure où il est possible de les concevoir (au moins en imagination) de façon isolée. À l'inverse, la forme et la couleur de ce même cheval sont des parties dépendantes dans la mesure où, d'une manière générale, il est impossible de concevoir une couleur ou une forme sans un corps étendu qui leur sert de support.<sup>21</sup> Ces observations amènent alors Husserl à considérer l'existence de jugements d'un type tout à fait particulier, en ce qu'ils ne sont pas analytiques (par exemple, *un tout ne peut exister sans partie* est un jugement analytique, car il s'appuie sur la définition même d'un tout et d'une partie), tout en étant pourtant a priori, car nécessaires et universels.<sup>22</sup> C'est le cas, par exemple, du jugement *toute couleur est étendue* où la définition de la couleur n'entretient aucune relation analytique avec celle d'étendue (et inversement) mais où le rapport entre les deux apparaît bien nécessaire (ce n'est donc pas un simple jugement empirique contingent, mais un jugement a priori). Une telle loi est donc nécessaire non pas en vertu d'une relation formelle (une inclusion d'un concept à l'intérieur d'un autre, inclusion dont on démontre l'existence par analyse – d'où le terme analytique – des concepts en question), mais d'une relation matérielle. De cette manière, la phénoménologie ouvre la voie à un domaine irréductible à tout formalisme, celui du synthétique a priori.<sup>23</sup> Au début de la 4<sup>ème</sup> Recherche, Husserl transpose cette distinction entre partie dépendante et indépendante, valable pour tout type d'objet, à celui de la sémantique. Il constate en effet qu'il existe une distinction analogue entre des significations dépendantes (tous les termes à l'exclusion du nom et de la proposition) et des significations indépendantes (nom et proposition). Elle recoupe seulement en partie la traditionnelle opposition grammaticale entre les syncatégorèmes et les catégorèmes. Dans la tradition grammaticale, en effet, le verbe est un catégorème, alors que pour Husserl, seuls le nom et la proposition sont des catégorèmes.<sup>24</sup> Dans la continuité du raisonnement élaboré dans la 3<sup>ème</sup> Recherche, Husserl est alors amené à identifier un a priori sémantique de nature

---

<sup>20</sup> Nous ne sommes toutefois pas en mesure de juger de ces derniers rapprochements, étant nous-mêmes très ignorant de la philosophie de Heidegger.

<sup>21</sup> Le critère de dépendance husserlien est donc très différent du critère de séparabilité utilisé par Winston, Chaffin, & Herrmann (1987).

<sup>22</sup> Depuis Kant, la nécessité et l'universalité sont les deux critères généralement retenus pour identifier un jugement a priori.

<sup>23</sup> L'existence d'un tel synthétique a priori est très critiquée par les tenants du conventionnalisme logique (Cercle de Vienne), pour qui tout a priori est analytique (formel).

<sup>24</sup> C'est du moins l'opinion de Gardies (1975 : 40). On fera cependant remarquer que Edie n'est pas du même avis : « A "nominal" (substantival) or an "adjectival" (predicate) expression is an example of dependent meanings; only a fully propositional meaning, which joins such dependent parts into a unified whole, is independent. » (Edie 1977 : 144).

méréologique. Selon Bundgaard, cependant, Husserl semble renoncer à cette idée à partir de la §9 de la 4<sup>ème</sup> Recherche, et opère un virage complet qui prend pour nouvel objet un a priori de type syntaxique. Bundgaard rappelle alors la nature de cet a priori syntaxique :

L'idée est bien connue : à chaque fois qu'une expression complexe est munie d'une « unité de signification » (112/319), tel que *cet arbre est vert*, on peut passer, par une abstraction « formalisante », à sa « forme de signification pure » (*Bedeutungsgestalt*) ou à sa « forme propositionnelle » (*Satzform*) : *ce S est p*. Autrement dit, si une expression telle que *cet arbre est vert* a une unité de sens, c'est parce qu'elle est soutenue par une forme syntaxique idéale *ce S est p*. Or, une telle forme idéale est à la fois générative et restrictive : générative, car elle définit les catégories de signification comme autant de classes de substitution ou de variables à l'intérieur d'une forme syntaxique idéale ; on peut ainsi varier indéfiniment à l'intérieur de chaque classe, ou de chaque catégorie (matière nominale par matière nominale, matière adjectivale par matière adjectivale), sans pour autant porter atteinte à l'unité du sens (*ce nombre complexe est contrefait*, etc.). Restrictive, néanmoins, car elle définit, d'une « manière prédéterminée », une forme de combinaison inviolable au sens où elle interdit toute variation qui transgresserait les « frontières des catégories » (113/319) (on ne peut substituer de l'adverbial à de l'adjectival ; ainsi *cette verdure est certes* relève du non-sens, qui, comme nous le voyons, est déterminé en fonction de la présence ou non d'une forme syntaxique idéale). (Bundgaard 2004a)

C'est ce retournement de situation qui fait qu'aujourd'hui, beaucoup de chercheurs considèrent Husserl comme le précurseur des grammaires génératives chomskyennes (le psychologisme en moins).<sup>25</sup> Selon Bundgaard, cependant, on ne doit pas faire l'économie de la première partie de la 4<sup>ème</sup> Recherche. Il faut au contraire admettre que Husserl élabore deux types très différents d'a priori grammatical : un a priori sémantique et un a priori syntaxique :

My claim is – what only very few scholars have observed and explicitly commented on (I only know of one: (Benoist 1999, 2001)) – that Husserl in the Fourth Investigation does not abstract *one*, but *two* grammatical *a priori*, which are not only essentially different, but also, in the framework of his analysis, mutually incompatible: a semantic-mereological *a priori* (valid for the coherent configuration of linguistic parts *qua* partial *significations* in a meaningful whole) and a genuinely syntactic *a priori* (valid for the linear combination of linguistic parts *qua* tokens of syntactic categories – notwithstanding their specific semantics). (Bundgaard 2004b)

Si, selon l'auteur, l'a priori syntaxique a été développé au détriment de l'a priori sémantique, il n'en reste pas moins que ce dernier existe, au moins sous la forme de projet. Dans un esprit

comparable à celui qui nous a guidé dans les sections précédentes, Bundgaard tente alors de réhabiliter l'a priori sémantique husserlien en s'appuyant sur le cadre de la sémantique cognitive de Talmy et Langacker.

## 1.3 Sens et conceptualisation dans la Grammaire Cognitive

### 1.3.1 L'opposition ACTION / OBJET

Comme nous avons eu l'occasion de le souligner, la forme-matière substantivale a un statut privilégié pour Husserl. Cela s'explique, premièrement, par le fait qu'elle permet de désigner des objets, et deuxièmement, que l'opération de nominalisation permet de faire correspondre à n'importe quelle proposition ou partie de proposition une forme-matière substantivale (c'est-à-dire d'en faire un objet). Le point, en particulier, qui intéresse Husserl, c'est le fait que non seulement l'opération de nominalisation peut porter sur un adjectif (par conversion ou par dérivation), mais aussi sur une proposition complète, c'est-à-dire sur un état de choses (cf. Section 1.2.2). La forme syntaxique de base étant de type *S est P* (qui dénote un état de choses), on peut toujours nominaliser ce jugement et obtenir une nouvelle proposition de la forme *SP est Q*, comme dans les exemples (15).

- (15) a. *Cet arbre est vert.* [cf. ex. (13)]  
 b. *Que cet arbre soit vert est intéressant.*<sup>26</sup>

En d'autres termes, Husserl constate qu'un état de choses peut toujours devenir le constituant d'une nouvelle proposition après nominalisation et que cette opération n'a pas de limite puisqu'elle est récursive.<sup>27</sup> Mais la nominalisation a aussi pour effet de profondément transformer la visée intentionnelle. Dans le jugement (15a), par exemple, différents éléments

<sup>25</sup> C'est le cas, par exemple, de Gardies (1975 : 24 sqq) qui examine en détail le rapport existant entre Husserl et Chomsky, ou encore de Edie (1977). Cependant, d'autres auteurs voient au contraire un rapport très étroit entre la phénoménologie et le structuralisme. C'est, d'après Lester Embree, le cas de Gurwitsch (cf. Gurwitsch [2002 : 33-34]) comme de bien d'autres : « The great Roman Jakobson never ceased to repeat that structural linguistics developed in Moscow and Prague in the 1920s through eager readings and passionate discussions of Husserl's Third and Fourth Investigations » (Bundgaard 2004b).

<sup>26</sup> Gardies (1975) est l'un des rares à tenir compte du subjonctif impliqué par ce type de nominalisation. Selon lui, le subjonctif pourrait avoir la fonction « d'exprimer la modification radicale de la visée intentionnelle décrite par Husserl » (p. 202).



sont liés entre eux et c'est dans cette liaison que se forme l'état de choses (Husserl parle alors d'un acte à plusieurs rayons intentionnels). La nominalisation dans (15b) a pour effet de convertir cet acte en un acte à un seul rayon intentionnel. D'où la différence de visée intentionnelle. Selon Husserl, la possibilité d'une telle conversion est une opération grammaticale a priori, au même titre, par exemple, que la possibilité a priori de déplacer une figure géométrique dans l'espace.

Or, *a priori* dans chaque mode de conscience plurale [à plusieurs rayons] est fondée la possibilité (en tant que possibilité d'essence « idéale ») d'une conversion en un mode d'intention unique [à un seul rayon], dans lequel l'état de choses est, au sens fort, « objectivé » ou « représenté ». (De même qu'*a priori*, dans l'essence idéale d'une figure géométrique, est fondée la possibilité que l'« on » puisse la déplacer dans l'espace, que l'on puisse lui faire subir une transformation en certaines figures, etc.). (Husserl, 5<sup>ème</sup> Recherche Logique, p. 285 de l'édition française)

L'existence de la nominalisation, en outre, démontre la porosité existant entre deux disciplines que Husserl a pourtant pris soin de distinguer :

- L'apophantique (du gr. *apophansis* : « assertion »), qui s'intéresse aux « concepts qui <<appartiennent à l'essence de la proposition>> [Husserl, *Idées directrices*, p. 42 de l'édition française], par exemple les concepts de concept, de proposition, de forme-sujet, de forme-prédicat, de forme nominale, de forme adjectivale, etc. [cf. Section 1.2.3] » (Bachelard 1957 : 54)

- L'ontologie formelle qui est « la science essentielle de l'objet en général » (Husserl, *Idées directrices*, p. 40 de l'édition française) et qui s'intéresse donc aux « catégories d'objets (concepts de propriété, de qualité, de relation, d'identité, d'égalité, d'unité, d'ensemble, de tout et de partie, etc.) » (Bachelard 1957 : 89) mais aussi de « de pluralité, de nombre » ainsi que « d'état-des-choses [cf. Section 1.2.2] » (ibid., p. 54).

Or, comme le souligne Bachelard (1957) la nominalisation est une opération qui paraît remettre en cause la légitimité de cette distinction :

Par exemple, considérons le jugement « S est *p* » [qui relève donc de l'apophantique], on peut nominaliser le prédicat *p* et dire « la qualité *p* convient à S ». On juge alors sur la *qualité p*. Et la catégorie : qualité [qui relève de l'ontologie formelle] est apparue comme élément structurel de la proposition [qui relève de l'apophantique]. L'on voit donc, par l'intermédiaire de l'opération de nominalisation, l'interférence entre apophantique et ontologie formelle. (Bachelard 1957 : 90)

---

<sup>27</sup> C'est l'une des raisons qui légitime le rapprochement entre Husserl et Chomsky (cf. note 25).

Dans ces conditions, « avec l’apophantique et l’ontologie formelle, nous n’avons pas affaire à proprement parler à deux sciences corrélatives, mais à deux aspects corrélatifs d’une même science » (ibid. p. 90)

Les linguistes, quant à eux, n’ignorent rien de telles nominalisations. Et la comparaison entre la phénoménologie et la CG s’avère à nouveau très parlante, dans la mesure où cette dernière fournit un puissant éclairage sur ce qui précède. Dans le cadre de la Grammaire Cognitive, en effet, les nominalisations en *que* s’analysent sans difficultés à l’aide du dispositif décrit dans la Section 1.2.3.

The nominalization of a finite clause produces a structure that, despite its internal complexity, must be categorized as a noun: it profiles the abstract region comprising the component states of the clausal process [...]. Like a proper name or personal pronoun, this complex noun itself constitutes a nominal, as witnessed by its ability to occur alone as subject or direct object. (Langacker 1991b : 148)

Le passage d’une conscience plurale (un jugement) à une conscience à un seul rayon (un nom), pour reprendre les termes de Husserl, correspond, dans la terminologie de Langacker, à un changement de profilage où une structure complexe se trouve ramenée au schéma de la Figure 3(a) (processus de réification). Pour examiner plus en détail les similarités entre les deux dispositifs, intéressons-nous aux exemples suivants :

(16) a. *Chirac consomme une bière.*

b. *La consommation d’une bière par Chirac a provoqué un scandale.*

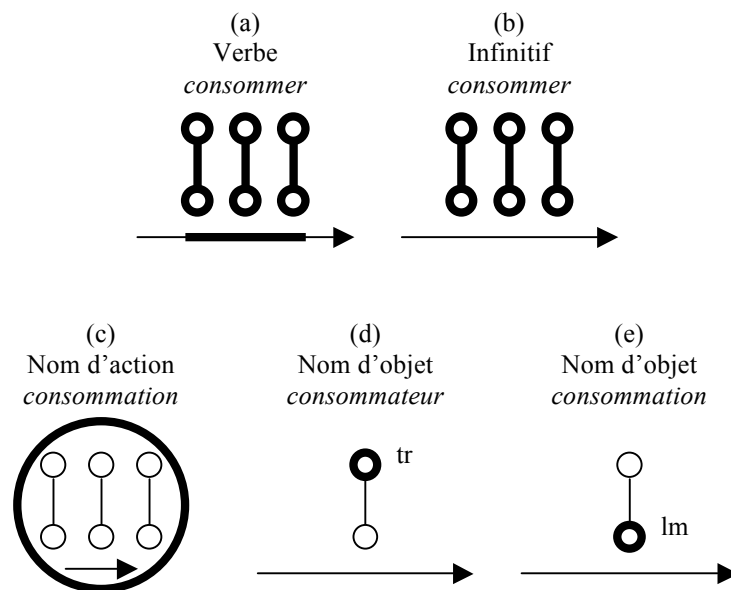
L’exemple (16a) n’est certes pas exactement du genre « S est p » (pas plus que l’exemple [16b] est de la forme « Sp est q »), mais c’est là un détail qui n’a aucune importance. Ce qui nous importe, c’est que (16a) est une proposition complète susceptible d’être vraie ou fausse qui se trouve nominalisée dans (16b). Or la nominalisation est un problème qui se trouve étudié en détail par la CG (Langacker 1991a : 97-100, 1991b : 22-50, 2008 : 119). D’une manière générale, le passage d’un verbe (*consommer*) à un nom (*consommation*) correspond à un changement de profil : « nominalization involves a conceptual reification whose character can be explicated with reference to the notional definitions proposed for the noun and verb classes. » (Langacker 1991b : 22).

Avant d’aller plus loin, il faut toutefois rappeler quelques principes de base de la CG. Le verbe dénote une relation qui s’inscrit dans le temps. Ce dernier est schématisé au moyen d’une flèche. Il existe en outre deux façons de balayer le temps : un balayage séquentiel (*sequential scanning*, noté au moyen d’une flèche épaisse) et un balayage cumulatif (*summary scanning*, représenté par une flèche simple). Le premier est utilisé pour schématiser un verbe

dans son déroulement (où chaque phase du processus précède la suivante, cf. Figure 6[a]) tandis que le second permet de schématiser, entre autres, l’infinitif (où le processus est pris de façon cumulative, cf. Figure 6[b]).

Comme nous l’avons vu, en revanche, un nom dénote une région (un ensemble d’entités interconnectées) dans un domaine. Il est représenté soit au moyen d’un cercle (lorsque la région est délimitée, comme dans le cas des noms comptables), soit d’un ovale lorsqu’elle n’est pas intrinsèquement délimitée (par exemple, dans le cas des noms massifs). Dans cette approche, la nominalisation consiste simplement en un reprofilage du contenu conceptuel associé au verbe. Au moins deux types de nominalisations doivent être distingués. Le premier (Figure 6c) consiste à profiler une région dont les éléments correspondent aux différents états d’un processus, ce dernier étant considéré dans sa globalité (*summary scanning*). Dans cette perspective, le balayage cumulatif (Figure 6[b]) apparaît comme sorte d’une étape entre le verbe et sa nominalisation (Langacker 2008 : 120). Le second type de nominalisation consiste non pas à profiler le contenu processuel, mais certains éléments de la structure argumentale du verbe, comme le trajector (Figure 6[d]) ou le landmark (Figure 6[e]).

Figure 6.

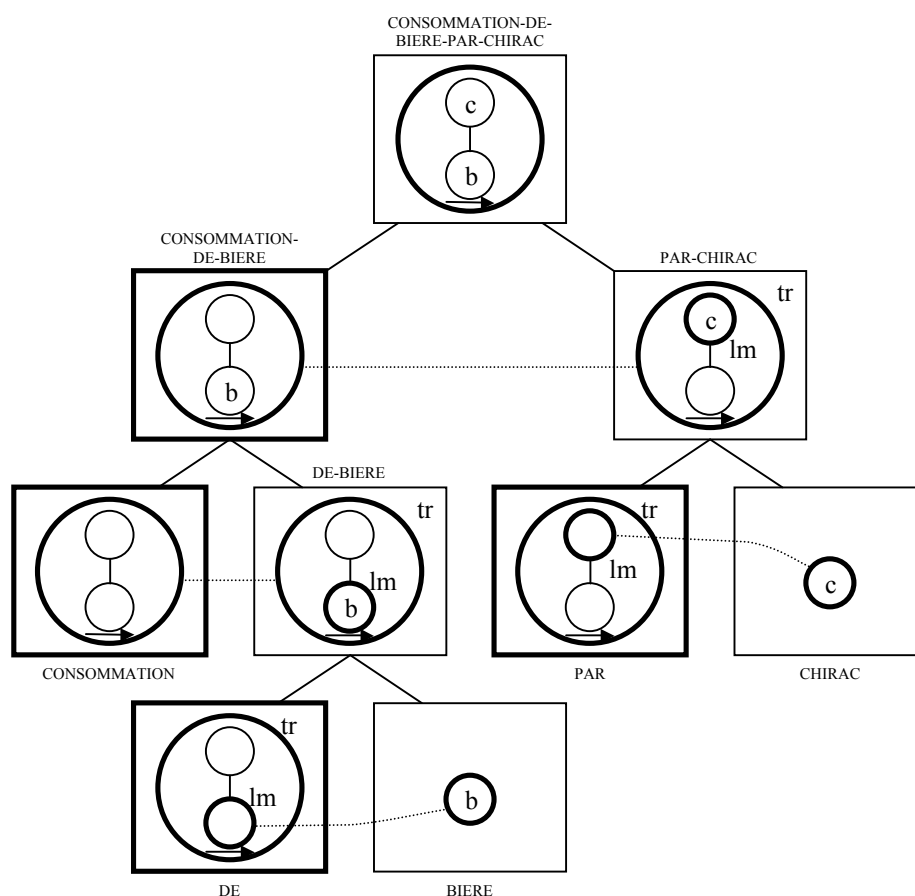


Nous obtenons ainsi cinq profils différents d’une même base conceptuelle, qui s’assemblent autour de deux grands types de profilage : soit on profile une relation temporelle (un processus, profils [a] et [b]), soit on profile un objet (profils [c], [d] et [e]). Nous illustrons les cinq profils à l’aide des exemples suivants (l’exemple [a] correspond au profil [a], et ainsi de suite) :

- (17) a. *Chirac consomme une bière.* [ex. 16a]  
 b. *Consommer, c'est assommant.*  
 c. *La consommation d'une bière par Chirac a provoqué un scandale.* [ex. 16b]  
 d. *Un consommateur refuse de payer.*  
 e. *Votre consommation se trouve sur le bar.*

Portons tout d'abord notre attention sur l'exemple (17c) (identique à [16b]). Dans le cadre de la CG, *consommation d'une bière par Chirac* s'analyse sans difficultés à l'aide de la Figure 7. Cette dernière est directement inspirée de l'analyse de *signing of contract by Zelda* faite par Langacker (1991b : 39-41).

Figure 7. d'après Langacker (1991b : 40-41) (version simplifiée)



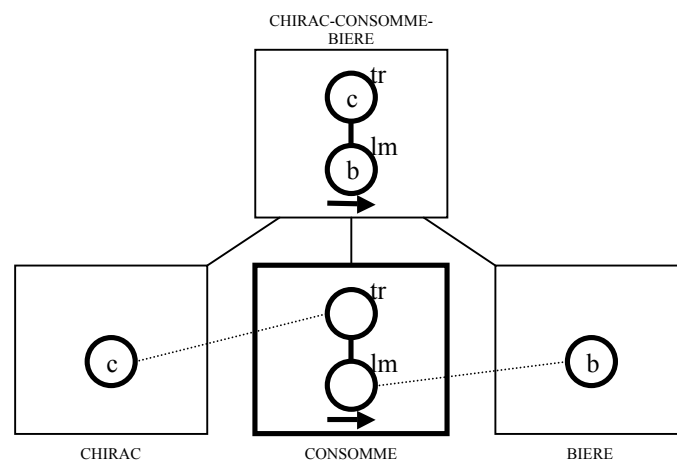
Pour une meilleure compréhension, il faut à nouveau rappeler quelques éléments notationnels de la CG ainsi que les principes combinatoires qui y sont à l'œuvre. Le concept *BIERE* ne pose pas de problèmes : il dénote une chose qu'on représente à l'aide d'un cercle (en gras, la lettre 'b' permet d'indiquer que le schéma est spécifié par *bière*). La préposition *DE*, quant à elle, dénote une relation temporelle (d'où la flèche) entre un *tr* et un *lm*.<sup>28</sup> La combinaison des

<sup>28</sup> Ce *DE* a une forme schématique très différente du *de* qu'on trouve dans *le père de la mariée* (Langacker 1991b : 38-39).

composants DE et BIÈRE se fonde sur des relations de correspondances horizontales et verticales représentées par des pointillés (pour simplifier, nous ne notons que certaines des correspondances horizontales). Ces relations sont des instructions indiquant quelles sous-structures des composants doivent être mises en relation et unifiées dans la structure composite DE-BIÈRE. En l'occurrence, le lm de DE est mis en correspondance avec BIÈRE et la structure composite DE-BIÈRE hérite de cette spécification (notée par la lettre 'b' dans la Figure 7). En outre, les deux composants ainsi unifiés ne sont pas égaux : l'un des composants, qu'on appelle le *determinant profile*, impose son profil à l'autre. Il est encadré en gras et correspond ici à DE.<sup>29</sup> La structure composée de DE, BIÈRE et DE-BIÈRE correspond à ce que Langacker appelle un assemblage symbolique (*symbolic assembly*). Au niveau supérieur, la structure composite DE-BIÈRE se combine à son tour avec le composant CONSOMMATION. Ce dernier constitue le *determinant profile* et ne pose pas de problème particulier puisqu'il dénote un profil de type (c) (Figure 6). À la fin de ce processus de composition, nous obtenons alors la structure composite (*composite structure*) CONSOMMATION-DE-BIÈRE. La combinaison des composants PAR et CHIRAC fonctionne selon le même principe, à la différence que le tr de PAR est un procès réifié et que son lm, spécifié par CHIRAC, est le tr de ce procès. La structure composite PAR-CHIRAC est alors combiné à son tour avec CONSOMMATION-DE-BIÈRE, et nous obtenons une structure composite de niveau supérieur : CONSOMMATION-DE-BIÈRE-PAR-CHIRAC.

Venons-en maintenant à l'exemple (17a) (identique à [16a]). Dans le cadre de la CG, *Chirac consomme une bière* s'analyse selon la Figure 8 qui s'inspire de Langacker (1991b : 36).

Figure 8. d'après Langacker (1991b : 36) (version simplifiée)



<sup>29</sup> Nous n'évoquerons pas le site d'élaboration (*e-site*). Pour plus de détails, nous renvoyons à Langacker (1991b : 36). Par ailleurs, l'article indéfini *une* dans *une bière* est ignoré.

Le verbe CONSOMME désigne un procès (profil [a] de la Figure 6) : il dénote une relation temporelle (le *sequential scanning* est noté par une flèche épaisse) entre deux participants, un tr et un lm (notés par deux cercles reliés par une ligne, le tout en gras). En outre, il prend le rôle de *profile determinant* (rectangle en gras). Une relation de correspondance (notée par des lignes en pointillé) met en relation les participants du procès avec le sujet CHIRAC et l'objet BIÈRE. L'ensemble constitue un assemblage symbolique très différent de celui de la Figure 7.

Comparons maintenant les structures composites associées, respectivement, à *consommation de bière par Chirac* (au sommet de la Figure 7) et à *Chirac consomme une bière* (au sommet de la Figure 8). Dans les deux cas, nous avons affaire à la même base conceptuelle, au même contenu. Cependant, dans le premier cas de figure, c'est une chose qui est dénotée (le cercle en gras), c'est-à-dire, pour reprendre les termes de Husserl, un acte à un seul rayon intentionnel. Dans le second, au contraire, c'est une relation temporelle entre deux participants (cercle, ligne et flèche en gras), c'est-à-dire une scène complexe ou encore, dans les termes de Husserl, un acte à plusieurs rayons intentionnels.

Cet exemple relativement simple montre bien à quel point les deux approches sont similaires, en particulier lorsqu'on a en mémoire les rapports, déjà mis en relief dans les sections précédentes, entre classe grammaticales (du point de vue de la CG) et forme-noyau (du point de vue de Husserl), ainsi qu'entre profilage (CG) et état de choses (Husserl).

### 1.3.2 Remise en cause de l'hypothèse de la constance

La première publication importante de Husserl est *La Philosophie de l'arithmétique*, qui est issue de sa thèse d'habilitation. Dans cet ouvrage, le philosophe cherche à donner un fondement philosophique et psychologique au concept de nombre. Au cours de son raisonnement, Husserl se heurte au fait suivant : « Nous entrons dans une salle pleine de gens ; un simple coup d'œil suffit, et nous jugeons : une multiplicité de gens. Nous levons les yeux vers le ciel étoilé, et d'un simple coup d'œil nous jugeons : beaucoup d'étoiles. » (Husserl 1972, p. 240 de l'édition française). La question est alors la suivante : comment appréhende-t-on de telles « multiplicités sensibles ». Une première hypothèse consisterait à dire qu'à chaque membre singulier de la multiplicité (chaque personne de la pièce, chaque étoile du ciel) correspondrait un acte de conscience, à quoi s'ajouterait un acte de second ordre (en tant qu'il porte sur les actes précédents) permettant de les rassembler et de les réunir en un tout. Mais, comme le souligne Husserl, cette hypothèse est « trop invraisemblable pour que nous puissions la prendre comme base » (p. 241). Il est alors amené à proposer une autre

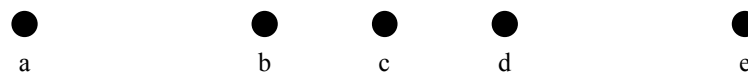
hypothèse, selon laquelle « il doit y avoir dans l'intuition [pour ce terme, cf. Section 1.2.1] de la multiplicité sensible des signes indicatifs immédiatement saisissables, sur lesquels on puisse reconnaître le caractère de multiplicité » (p. 246). Husserl emploie le terme de *facteur figural* pour désigner ces signes indicatifs, de sorte qu'il y a des pluralités qui n'apparaissent pas simplement comme une addition d'éléments, mais qui présentent en plus une qualité intrinsèque qui leur confère d'emblée une unité. Curieusement, Husserl valide l'existence de tels facteurs par l'effet qu'ils produisent sur le langage :

Qu'avant tout l'existence de moments quasi-qualitatifs [i.e. facteurs figuraux] soit pleinement confirmée par l'expérience, c'est ce que montrent des exemples divers et que l'on peut multiplier autant que l'on veut. [...] Dans de nombreux cas ils ont aussi marqué nettement leur empreinte sur le langage de la vie quotidienne. On parle par exemple d'une rangée de soldats, d'un tas de pommes, d'une allée d'arbres, d'une bande de poules, d'une volée d'oiseaux, d'un troupeau d'oies, etc. Dans chacun de ces exemples, il est question d'une multiplicité sensible d'objets égaux entre eux, qui sont aussi dénommés d'après leur genre. Mais ce qui est exprimé, ce n'est pas seulement cela – le pluriel du nom de genre y suffirait à lui seul –, c'est aussi une certaine constitution intrinsèque caractéristique de l'intuition unitaire totale de la multiplicité, qui peut être appréhendée d'un simple coup d'œil, et qui constitue, dans ses formes bien distinctes, la partie la plus essentielle de la signification de ces expressions qui introduisent le pluriel : rangée, tas, allée, bande, volée, troupeau, etc. » (Husserl, 1972, p. 249-250 de l'édition française)

Cette citation est généralement bien connue des linguistes qui travaillent sur les noms collectifs parce que les exemples donnés par Husserl (*rangée, tas, troupeau, etc.*) sont pour la plupart des noms collectifs employés comme déterminant nominaux de quantité (Benninger 1993, 2001; Dessaux 1976; Lammert 2006 : chap. 5, Section 2; Langacker 2009 : 60). Cependant, cette notion de moment figural s'inscrit dans une tradition philosophique déjà bien installée au moment où Husserl écrit sa *Philosophie de l'arithmétique* : cela commence avec les « multiplicités qualitatives » de Bergson (1888) qui illustre cette notion avec l'exemple des coups d'une horloge, les *Gestaltqualitäten* de von Ehrenfels (1890) dont l'exemple célèbre est celui de la mélodie qui n'est pas réductible à la sommation des notes qui la compose, et pour finir la *verschmelzung* (« fusion ») de Stumpf (1883-1890) illustrée à l'aide d'un autre exemple tiré du domaine musical, l'accord, qui ne se réduit pas non plus aux notes qui le composent. Sans entrer dans le détail et en simplifiant les propositions de ces différents auteurs, nous retiendrons un point qui leur est commun. Tous défendent l'existence de deux types de pluralité qui ne doivent pas être confondus : une pluralité correspondant à une simple addition d'éléments, par opposition à une pluralité conçue comme un tout unitaire.

Ces réflexions connaissent un tournant décisif avec trois autres élèves de Stumpf, à savoir Wertheimer, Koffka et Köhler (qui sont à l'origine de la *Gestalttheorie*) et se trouvent systématisées par un phénoménologue que nous avons déjà évoqué et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir en détail dans le second chapitre : Gurwitsch (qui a aussi été un élève de Stumpf). Dans cette nouvelle approche, la question de la relation partie / tout, et plus spécifiquement, de la pluralité, prend un tour radicalement différent. Pour commencer, les psychologues de la Gestalt montrent que toute la tradition qui les précède s'appuie implicitement sur un présupposé. Qu'il s'agisse en effet des approches issues de la philosophie « continentale » (disons, de Bergson à Husserl) ou du point de vue analytique (représenté à l'époque par Russel), l'articulation entre pluralité et unité ne remet pas en cause l'identité des éléments. Les gestaltistes donnent un nom à ce présupposé : l'hypothèse de la constance. Ces derniers vont alors – dans le domaine qui est le leur, à savoir celui de la psychologie de la perception – remettre en cause la validité de ce présupposé (Gurwitsch 1957 : 78 sqq; 2002 : 123-125; Koffka 1935 : 85 sqq; Köhler 1929 : chap. 3). Une expérience très simple, que l'on doit à Wertheimer (1923), illustre l'hypothèse de la constance et montre en quoi elle est fautive du point de vue de la perception.<sup>30</sup>

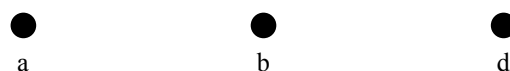
Figure 9.



Phénoménalement, on y voit une triade de points flanqués de points additionnels à droite et à gauche. Il ne s'agit pas d'une simple suite de points ni d'une série de deux dyades suivie d'un point isolé, ou encore, une triade suivie d'une dyade. De tels regroupements sont certes possibles dans le cadre d'une démarche analytique, mais ce n'est pas ce qui nous apparaît lorsque nous regardons la figure.

Lorsque nous supprimons les points c et e, nous obtenons une seconde figure :

Figure 10.



Il s'agit aussi d'une triade et son organisation générale est comparable à la précédente. Cependant, *a* et *b* subissent d'importants réajustements qui leur confèrent des contenus entièrement nouveaux. Le point *a*, qui était un point isolé dans la première figure, devient

<sup>30</sup> Dans ce qui suit, nous reprenons, sans grands changements, la présentation déjà faite dans Gréa (2012a).



ainsi le point terminal gauche de la triade dans la seconde. En d'autres termes, il passe du statut d'élément isolé (dans la Figure 9) à celui de constituant de la triade (dans la Figure 10). Le point *b*, quant à lui, devient le centre de symétrie. À nouveau, ce changement de fonction a un impact sur le point lui-même : phénoménalement, ce n'est plus le même point, même si « objectivement » il occupe toujours la même place. L'élimination des points *c* et *d* provoque donc une réorganisation complète qui confère aux points restants de nouvelles significations fonctionnelles. Dès lors, il devient difficile de défendre le caractère invariant de ces points : leur aspect phénoménal, leur apparaître (et donc, dans un cadre phénoménologique, leur essence même) s'avère entièrement déterminé par leur caractère autonome (on parlera d'élément) ou au contraire le type de regroupement auquel ils appartiennent et par la signification fonctionnelle que leur confère ce regroupement (on parlera de constituant). Gurwitsch est ainsi amené à conclure :

La théorie de la Forme nie l'invariance des éléments par rapport à leur groupement. Nous avons mentionné plus haut [cf. Figure 9 et Figure 10] que des modifications phénoménales assez profondes peuvent avoir lieu dans les constituants d'une contexture [i.e. Forme ou Gestalt], lorsque ces constituants sont séparés les uns des autres. Donc, quand un « tout » est détruit, réellement ou mentalement, les produits de décomposition, les « éléments » résultants, ne doivent pas être confondus avec les « parties » qui étaient contenues dans le tout avant sa décomposition. Les « totalités » ne peuvent être réduites aux « éléments », c'est-à-dire aux produits qui résulteraient d'une décomposition éventuelle, plus des facteurs additionnels, « Gestaltqualitäten », « facteurs figuraux », etc. La théorie de la Forme remplace la conception traditionnelle du « tout » et des « parties » en termes d' « éléments », par une conception fonctionnaliste. Les « parties » sont définies comme constituants, elles sont conçues comme essentiellement déterminées et qualifiées par la signification fonctionnelle qu'elles ont les unes par rapport aux autres, et, par conséquent, par rapport à la totalité de la contexture à laquelle elles sont intégrées. De même le « tout » est considéré comme la coexistence équilibrée de ses « parties » fonctionnelles dans leur profonde interdépendance et solidarité. (Gurwitsch 1957 : 125)

Cette expérience permet de distinguer deux postures. La première présuppose l'hypothèse de la constance et considère que les points *a*, *b* et *d* sont identiques dans les deux figures. Mais dans ce cas, il faut établir un système de repère qui fixerait la position du point et permettrait d'établir sa constance en amont des différents contextes de présentation. La seconde est empirique et ne tient compte que d'une chose, ce qui apparaît à la conscience. Or, ce qui apparaît à la conscience, c'est qu'un point pris isolément (un élément) n'est pas comparable à un constituant qui occuperait la même position mais qui serait cette fois fonctionnellement dépendant d'autres points (par proximité, symétrie, etc.). Dans la mesure où la psychologie de

la perception est une science empirique, alors elle ne peut passer sous silence le caractère incommensurable de ces deux types de points. Au contraire, la différence entre élément et constituant est essentielle et doit être à la base de la réflexion.

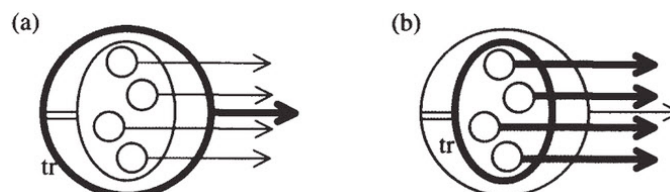
Ce détour par la théorie de la Gestalt et la philosophie de Gurwitsch n'est pas inutile puisqu'il va nous permettre d'interroger la conception que la Grammaire Cognitive se fait du nom collectif. Comme nous avons déjà eu l'occasion de l'évoquer (cf. [12], Section 1.2.2), la CG considère que la différence entre un nom collectif et une simple pluralité correspond à une différence de conceptualisation : on parle d'*unitary construal* dans le premier cas et de *multiplex construal* dans le second (cf. Figure 11). Avant d'aller plus loin dans le raisonnement, il faut toutefois préciser un point important. Lorsque Langacker analyse un nom collectif tel que *flock (of birds)* (« une volée d'oiseaux », qui fait partie des exemples cités par Husserl), il doit intégrer un phénomène dont Husserl ne tient pas compte. Les noms collectifs anglais ont en effet la caractéristique de s'accorder au singulier ou au pluriel avec le verbe. C'est ce qu'illustre l'exemple (18) :

(18) *A flock of geese {was/were} flying overhead.*

Il s'agit là d'une difficulté supplémentaire, que n'a pas le français, et dont Langacker rend compte de la façon suivante :

We can therefore say that *a flock of geese* has two alternate profiles. It can either designate the flock, construed as a single, discretely bounded entity, or else it can designate the mass coextensive with (and delimited by) that entity. These two options are respectively shown in diagrams (a) and (b) of [Figure 11], using circles for intrinsically bounded entities and an ellipse for a mass (where bounding is extrinsic) [cf. Section 1.2.3]. The small circles represent geese, the large one a flock. The ellipse represents a mass consisting of geese. The construction tells us that this mass is limited in extent – specifically, it is coextensive with the flock (the double line is meant to indicate their coincidence). (Langacker 2009 : 59)

Figure 11. Unitary vs. Multiplex construal, d'après Langacker (2009 : 59)



Plusieurs éléments contenus dans ces diagrammes rappellent l'analyse de Husserl. Prenons, par exemple, le cas des flèches du diagramme (b) de la Figure 11, qui symbolisent la relation entre le tr et le lm (ce dernier ne figure pas dans le schéma). Elles font beaucoup songer au

mode d'appréhension d'une pluralité tel que l'envisage Husserl, où il y a autant d'actes que d'éléments composant la pluralité. Le cercle en gras du diagramme (a) n'est pas non plus sans évoquer le facteur figural mis en avant dans *La Philosophie de l'arithmétique*. Là où Husserl parle d'« une certaine constitution intrinsèque caractéristique de l'intuition unitaire totale de la multiplicité », Langacker, quant à lui, met en avant le caractère délimité d'une volée. Ces diagrammes, par ailleurs, laissent entrevoir un autre point commun : comme c'est le cas pour Husserl, l'analyse de Langacker prend manifestement appui sur l'hypothèse de la constance. Que nous ayons affaire à un *unitary construal* (qui désigne un tout délimité, Figure 11[a]) ou à un *multiplex construal* (qui désigne une pluralité non intrinsèquement délimitée, Figure 11[b]), les éléments (notés par les petits cercles) sont identiques et ne changent pas de nature. Cela se trouve confirmé dans la suite du texte : « Under either interpretation, the phrase *flock of geese* consists of the same elements, connected by the same correspondances, and with the same constituency » (Langacker 2009 : 60). Dans le cas d'un nom collectif, une même base conceptuelle peut donc être profilée comme une entité délimitée (*unitary construal*) ou comme une pluralité non intrinsèquement délimitée (*multiplex construal*), mais ce changement de profil n'induit aucune modification au niveau des éléments. Ces derniers ne sont pas influencés par le changement de perspective.

Comme nous venons de le voir, toutefois, les psychologues de la Gestalt, et Gurwitsch plus particulièrement, présentent, pour ce qui concerne la perception, de bons arguments contre cette approche. La question se pose donc de savoir si ces arguments peuvent être transposés au plan sémantique. Si c'est le cas, alors le changement de perspective devrait induire une modification de la nature même des éléments, de sorte que si ce sont vraisemblablement des éléments dans le diagramme de la Figure 11(b), il serait plus juste de parler de constituants dans le cas de la Figure 11(a). Dans les sections suivantes, nous allons tenter de voir s'il existe des faits empiriques permettant de valider cette hypothèse au niveau sémantique.

### 1.3.3 Pluralité et degré de cohésion fonctionnelle

Une première observation va nous permettre de montrer que l'opposition entre élément et constituant trouve un corrélat dans l'expression de la pluralité. Pour cela, il suffit de comparer deux types de déterminants. Il apparaît en effet qu'une pluralité (par exemple, *mots*) peut se présenter à l'esprit sous des formes très différentes selon qu'elle est sous la portée de déterminants tels que *quelques*, *deux-trois*, d'un côté, et de *plusieurs*, *cing*, *dix*, *mille*, de l'autre. La différence entre les deux types de déterminants relève d'un principe qui est très

proche, au niveau sémantique, de celui qui est à l'œuvre dans l'expérience visuelle de Wertheimer. Pour le montrer considérons les exemples suivants :

- (19) a. *J'aimerais dire {deux-trois / quelques} mots sur la situation.*  
 b. *\*J'aimerais dire {cinq / dix / mille / plusieurs} mots sur la situation.*

Dans (19a), la pluralité de mots est conçue comme un tout unitaire de sorte qu'elle désigne un (petit) discours. Comme le montre (19b), cette lecture est impossible avec le déterminant *plusieurs* et les numéraux supérieurs à 3.<sup>31</sup> De la même manière que les points *b*, *c*, *d* de la Figure 9 sont immédiatement appréhendés comme les constituants d'une triade (en vertu de la loi de proximité), les mots introduits par *quelques* sont immédiatement appréhendés comme les constituants d'un tout. À l'inverse, ces mêmes mots, lorsqu'ils sont introduits par *plusieurs* ou par un numéral (supérieur à 3), sont appréhendés un par un, comme des éléments sans relation fonctionnelle entre eux. Du reste, lorsqu'on tente d'imaginer un scénario dans lequel le syntagme *dire plusieurs mots* serait adéquat, on est systématiquement amené à une même situation où les mots sont conçus comme isolés les uns des autres :

- (20) a. *A l'âge de 12 mois, un enfant sait dire plusieurs mots simples (non, maman, papa).*  
 b. *Je vends un cacatoès rosablin (avec la cage en plus possible). Il est très gentil, très social ! Il sait dire plusieurs mots, fait des danses et fait des sifflements très drôles !*  
 (Internet)

Qu'il s'agisse de l'apprentissage de la langue par un bébé ou des exploits linguistiques d'un perroquet, *plusieurs* conceptualise *mots* comme une liste de mots déconnectés, c'est-à-dire, dans la terminologie des psychologues de la Gestalt, comme des éléments.

On pourrait toutefois faire valoir un autre argument et affirmer que *quelques mots* en vient à désigner un (petit) discours simplement par métonymie (sur le modèle de *casque bleu* qui désigne un militaire). Cependant, cela n'expliquerait pas pourquoi cette métonymie est impossible avec *plusieurs*. En outre, la différence d'interprétation déclenchée par *quelques* et *plusieurs* est systématiquement mobilisée dès que le N au pluriel est susceptible de désigner un tout collectif : c'est le cas de *mot*, comme nous venons de le voir, mais aussi de *ligne*, *goutte*, *pas*, *larme*, *cheveu*, *vers* (de poésie), *note* (de musique), etc.

- (21) a. *J'ai écrit {quelques / \*plusieurs} lignes sur la question. (« (petit) texte »)*  
 b. *{Quelques / \*Plusieurs} gouttes affecteront la pointe du Finistère. (« (petite) pluie / averse »)*  
 c. *Nous avons fait {quelques / \*plusieurs} pas ensemble. (« (petite) marche »)*

<sup>31</sup> Sur la question des numéraux *deux* et *trois*, cf. Gréa (2012a, Section 1.2.3).

- d. *Il a versé {quelques / \*plusieurs} larmes lors de l'enterrement.* (« pleurs »)
  - e. *Il a {quelques / \*plusieurs} cheveux sur le crâne.* (« (petite) chevelure »)
  - f. *J'ai écrit {quelques / \*plusieurs} vers dans ma jeunesse.* (« (petite) poésie »)
  - g. *Il nous a joué {quelques / \*plusieurs} notes.* (« (petit) air »)
- etc.

Dans tous ces exemples, les N introduits par *quelques* sont conçus comme les constituants d'un tout collectif (glosé entre parenthèses à la fin de chaque exemple). En substituant *plusieurs* à *quelques*, en revanche, nous changeons de perspective : ces mêmes N sont désormais conçus comme des éléments sans relation les uns avec les autres. Le résultat apparaît alors assez peu naturel.

L'opposition constituant / élément n'est pas seulement valable pour les déterminants *quelques* et *plusieurs*. On la retrouve aussi dans d'autres domaines, comme par exemple la localisation spatiale. Les prépositions *parmi* et *entre* sont ainsi habituellement considérées comme synonymes mais l'exemple suivant montre que ce n'est pas le cas :

(22) *Lire {entre / \*parmi} les lignes*

L'expression *lire entre les lignes* se glose par « Apercevoir un sens caché dans le texte » (TLFi). En d'autres termes, lorsque le nom pluriel *lignes* est sous la portée de *entre*, il ne dénote pas seulement une pluralité de lignes, mais une pluralité de constituants fonctionnellement interdépendants, c'est-à-dire un texte écrit (un tout constitué de lignes). Lorsqu'on substitue *parmi* à *entre* dans ce contexte, en revanche, le résultat paraît beaucoup moins naturel. On pourrait certes nous rétorquer que *lire entre les lignes* est une expression figée et qu'elle n'est donc pas le meilleur argument pour démontrer la différence de lecture. Cependant, on retrouve un comportement similaire avec les syntagmes suivants :

(23) a. *Entre les barreaux*

b. *Parmi les barreaux*

Si les deux prépositions sont ici parfaitement possibles, on voit toutefois qu'elles induisent une conceptualisation différente. Dans (23a), les barreaux sont conçus comme les parties d'un tout (par exemple, une grille), c'est-à-dire comme des constituants. Dans (23b), on a plutôt tendance à imaginer une pluralité de barreaux fonctionnellement indépendants les uns des autres, c'est-à-dire des éléments au sens défini dans la section précédente. Cette différence de profilage se confirme avec de nombreux autres exemples (24).

(24) *{\*parmi / entre} les {mains / rives / cuisses / genoux / pattes / épaules / parois / paupières / mailles du filet / côtés / mâchoires / etc.}*

Dans tous ces exemples, nous avons affaire à des noms désignant les parties d'un tout qui peut correspondre au corps humain (*main, cuisse, etc.*), un artefact (*barreau, mais aussi parois, murs, mailles du filet, etc.*) ou un élément naturel (*rive*). Dans le cas de *entre les mains* ou *entre les rives*, *mains* et *rives* désignent les deux parties d'un même tout (un corps humain ou un cours d'eau), c'est-à-dire des parties fonctionnellement dépendantes. Au passage, on notera que ces expressions ne semblent pas pouvoir facilement désigner des parties appartenant à des tous différents. Par exemple, *entre les mains* s'applique assez mal à la situation où l'on désigne l'espace situé entre deux mains appartenant à deux personnes différentes. Il en est de même pour *entre les rives* qui désigne difficilement l'espace situé entre deux rives de deux rivières différentes. En d'autres termes, une pluralité introduite par *entre* est profilée comme une pluralité de constituants. À l'inverse, les expressions *parmi les mains* ou *parmi les rives* conceptualisent la pluralité de *mains* ou de *rives* comme une pluralité d'éléments indépendants. Il faut alors faire un certain effort d'imagination pour trouver un scénario qui puisse correspondre à ce profilage bien particulier. Ce peut être les mains levées du public dans (25a) (où les mains appartiennent bien à des personnes différentes), ou encore, les rives pris au sens de « plage » (25b) (trouvé sur Internet) :

- (25) a. *Parmi les mains qui se lèvent durant les concerts*  
 b. *Parmi les rives incontournables, il y a les plages de Los Peligros, de la Magdalena, d'El Sardinero ou encore de Bequinis.*

À cette étape du raisonnement, nous disposons donc d'un certain nombre d'arguments qui tendent à montrer qu'il existe bien, au plan sémantique, deux types de pluralité. La première profile une pluralité de constituants fonctionnellement dépendants et intégrés dans un tout (*quelques mots, entre les lignes*) tandis que la seconde profile une pluralité d'éléments indépendants (*plusieurs mots, parmi les lignes*). En nous inspirant de la grammaire de Damourette & Pichon (1911-1927), nous utiliserons la terminologie suivante : le premier type de pluriel sera désormais appelé *pluriel continu* (ou encore, *pluriel cohésif*), tandis que nous parlerons de *pluriel discontinu* (ou *pluriel non cohésif*) dans le second cas.<sup>32</sup>

### 1.3.4 Le paradoxe Sorite revisité

Le paradoxe sorite (venant de *soros* qui veut dire « tas » ou « monceau ») est attribué à Eubulide de Milet auquel on doit également le paradoxe du menteur. Ce paradoxe occupe

---

<sup>32</sup> Pour un examen approfondi de ces termes, et une comparaison avec la notion de pluriel interne dans le cadre de la théorie guillaumienne, cf. Gréa (2014).

aujourd'hui une place importante dans le champ de la philosophie analytique en ce qu'il constitue une sorte de test d'identification des prédicats vagues. Il existe beaucoup de façon de l'exposer. Dans ce qui suit, nous nous servirons d'une version connue sous le nom de « l'homme chauve ».

Tout le monde conviendra que

(26) 150 mille cheveux font une chevelure

Si 150 mille cheveux font une chevelure, alors 149 mille cheveux font une chevelure

Si 149 mille cheveux font une chevelure, alors 148 mille cheveux font une chevelure

...

Si 2 cheveux font une chevelure, alors 1 cheveu fait une chevelure

La conclusion n'est pas valide alors que les prémisses semblent l'être, d'où le paradoxe. Beaucoup de concepts appartenant à différentes classes grammaticales tombent sous le coup du paradoxe sorite et sont ainsi classés comme prédicats vagues : des adjectifs (*grand*), des noms (*calvitie*), des verbes (*marcher* vs. *courir*), et peut-être mêmes des mots grammaticaux (la préposition *vers*).

Les prédicats vagues présentent plusieurs caractéristiques qui permettent de les distinguer des autres. La première est qu'un prédicat vague a des cas limites, c'est-à-dire des cas pour lesquels il est difficile de dire si le prédicat s'applique ou non : un cas-limite est un individu  $x$  tel que  $x$  n'est ni clairement  $P$  ni clairement  $\neg P$ . Deuxièmement, ces cas-limites peuvent beaucoup varier selon les circonstances et les personnes. Au moment où nous écrivons, par exemple, nous avons le sentiment que le cas limite pour une chevelure se situe autour de 100 mille, mais cette opinion pourrait bien changer d'ici quelques années, lorsque l'âge ne nous aura laissé qu'une couronne de cheveux sur les tempes et le haut de la nuque (une alopecie hippocratique que nous serons alors sans doute heureux de conceptualiser comme une chevelure à part entière). En outre, d'autres collègues, encore moins bien lotis, situent plutôt ce cas-limite autour de 2 mille. Troisièmement, l'intervalle entre lequel  $P$  s'applique clairement et où  $P$  ne s'applique plus est un continuum : sur cet intervalle,  $P$  s'applique plus ou moins selon une valeur continue.

La philosophie analytique s'intéresse depuis de nombreuses années à ce problème du vague. Fine (1975) montre ainsi que le vague ne doit pas être confondu avec l'ambiguïté et la généralité. En outre, plusieurs théories ont été proposées pour en rendre compte et, par la même occasion, apporter une solution au paradoxe sorite. L'approche dite épistémique considère qu'un concept vague a bien une limite d'application précise mais que cette limite est inconnaissable du fait d'une limitation de nos capacités perceptuelles et / ou conceptuelles

(Sorensen 1988, 2001; Williamson 1994). Une autre approche, dite supervaluationniste, propose de remplacer le vague par de la précision, via une opération de *précisification* (Fine 1975; Mehlberg 1958). Une troisième approche, qui s'inscrit dans les logiques multi-valuées, essaye de prendre au sérieux le continuum (où P s'applique de façon continue) et propose d'assigner des valeurs de vérité intermédiaires (entre 0 et 1) aux cas limites (Halldén 1949; Körner 1960; Tye 1994).

Sans remettre en cause l'intérêt de ces différentes approches, nous nous proposons d'examiner le paradoxe Sorite d'un point de vue assez différent, en nous intéressant au type de conceptualisation mis en œuvre. Pour cela, nous allons faire appel à l'opposition constituant / élément (Section 1.3.2), et mobiliser l'opposition pluriel cohésif vs. pluriel non cohésif telle qu'elle a été dégagée dans la section précédente. Précisons en outre que nous restreignons notre étude au cas où nous avons affaire à une pluralité. Par conséquent, nous n'abordons pas les versions du paradoxe qui se fondent, par exemple, sur une mesure (comme la taille : si 1 m 90, c'est grand alors 1 m 89, c'est grand, etc.).

Le paradoxe Sorite (dans sa version « pluralisée », donc) s'appuie sur une prémisse apparemment valide (*150 mille cheveux font une chevelure*) qui consiste à affirmer l'identité entre, d'un côté, un quantificateur (*150 mille cheveux*) et, de l'autre, un nom collectif (*une chevelure*).<sup>33</sup> Dans notre optique, toutefois, *150 mille cheveux* est un pluriel non cohésif qui profile une pluralité d'éléments fonctionnellement indépendants. En outre, le compte à rebours qui constitue le corps du raisonnement (*149 mille, 148 mille, ..., 2, 1*) a lui aussi pour effet de produire des pluriels non cohésifs.<sup>34</sup> Comme nous l'avons vu, en effet, les numéraux *150 mille, 149 mille, etc.* ne permettent pas de conceptualiser une pluralité comme un tout unitaire. Dès lors, contrairement au pluriel cohésif *il lui reste quelques cheveux* (qui peut désigner une chevelure), *150 mille cheveux* ne peut en aucun cas désigner une chevelure (*\*Il lui reste {150 / 149 / 148 / ...} mille cheveux*) quand bien même la chevelure en question serait exactement (ou approximativement) composée de 150 mille cheveux. À l'inverse, *chevelure* est un nom collectif qui impose, du fait de son sens, une certaine disposition et une certaine relation fonctionnelle entre les cheveux. En d'autres termes, les cheveux d'une chevelure sont des constituants et non des éléments. Il découle de tout cela que la prémisse du raisonnement

---

<sup>33</sup> Il est intéressant de noter qu'on retrouve un écho de cette identité dans les diagrammes de Langacker avec le signe d'égalité '='. En d'autres termes, si l'on met de côté la question des numéraux (qui profilent une relation entre une échelle numérale et un plural mass, cf. Langacker [1991b : 85]), on constate que les schémas de la Figure 11 tombent eux aussi sous le coup du paradoxe Sorite.

<sup>34</sup> Les choses se compliqueraient sans doute si le paradoxe Sorite admettait le numéral *deux-trois* qui, en français, induit un pluriel cohésif : *deux-trois cheveux*, c'est encore une chevelure (*il lui reste deux-trois cheveux*) même si elle est vraiment très réduite. Mais dans ce cas, le décompte est plus délicat (voire, impossible, dans la mesure où il est difficile de savoir combien ferait deux-trois cheveux moins un).



Sorite établit une relation d'identité entre deux choses que nous considérons, quant à nous, comme étant très différentes : une pluralité d'éléments d'un côté (*150 mille cheveux*) et une pluralité de constituants de l'autre (les cheveux d'une chevelure). Or, si l'on suit le raisonnement qui conduit à distinguer les éléments des constituants (Section 1.3.2), et sa transposition au niveau sémantique (Section 1.3.3), on est amené à considérer que ces deux types de pluralité ne sont pas équivalents. Ils correspondent à des conceptualisations différentes qui induisent un changement radical dans le sens de *cheveu*. Pour le dire simplement, un cheveu-élément n'est pas identique à un cheveu-constituant, même si au niveau du référent, les deux se ressemblent beaucoup. Or, c'est justement sur cette confusion que le paradoxe Sorite s'appuie, confusion qui éclate au grand jour lorsque nous arrivons à la conclusion mais qui n'en est pas moins présente dès la prémisse.

### 1.4 De la grammaire à la logique

Dans les *Recherche logiques*, l'objectif de Husserl est de définir les lois *a priori* de la grammaire, ou encore, ce qu'il appelle la morphologie pure des significations. Il considère en effet qu'il existe une grammaire *a priori* qui correspond à la charpente idéale commune à toutes les langues naturelles :

[...] le langage n'a pas seulement des fondements physiologiques, psychologiques et historico-culturels, mais aussi des fondements aprioriques. Ces derniers concernent les formes de signification essentielles et les lois *a priori* de leur complexion ou de leur modification, et l'on ne pourrait concevoir aucune langue qui ne serait pas aussi déterminée essentiellement par cet *a priori*. Tout linguiste, qu'il rende clairement compte ou non de ce qu'il fait, opère avec les concepts provenant de ce domaine. (Husserl, 4<sup>ème</sup> Recherche Logique, §14, p. 134 de l'édition française)

Le présent chapitre nous a permis d'aborder ces différentes lois *a priori*. Nous avons ainsi évoqué la distinction entre catégorie dépendantes et catégories indépendantes (Section 1.2.4), la double opposition syntaxe / noyau et forme / matière (Section 1.2.3) ainsi que les différentes opérations grammaticales, dont la nominalisation (Section 1.3.1). Ce sont ces lois *a priori* qui permettent de générer des jugements qui présentent une unité de sens (par exemple, *cet arbre est vert*, *cet arbre vert est devant moi*, *Que cet arbre vert soit devant moi est intéressant*, etc.) et qui en viennent à dénoter un état de choses (Section 1.2.2). Par exemple, c'est une loi *a priori* de la grammaire pure qui nous ordonne, dans la forme primitive

*S est P*, de substituer à *S* un autre substantif. Peu importe que nous obtenions une phrase absurde (*ce nombre est vert*). Du fait que cette dernière respecte la règle, le jugement produit a lui aussi une unité de sens, même si elle correspond à un contre-sens (*Widersinn*). En revanche, si nous ne respectons pas la règle de substitution, nous obtenons quelque chose de très différent, à savoir un non-sens (*Unsinn*, ex. : *un arbre ou*).<sup>35</sup> Ce niveau grammatical a priori est donc à la fois indépendant de, et précède les questions de non contradiction et de validité logique d'une proposition. Husserl en vient ainsi à séparer distinctement ce qui relève du niveau grammatical (qui nous permet de distinguer entre sens et non-sens et qui garantit la cohérence grammaticale d'une phrase) et ce qui relève de la logique (où l'on se préoccupe de question de contradiction et de validité, et qui garantit la consistance logique d'une phrase).<sup>36</sup> Cependant, il n'empêche que ce niveau est tout aussi formel et apriorique que les autres.

Comme nous l'avons montré, le projet de la Grammaire Cognitive s'avère être une reformulation, dans un langage un peu différent (et parfois plus précis), de ce niveau grammatical formel. Elle aussi, d'une certaine manière, cherche à dégager les lois a priori de la grammaire. En définissant des catégories grammaticales abstraites (nom, relation, etc.) ainsi que leur mode de composition et le type de profilage qui s'y applique, Langacker a bien un projet comparable à celui de Husserl.

Dans le cadre de la CG, certes, l'a priori grammatical se trouve étendu à des phénomènes que Husserl (et la plupart des philosophes) considérerait sans doute comme de simples faits empiriques (liées à une grammaire particulière, en l'occurrence, celle du français). Qu'en français, des syntagmes comme *\*lire parmi les lignes* ou *\*Plusieurs gouttes affecteront la pointe du Finistère* ne soient pas corrects n'intéresse pas le philosophe qui y voit là des accidents singuliers. Pourtant, si l'on reprend la typologie husserlienne, de tels exemples ne sont pas des non-sens (*cet arbre est ou*) sans être non plus des contre-sens logiques (*ce nombre est vert*). C'est qu'ils mettent en jeu des lois sémantiques a priori (opposition éléments / constituants) qui sont aussi légitimes que, par exemple, l'opposition entre forme substantivale ou adjectivale, bien qu'elles se situent à un certain niveau de détail. On pourrait penser que si les philosophes ne sont pas sensibles à ce genre de données, c'est parce qu'elles se marquent différemment selon les langues (voire, parce qu'elles ne sont pas marquées du tout dans certaines langues) et que de telles marques n'ont donc rien d'universel ou de

---

<sup>35</sup> Sur l'opposition entre sens, contre-sens et non sens, cf. Husserl, Recherche logique I, §15, p. 61 sqq et Recherche logique IV, §12, pp. 120 sqq.

nécessaire. En italien, par exemple, l'opposition entre constituant et éléments n'apparaît pas au niveau du déterminant, mais au niveau de la flexion du nombre en jouant sur l'opposition entre pluriel masculin et pluriel féminin. Ainsi, *il muro*, sing. masc., « mur », donne deux pluriels, *i muri*, pl. masc. qui se glose par « série de murs » et *le mura*, pl. fém. « l'ensemble des murs qui assurent la protection d'une forteresse » (Rochetti 1968). Mais à la réflexion, il en est bien de même pour la relation d'attribution (*cet arbre est vert*) qui se marque elle aussi de différentes manières selon les langues (voire, qui ne se marque pas du tout dans certaines langues). Cela montre que dans sa quête d'un a priori formel, le philosophe cherche surtout à retrouver les catégories préconçues qu'il a en tête.<sup>37</sup> Si, donc, les lois de la grammaire logique ne vise qu'à garantir la cohérence du sens, laquelle est le fondement nécessaire de la validité des propositions, alors elle doit aussi rendre compte des exemples qui précèdent.

Le prochain chapitre adopte une approche similaire. Il va être l'occasion de porter notre attention sur un nouvel exemple de phénomène qui échappe, pour les raisons que nous venons d'exposer, à la perspicacité du philosophe, bien qu'il relève pourtant de la sphère du sémantique a priori : le proverbe.<sup>38</sup>

---

<sup>36</sup> Pour une présentation claire de stratification de la logique husserlienne (cf. *Logique formelle et Logique transcendantale*) en trois niveaux distincts (grammaire logique, logique de la non-contradiction et logique de la vérité), nous renvoyons le lecteur au chapitre premier de Bachelard (1957) intitulé « La logique formelle conçue comme analytique apophantique ».

<sup>37</sup> La critique est bien connue, la référence étant le chapitre VI des *Problèmes de linguistique générale 1* intitulé « Catégories de pensée et catégories de langue » (Benveniste 1966).

<sup>38</sup> C'est du moins ce que nous allons essayer de montrer. Précisons au passage que cette conception du proverbe n'est pas non plus très fréquente en linguistique.

## Chapitre 2 : Forme sémantique et transposabilité

Comme nous l'avons évoqué en introduction, la Sémantique Interprétative de Rastier et la Grammaire Cognitive de Langacker divergent sur un certain nombre de points mais partagent aussi plusieurs caractéristiques. L'une d'entre elles, comme le souligne Salanskis, tient dans l'idée que la signification n'est pas entièrement réductible à la délivrance d'une valeur de vérité, et qu'il faut donc la distinction entre un niveau sémantique autonome et un niveau logique essentiellement préoccupé par la validité des énoncés. Le chapitre précédent a été l'occasion, au travers de la Grammaire Cognitive, de donner quelques exemples de phénomènes sémantiques qui relèvent de ce niveau grammatical autonome et qui précède la question de la validité. Le présent chapitre prend cette fois pour point de départ la Sémantique Interprétative et se donne comme objectif des phénomènes d'une nature assez différente : les formes sémantiques et leur caractéristique définitoire, la transposabilité.

Avant cela, il nous faut encore établir la nature des liens qui existent entre Sémantique Interprétative et phénoménologie. Pour cela, nous allons nous appuyer non plus sur Husserl, mais sur un phénoménologue auquel nous avons déjà eu recours, Gurwitsch.

### 2.1 Gurwitsch et l'organisation de la conscience

Dans un ouvrage de 1957 intitulé *Théorie du champ de la conscience*, Gurwitsch élabore un rapprochement entre la phénoménologie de Husserl et la version berlinoise de la *Gestalttheorie* pour proposer une théorie de l'organisation de la conscience qui se distingue par bien des aspects de celle de Husserl. Premièrement, Gurwitsch fait un usage intensif des résultats de la théorie de Gestalt (alors que Husserl n'en retient que les notions de contenus dépendants et indépendants, principalement mobilisées dans les 3<sup>ème</sup> et 4<sup>ème</sup> Recherches logiques), et deuxièmement, il donne une grande importance à la notion de contexte (que Husserl aborde avec le concept d'horizon, mais sans lui donner l'importance que Gurwitsch

lui accorde). Selon Gurwitsch, la conscience se caractérise par un invariant qui consiste en une articulation entre thème (ou « contexture »), champ thématique (ou « contexte ») et marge (ou « données marginales »). Il s'agit donc d'une théorie philosophique dont l'objet – les faits de la conscience et leur organisation – peut paraître à la fois très générale et très éloignée de la sémantique linguistique. Comme nous allons pourtant le montrer, l'ouvrage de Gurwitsch s'avère être un bon moyen d'approfondir la notion de forme sémantique et l'une de ses caractéristiques principales, la transposabilité, qui, en l'occurrence, ne relève pas d'une « description logico-analytique », mais d'une question de cohérence de Forme.

### 2.1.1 L'exemple de la chaise

Avant de porter notre attention sur le détail du dispositif théorique mis en jeu (Section 2.1.2) puis d'examiner sa (grande) proximité avec celui de la Sémantique Interprétative (Section 2.2), nous allons donner au lecteur une première idée de la *Théorie du champ de la conscience* à l'aide d'un exemple simple et parlant, pris dans le domaine particulier de la perception. À cet effet, considérons une chaise qui se trouve sous nos yeux, et plus précisément, une chaise pliante. Dans les termes de Gurwitsch, il s'agit du thème, c'est-à-dire de ce sur quoi porte actuellement notre attention. Un thème est une Forme au sens de la théorie de la Gestalt (ou encore ce que Gurwitsch appelle une « contexture »), à savoir un tout qui ne se réduit pas à la simple addition de ses parties. Elle manifeste un type d'unité bien précis que Gurwitsch résume de la façon suivante :

La Forme n'est que le système unifié en lui-même de significations fonctionnelles de ses constituants, l'appartenance équilibrées des 'parties' les unes aux autres, le tissu fonctionnel qu'elles forment, ou plus exactement, dans lequel elles existent interdépendantes. L'unité du thème est entièrement et exclusivement une unité par cohérence de Forme. (p. 117)

Dans le cas de notre chaise pliante, par exemple, la partie correspondante au dossier n'existe comme telle qu'en vertu des relations fonctionnelles qu'elle entretient avec les autres parties de la chaise ainsi que la chaise tout entière. Si nous séparions (réellement ou mentalement) le dossier de la chaise, ce dossier perdrait son identité phénoménale. Ce qui nous apparaîtrait, en effet, ce serait un rectangle de matière dont la fonction serait inconnue, en d'autres termes, un objet phénoménalement distinct du premier (le raisonnement est identique pour tous les autres constituants de la chaise : pieds, assise, etc.). C'est ce genre d'observation qui amène Gurwitsch à établir la distinction fondamentale, que nous avons déjà mobilisée dans la section 1.3.2, entre constituants (les parties d'une Forme qui sont en relation d'interdépendance

fonctionnelle) et les éléments (isolés les uns des autres et qui n'entretiennent aucune relation fonctionnelle) et à critiquer la conception selon laquelle les constituants et les éléments seraient de même nature (hypothèse de la constance).

Cependant, lorsque notre conscience prend pour thème la chaise pliante en question, cette dernière n'apparaît jamais seule ou isolée. Au contraire, elle apparaît toujours à l'intérieur d'un contexte donné, comme par exemple, la cuisine d'un appartement parisien. Ce contexte est ce que Gurwitsch appelle le champ thématique, qui ne doit pas être confondu avec le thème et qui constitue un autre niveau d'organisation. Comme nous venons de le voir, les constituants du thème sont reliés les uns aux autres par cohérence de Forme, de sorte que si l'un d'entre eux venait à être séparé du tout, il perdrait son statut de constituant et nous apparaîtrait comme différent de ce qu'il est. Mais le type de relation qui s'établit entre un thème et son champ thématique n'est pas de l'ordre de la cohérence de Forme. Il correspond à ce que Gurwitsch appelle une relation d'affinité (en référence à la notion de franges mises en avant par William James), un renvoi indicatif où le contexte se présente « comme ayant quelque chose à faire avec ce qui nous occupe pour l'instant [le thème] » (p. 167). Pour le dire autrement, le thème et son champ thématique sont liés par une relation de *material relevancy* (« pertinence matérielle »).<sup>39</sup> Illustrons cela à l'aide de notre exemple. La chaise sert à s'asseoir à la table (un élément du contexte de la cuisine) pour manger (fonction associée à la cuisine), ou pour discuter autour d'un café (qui sera sans doute posé sur la table), etc. Cette même chaise peut être pliée et rangée (pour gagner de la place, par exemple) ce qui augmente encore sa *relevance* dans ce contexte (les cuisines des appartements parisiens ayant généralement les dimensions d'un cagibi).

Le champ thématique doit être soigneusement distingué d'un second type de contexte qui, à la différence du premier, n'entretient aucune relation de *relevance* avec le thème. Par exemple, tandis que je considère ma chaise pliante (thème) dans ma cuisine (champ thématique), il se peut que j'entende le bruit de la circulation ou la sonnerie d'un téléphone à l'étage du dessus, que je perçoive par la fenêtre un ciel pluvieux, que je sente le poids de mes pieds sur le carrelage, etc. Ces données font partie du contexte général, mais elles n'entretiennent aucun « rapport de *relevance* avec le thème et le champ thématique qui leur sont co-présents » (p. 273). Ces données constituent ce que Gurwitsch appelle la « marge ». Elle est constituée de données « purement et simplement co-présentes au thème, mais qui n'ont aucun rapport interne avec lui. » (p. 272). Bien sûr, rien ne m'empêche de détourner mon attention de la chaise et de la focaliser sur le bruit de la circulation. De marginal qu'il

était, le bruit dont il est question se placerait alors au centre de mon attention et deviendrait un nouveau thème. Dans le même temps, la chaise pliante se trouverait repoussée dans la marge. La métaphore du projecteur que nous avons utilisée dans la Section 1.2.1 est donc toujours d'actualité, mais Gurwitsch se donne la possibilité supplémentaire de décomposer la zone éclairée en plusieurs cercles d'intensité lumineuse différente : le thème (qui occupe le centre de l'attention), le champ thématique (le contexte pertinent) et la marge (les données co-présentes mais non pertinentes).

D'après Gurwitsch, l'articulation entre le thème et son champ thématique est du même ordre que celle qui existe entre ce que la théorie de la Gestalt appelle une figure et son fond : « les notions de figure et de fond établies par Rubin, peuvent être considérées comme des spécialisations des notions plus générales de thème et de champ thématique. » (p. 283). En effet, de la même manière que la forme est indépendante du fond sur lequel elle apparaît, le thème est indépendant du champ thématique à partir duquel il émerge. Comme le souligne Gurwitsch, « Toute <figure> se présente comme déplaçable sur son <fond>, et transférable d'un <fond> à un autre, tout en gardant son identité phénoménale. » (p. 283) et il en est exactement de même pour l'articulation plus générale entre thème et champ thématique. Pour illustrer ce principe, considérons maintenant la même chaise, pliée et posée au milieu d'un ring de catch. Le catch, comme le lecteur le sait, est un sport qui se situe à mi-chemin entre les arts du cirque et les arts martiaux. Comme toute activité sportive, il est régi par des règles et une classification précises. Par exemple, il existe différents types de match en fonction des objets que les adversaires ont le droit d'utiliser comme arme (on parle de match « à stipulations »). Parmi les objets réglementaires de la discipline, les plus fréquemment employés sont la table (on parle alors de *Tables Match* « combat de tables », où seule la table est autorisée, dont la table des commentateurs), l'échelle (*Ladders Match*), et la chaise pliante (*Chairs Match*). Souvent, les trois sont utilisés simultanément lors d'un même match qu'on appelle un *Tables, Ladders & Chairs Match (TLC Match)*. Comme dans tout type de match, le *Chair Match* (le « combat de chaises ») a ses figures imposées, dont le très célèbre *Con-Chair-To* (qui exige la présence de deux co-équipiers) ou encore sa version solo, le *One Man Con-chair-to*.<sup>40</sup>

---

<sup>39</sup> Comme Cadiot & Visetti (2001 : 79, note 1), nous conserverons le terme de *relevance* plutôt que celui de *pertinence*.

<sup>40</sup> C'est à deux catcheurs canadiens, Edge et Christian, qu'on doit la codification précise de ces deux techniques. Le lecteur intéressé pourra se faire une idée de leur élégante simplicité en consultant les liens ci-dessous. Dans la première vidéo, Edge réalise un *Con-Chair-To* avec son co-équipier (Christian), tandis que dans la seconde, il effectue seul un *One Man Con-Chair-To*. Précisons qu'il est déconseillé d'imiter le contenu de ces vidéos, que ce soit dans sa cuisine ou au bureau.

<https://www.youtube.com/watch?v=GXqJvWkwloM>

<https://www.youtube.com/watch?v=3YH8MI9CRB8>

La même chaise pliante que nous considérons tout à l'heure dans le contexte de la cuisine est donc maintenant intégrée à un champ thématique très différent (un *Chairs Match*) et les relations de *relevance* matérielle entre le thème et son champ sont elles aussi très différentes (quoique tout aussi pertinentes). Il ne s'agit plus d'un meuble qui sert à s'asseoir, mais d'une arme de contact. Elle s'utilise désormais pliée et permet des frappes variées (à plat ou bien avec la bordure du dossier) grâce à une prise parfaitement assurée au niveau des pieds. Elle se range principalement dans la tête de l'adversaire ou, à défaut, se lance directement sur les commentateurs – en particulier lorsque ces derniers font des commentaires déplaisants – et ce, pour la plus grande joie du public.

Les exemples de cette sorte sont nombreux et on pourrait transposer notre chaise pliante dans le contexte d'un catalogue de meuble, dans le contexte de la pêche de loisirs, ou encore, comme simple exemple pris dans le cadre d'un cours de sémantique de licence. Dans tous ces cas de figure, cependant, la chaise pliante reste identique à elle-même. En un mot, c'est toujours la même chaise pliante (le même thème) que nous avons sous les yeux, qu'elle se trouve dans une cuisine, au milieu d'un ring de catch, dans un catalogue de meuble ou au bord d'un fleuve poissonneux : « L'indépendance du thème à l'égard de son champ thématique s'exprime par son identité en face des variations possibles du champ thématique » (p. 283).

Il y a toutefois une limite à cette transposabilité du thème. N'importe quel champ thématique ne peut pas convenir à n'importe quel thème, et inversement. Il faut que la caractéristique définitoire de la relation thème / champ thématique (une relation de *relevance* matérielle) soit respectée. Par exemple, si nous considérons la même chaise pliante à bord, cette fois-ci, de la station spatiale internationale, les relations de *relevances* font clairement défaut entre l'absence de gravité et le meuble qui sert à s'asseoir. Dans ce cas de figure, la chaise pliante n'entretient pas d'« affinités » avec le contexte de la station spatiale, elle ne joue pas son rôle de « renvoi indicatif », elle apparaît comme incongrue et cette incongruité met en péril l'articulation entre thème et champ thématique. Pour rétablir un semblant d'articulation, il faudrait qu'on se trouve, par exemple, dans la situation d'un *Chairs Match* organisé dans la station spatiale, ou plus précisément, d'un *Without Gravity Chairs Match* qui pourrait, du reste, connaître un franc succès auprès des amateurs de sport extrême. Une autre façon de procéder, moins originale, consisterait à utiliser cette situation (une chaise pliante



dans la station spatiale) pour justement thématiser la notion d'absurdité. Dans ce dernier cas, le thème change, mais les relations de *relevance* entre la chaise et la station sont rétablies.<sup>41</sup>

## 2.1.2 L'articulation thème / champ thématique / marge

Dans l'exemple qui précède, nous sommes restés dans les limites d'un domaine bien précis, celui de la perception. Cependant, la structure tripartite thème / champ thématique / marge a vocation à s'appliquer à tous les domaines sans exception, puisqu'elle se veut être une théorie de la conscience (dont nous avons dit, Section 1.2.1, que c'est le milieu universel de présentation des objets). Par conséquent, le thème peut prendre des formes très variées : il peut certes s'agir de la chose perçue (le sujet regarde une chaise ou écoute un air de musique), mais aussi, comme nous allons le voir dans ce qui suit, d'une proposition (le sujet s'occupe du fait que « Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1497 »), d'un personnage auquel pense le sujet (réel, historique, fictif, par exemple, Macbeth), d'un théorème (par exemple, le théorème de Pythagore), etc.

Ces différents thèmes possèdent la même caractéristique définitoire que celle que nous avons évoquée à propos de la chaise : leur unité tient à leur cohérence interne (ou cohérence de Forme). En outre, ces thèmes apparaissent eux aussi à l'intérieur d'un contexte (le champ thématique). Par exemple, lorsqu'un sujet se concentre sur le fait que « Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1497 », d'autres faits lui viennent à l'esprit, comme par exemple « les opinions professées au XVe siècle quant à la forme de la terre, les conditions politiques de l'Espagne à cette époque, l'accroissement de la puissance espagnole à la suite de cette découverte, etc. » (p. 253). Si le sujet se concentre sur un personnage, il lui apparaîtra « à la lumière des événements dans lesquels il est ou a été impliqué ». Le personnage « qui au moment actuel est notre thème, se présente, non comme un isolé, mais comme membre d'un certain 'monde'. Nous ne pouvons fixer notre attention sur lui, sans avoir conscience en quelques sortes des mœurs, des croyances, des opinions de 'son' pays, de 'son' temps, de 'son' milieu, des conflits, des problèmes, et d'autres actualités de son époque. » (p. 255). Enfin, le sujet peut se concentrer sur un théorème (par exemple le théorème de Pythagore), mais ce théorème s'insère systématiquement dans un contexte : il peut par exemple apparaître

---

<sup>41</sup> Que la présence d'une chaise pliante dans la Station Spatiale Internationale puisse, par ailleurs, provoquer un certain sentiment poétique ou esthétique, à l'image de « la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie », ou plus récemment, de l'utilisation d'une table à repasser dans les contextes les moins appropriés (cf. les nombreuses déclinaisons connues du *extreme ironing*), n'est pas pris en compte dans ce travail.

comme point de départ d'un raisonnement, ou comme une simple étape intermédiaire, ou bien encore comme sa conclusion.

L'articulation thème / champ thématique, nous l'avons vu aussi, est une généralisation du rapport figure-fond. Or, l'une des caractéristiques de ce rapport est la transposabilité. Dès lors, la transposabilité qu'on observe au niveau des formes perceptives (cf. l'exemple de la chaise dans le champ de la cuisine ou dans celui du catch) doit aussi pouvoir s'appliquer à des propositions, des noms d'individus ou des théorèmes : « cette mobilité, cette transférabilité correspondent à la possibilité pour une proposition d'apparaître dans des contextes différentes [sic]. » (p. 283) Ainsi, de la même manière qu'une forme perceptive peut se transposer sur différents fonds, la proposition « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1497 » peut être transposée dans différents champ thématique. Par exemple, on peut la lire dans le contexte d'une histoire de l'Amérique, ou encore, dans une histoire des grandes découvertes géographiques, ou bien nous pouvons simplement la prendre comme exemple, comme nous le faisons ici. De même, nous pouvons penser à Goethe (le thème) par rapport à différents champ thématique : en tant que poète, comme ministre au service du duc de Weimar ou encore, comme ostéologue découvreur de l'os intermaxillaire (p. 256).

Le champ thématique doit être distingué d'un second type de contexte qui se caractérise par son absence de *relevance* à l'égard du thème et qui n'entretient avec ce dernier qu'une simple relation de co-présence. Nous avons vu que Gurwitsch appelle ce type de contexte la « marge » (ou données marginales). Par exemple, lorsque je réfléchis au fait que « Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1497 », il importe peu que je sois dans la rue en train de marcher, ou bien assis à mon bureau : ces données n'ont pas de *relevance* par rapport au thème, et c'est justement cette absence de *relevance* qui les exclu du champ thématique et les fait basculer dans la marge.

### 2.1.3 Les problèmes soulevés

Le premier problème que soulève une telle théorie est celui-là même que dénonce Simons (1988) et que nous avons évoqué dans notre introduction. En ramenant la conscience à une articulation entre un thème et un champ thématique, Gurwitsch confère une nature gestaltiste à tout ce qui est susceptible de se trouver au centre de notre attention. Une telle conception, de l'avis (sévère) de Simons, perd beaucoup de son intérêt à cause de sa trop grande puissance, et ne peut aboutir qu'à des non-sens et des trivialités qui se donnent des airs de profondeur (« the known dangers of sliding into profound-sounding trivialities and nonsense » p. 161).

Les notions de frange et d'affinité ne sont pas non plus totalement satisfaisantes, dans la mesure où, de manière similaire à ce que fait la Gestalt, elles ne jouent pas d'autres rôles que celui d'une sorte de colle métaphysique permettant de colmater les insuffisances du modèle de James (ainsi que celui de Gurwitsch) et de rétablir la continuité d'un flux de conscience qui, sans cela, resterait fondamentalement discontinu.

Le troisième problème est empirique et concerne l'adéquation de la théorie aux faits. Pour le montrer, reprenons l'exemple de la proposition « Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1497 » que Gurwitsch reprend à James et qu'il utilise comme fil rouge dans la cinquième partie de son ouvrage. Il est vrai que cette proposition, comme le souligne l'auteur, est transposable dans différents contextes : histoire de l'Amérique, histoire de l'Espagne, histoire des grandes découvertes, etc. Mais l'est-elle ailleurs que dans ces contextes qui, justement, relèvent tous d'un seul et même domaine, le domaine historique ? Cette proposition serait-elle aussi facilement transposable dans un domaine tel que celui du sport ? Pourrait-on imaginer qu'un commentateur, alors qu'il décrit le déroulement d'un *Chairs Match*, glisse cette proposition au beau milieu de son laïus ? Nul doute que s'il venait à le faire, le public éprouverait un grand trouble et verrait là une incongruité qui confine à l'indécence. Et si l'on s'intéresse aux autres exemples de thème examinés par Gurwitsch, on constate qu'ils ne sont pas plus transposables que le précédent, si, du moins, on entend par « transposable » la possibilité de les transposer dans n'importe quels domaines (ce qui est notre cas, comme nous le verrons ci-dessous).

Si tous les thèmes ne sont pas d'essence gestaltiste (puisque non transposables), faut-il pour autant basculer dans l'excès inverse, et considérer qu'il n'y a rien de gestaltiste ? À nouveau, ce serait une erreur du point de vue empirique. Il existe en effet des « thèmes », pour reprendre la terminologie de Gurwitsch, qui présentent cette aptitude remarquable. Il n'y a pas à chercher bien loin pour en trouver, puisque l'exemple de Christophe Colomb en évoque au moins deux. Le premier est le célèbre œuf dudit découvreur de l'Amérique. Une simple requête dans le corpus *Le Monde* permet en effet de constater que le syntagme nominal *l'œuf de (Christophe) Colomb* se transpose non seulement dans le domaine sportif (ex. [27a]), mais aussi le domaine immobilier (27b), culinaire (27c), technologique ou musical (27d), etc. :

(27) a. *Le tennis, finalement, c'est un peu l'œuf de Colomb.*

b. *Les professionnels de l'immobilier ont fini par découvrir l'œuf de Colomb : transformer ces espaces vides, difficiles à commercialiser, en appartements.*

c. *Dans l'ordre de l'amuse bouche, l'œuf de Colomb, à Paris, c'est Alain Passard qui l'a découvert. [à propos d'une entrée qui consiste en un œuf à la coque sans son blanc]*

d. *Annoncé comme la révolution technologique attendue par un marché classique asthénique, présenté comme l'œuf de Christophe Colomb par quelqu'un comme Karajan...* [à propos du disque compact]

Le second est une paronomase du nom propre :

(28) *Marotta ou le Christophe Colomb des temps modernes.*<sup>42</sup> (Internet)

Mais dans ce dernier cas, la transposition ne porte que sur le nom propre *Christophe Colomb*. La transposition de la proposition complète « Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1497 » pose, quant à elle, de sérieux problèmes, même dans une lecture métaphorique (et pas seulement à cause de la valeur aspectuo-temporelle du passé simple).

Les intuitions de Gurwitsch sont donc loin d'être infondées, et si les exemples qu'il examine ne sont pas forcément les bons, d'autres, en revanche, semblent bien se conformer aux principes exposés dans la théorie du champ de la conscience.

## 2.2 Analyse sémique et perception sémantique

### 2.2.1 Sémème-type et sémème occurrence

La Sémantique Interprétative s'inscrit dans la tradition de la sémantique structurale. Dans cette approche, le sens est analysé à l'aide de sèmes (ou traits sémantiques), une unité minimale de sens définit par l'analyse et noté entre deux barres obliques '/'. Le sens d'un mot correspond à un sémème, que l'on notera entre guillemets simples, et qui correspond à une liste de sèmes. Cette liste de sèmes n'est pas fixe et dépend entièrement de la classe dans laquelle le mot est inclus. Par exemple, le lexème *femme* s'analyse au moins de deux façons distinctes :

- (29) a. 'femme' = /humain/ /sexe féminin/ lorsque *femme* est inclus dans la classe des humains et qu'il s'oppose à *homme*.  
b. 'femme' = /humain/ /sexe féminin/ /marié/ lorsque *femme* est inclus dans la classe des relations familiales et qu'il s'oppose à *mari*.

---

<sup>42</sup> Marotta est directeur sportif du club turinois de la Juventus Football Club.

Les sèmes utilisés dans (29) sont des sèmes inhérents et constituent ce qu'on appelle le sémème-type. Ce sont des sèmes dont toute occurrence de *femme* (dans un syntagme, une phrase, un texte) hérite par défaut. Cet héritage, cependant, peut se trouver neutralisé par le contexte, de sorte que bien souvent, il y a une différence entre le sémème-type et le sémème-occurrence. Pour illustrer cela, considérons le passage suivant, tiré de *Kaputt* (Malaparte) :

(30) « J'aimerais avoir votre opinion sur Hitler.

- C'est presque un homme, répondis-je.

- Quoi ?

- Presque un homme ; je veux dire, pas un homme à proprement parler.

- *Ach, so !* dit Franck. Vous vouliez dire un *Uebermensch*, *nicht war* ? Oui Hitler n'est pas un homme à proprement parler. C'est un *Uebermensch*.

- Herr Malaparte, dit à ce moment un commensal, assis au bout de la table, a écrit dans un de ses livres qu'Hitler est une femme. C'était le chef de la Gestapo du General-gouvernement de Pologne, l'Homme de Himmler. [...]

- En effet, dis-je au bout d'un instant de silence, Hitler est une femme.

- Une femme ? s'écria Franck en me fixant avec des yeux pleins de stupeur et d'inquiétude.

Tous se taisaient et me regardaient. » (*Kaputt*, p. 80, éd. Folio)

Dans ce passage où Malaparte écrit que « Hitler est une femme », le trait /sexe féminin/ inhérent à 'femme' est neutralisé par le contexte (Malaparte n'est pas en train de dire que Hitler est de sexe féminin). Cette occurrence de *femme* a donc un sémème-occurrence différent de son sémème-type exprimé en (29a).

Les sèmes se divisent en plusieurs sous-catégories. Premièrement, il faut distinguer les sèmes en fonction du rôle qu'ils jouent dans une classe sémantique donnée. On distingue ainsi les sèmes génériques et les sèmes spécifiques (Pottier 1974 : 330-331; Rastier 1987 :49). Les sèmes génériques sont obtenus en tenant compte de la classe sémantique à laquelle appartient un mot (par exemple, *femme* et *mari* ont en commun le trait générique inhérent /marié/). Les sèmes spécifiques sont obtenus en tenant compte des oppositions distinctives entre mots d'une même classe (par exemple, l'opposition *femme* vs. *mari* permet d'identifier les sèmes spécifiques inhérents /sexe féminin/ 'femme' vs. /sexe masculin/ 'mari'). Pour le dire simplement, un sème générique permet de rassembler des mots différents à l'intérieur d'une même classe, tandis qu'un sème spécifique oppose les mots à l'intérieur d'une même classe. Deuxièmement, les sèmes inhérents ne doivent pas être confondus avec les sèmes dits afférents. Contrairement aux premiers, qui sont hérités du sémème-type, les seconds sont

activés par instruction contextuelle. Il existe deux types de sèmes afférents : les sèmes afférents contextuels et les sèmes afférents socialement normés. Dans l'exemple de Malaparte, 'Hitler' prend le sème /féminité/ par instruction contextuelle ; c'est un sème afférent contextuel qui intègre, dans ce passage précis, le sémème-occurrence de 'Hitler' mais qui n'est pas contenu dans le sémème-type.<sup>43</sup> Les sèmes afférents socialement normés, quant à eux, se distinguent des précédents en tant qu'ils sont activés sur la base d'un topoï et dépendent de normes sociales. Par exemple, /faiblesse/ est un sème afférent socialement normé pour *femme* (qu'on retrouve dans l'opposition *sexe faible* vs. *sexe fort*). Bien qu'il ne soit pas explicitement activé pour 'Hitler' dans le contexte de (30) (dans la suite du passage, Malaparte s'efforce au contraire de le désactiver, histoire d'éviter les ennuis), c'est sans doute la relative saillance de ce trait qui provoque la stupeur et l'inquiétude du Reichsminister Franck.

Dans ces conditions, un sémème-type peut n'avoir que très peu de rapports avec le sémème-occurrence, dans la mesure où ce dernier est le résultat d'insertions ou de neutralisations de sèmes liées au contexte.<sup>44</sup> Poussée à son maximum, cette conception nous amène à considérer que c'est le texte (le global) qui détermine le sens des mots (le local), et non l'inverse.

## 2.2.2 Les lois de la perception sémantique

Dès le milieu des années 60, Greimas propose « de considérer la perception comme le lieu non linguistique où se situe l'appréhension de la signification » (Greimas 1966 : 8) mais ce choix épistémologique ne semble pas suivi d'effets dans la suite de l'ouvrage. À partir des années 90, et peut-être en écho à cette proposition, Rastier (1991) mène jusqu'au bout le raisonnement initié par Greimas, et donne à la SI une nette inflexion gestaltiste en ajoutant au dispositif que nous venons de décrire la notion de perception sémantique.<sup>45</sup> Cette dernière se fonde sur « l'hypothèse d'une unité fondamentale entre le perceptif et le sémantique » (Rastier 1991 : 208). Dès lors, « l'activité énonciative et interprétative consiste à élaborer des

---

<sup>43</sup> Dans le cadre de la SI, les noms propres ont un contenu sémantique, au même titre que les noms communs : « [...] pour nous, le nom propre ne diffère des autres lexies que parce qu'une bonne part de ses sèmes sont afférents, et notamment propagés par le contexte local. » (Rastier 1997).

<sup>44</sup> Ce dispositif n'est pas sans certaines affinités avec l'analyse menée par Barsalou (1982) dans le domaine de la psychologie.

formes, établir des fonds, et faire varier les rapports fond-forme. » (Rastier 2001 : 48; 2006 : 112). La Sémantique Interprétative en vient ainsi à mobiliser les lois de la perception telles qu'elles sont envisagée par la *Gestalttheorie*. Elles déterminent et conditionnent une imagerie mentale que Rastier appelle une impression référentielle. Selon nous, ce n'est pas trop forcer le dispositif que de considérer que cette impression référentielle joue un rôle similaire à celui du *construal* de la CG. Sur un plan philosophique, l'impression référentielle (tout comme le *construal*) occupe une fonction comparable à celle du corrélat intentionnel de la phénoménologie. Pour le dire simplement, l'impression référentielle de la SI et la conceptualisation de la CG sont des reformulations possibles de l'état de choses présenté dans la Section 1.2.2.<sup>46</sup> Dans le cas de la SI, il suffit simplement d'imaginer que la notion d'état de choses puisse aller au-delà des limites de la proposition et s'étendre à la dimension supérieure du texte.<sup>47</sup>

Les lois de perception sémantique sont au nombre de deux : l'assimilation et la dissimilation. Nous allons illustrer la première à l'aide de (31). Il s'agit d'une conjonction de trois entités qui semblent, à première vue, ne pas avoir grand-chose en commun. Cette conjonction détermine une impression référentielle paradoxale qui rappelle le sentiment d'incongruité qu'on peut ressentir en imaginant une chaise pliante dans une station spatiale, ou une table à repasser dans les mains d'un parachutiste en plein saut (cf. note 41). Pour le dire dans les termes de Gurwitsch, ces entités n'entretiennent entre elles aucune affinité, aucune *material relevancy*.

(31) *Epilateur, GPS et machine à soda.*

Les choses s'améliorent nettement lorsqu'on prend connaissance du contexte dans lequel ce passage s'intègre. Il s'agit d'un encart publicitaire où la conjonction (31) est immédiatement suivie de la phrase suivante : « profitez des indispensables de l'été avec les Bons Plans Darty.com ». L'impression référentielle induite est alors bien meilleure, car on comprend que ces objets appartiennent à la classe des artefacts pertinents pour les vacances d'été. Au plan sémantique, cela se traduit par la propagation d'un sème générique afférent /pour les vacances

---

<sup>45</sup> Cette inflexion apparaît en réalité dès Rastier (1989) : « La compréhension d'une suite linguistique est pour l'essentiel une activité de reconnaissance de formes sémantiques, qu'elles soient déjà apprises ou construites en cours du traitement. Comme les arts graphiques révèlent des lois de la perception visuelle quand ils mettent à profit les illusions optiques, les arts du langage exploitent les illusions sémantiques (en premier lieu les images mentales qui déterminent l'impression référentielle). Par là ils relèvent des lois de la perception du sens. C'est pourquoi l'esthétique pourrait ouvrir à la recherche cognitive un domaine de recherches d'une richesse encore inaperçue. » (p. 9).

<sup>46</sup> Il faut cependant nuancer. Rastier précise à plusieurs reprises que l'impression référentielle appartient au domaine de la psychologie. Or, nous avons montré que la phénoménologie exclue cette possibilité (cf. Section 1.2.1). Cette remarque est aussi valable pour la notion de *construal* à l'œuvre dans la CG.

<sup>47</sup> Cette option, toutefois, n'est pas du tout celle défendue par Husserl.

estivales/. Les sémèmes ‘épilateur’, ‘GPS’ et ‘machine à soda’ prennent le trait /pour les vacances estivales/ et sont ainsi assimilés à une même classe sémantique ad hoc.<sup>48</sup> Cette opération est donc appelée une assimilation. Dans les termes de Gurwitsch, elle a pour effet de rétablir la relation d’affinité entre le thème et son champ. Dans les termes de la SI, elle a pour effet d’induire une impression référentielle à part entière.

La seconde loi de perception sémantique, la dissimilation, peut être illustrée à l’aide de ce que la logique considère comme étant des tautologies. Considérons l’exemple suivant que nous reprenons à Rastier (1987 : 143) :

(32) *Un sou est un sou.*

Cet exemple est similaire à (1). Dans les termes de Frege, c’est une proposition de type  $a=a$ . Elle dénote le vraie en vertu de sa forme même et n’a aucune valeur informative. Du point de vue de la SI, en revanche, ce type d’exemple permet de cerner au plus près la loi de dissimilation. Du fait de leur rapprochement à l’intérieur d’une même proposition, les deux occurrences de *sou* modifient mutuellement leurs sémèmes respectifs, un peu comme deux corps conducteurs qu’on rapprocherait influencent la disposition de leurs charges électriques respectives.<sup>49</sup> Dans le cas présent, la première occurrence de *sou* prend le sème /concret/ (et désigne ainsi la pièce matérielle) tandis que la seconde prend le sème /abstrait/ (et désigne la valeur de la pièce). L’énoncé (32) se paraphrase alors par « une petite pièce (objet concret) a une valeur (qualité abstraite) » (Rastier 1987 : 144).

## 2.2.3 Fonds et formes sémantiques

### 2.2.3.1 La présomption d’isotopie comme reformulation de la relation d’affinité

Dans le dispositif théorique élaboré par Gurwitsch, nous avons vu que l’articulation figure / fond, issue de la psychologie de la Gestalt (et valable dans le domaine restreint de la perception), est un cas particulier de l’articulation plus générale entre thème et champ thématique (valable pour tout acte de conscience). Comme nous l’avons constaté, le dispositif s’applique aussi bien au domaine perceptuel (Section 2.1.1) qu’à celui de la signification

---

<sup>48</sup> Dans le domaine de la psychologie, ce phénomène sémantique doit être rapproché des catégories ad hoc examinées par Barsalou (1983).

<sup>49</sup> C’est une métaphore de ce type que Guillaume (1937 : 28-29) utilise pour rendre compte de la notion de Forme dans la *Gestalttheorie*. C’est aussi la métaphore qu’utilise Victorri & Fuchs (1996) et Col, Aptekman, Girault, & Victorri (2010) pour illustrer la notion de compositionnalité gestaltiste.



(Section 2.1.2). Dans ce qui suit, nous nous proposons d'approfondir avec plus de précision la *material relevancy* (relation d'affinité) dans le domaine de la signification.

Pour rendre compte du rapport qui s'instaure entre thème et champ thématique, Gurwitsch fait appel à la notion de frange. Cette dernière est élaborée par William James pour expliquer le sentiment de continuité qui caractérise le courant de conscience. La frange se manifeste sous la forme d'un sentiment d'affinité entre les différents mots, phrases, images, etc. qui se présentent successivement à l'esprit. Repris par Gurwitsch, « le rôle principal de la frange, définie comme <sentiment d'affinité>, est de fonctionner comme conscience de l'appartenance du thème à un contexte » (p. 254).

James parle d'un « sentiment de continuité avec les pensées précédentes », si bien que le sujet, quand il passe d'une phrase à l'autre, a conscience de suivre une seule ligne. Il a conscience qu' « il n'y a pas de rupture, qu'il continue de s'occuper du même problème ». (p. 252)

Pour illustrer ce sentiment de continuité, Gurwitsch propose l'exemple suivant. Considérons deux pensées qui viendraient à l'esprit successivement :

(33) *Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1497. C'était un audacieux génie.*  
(Gurwitsch 1957 : 252)

La seconde pensée (la seconde phrase) est, en termes phénoménologiques, « vécue comme portant sur Christophe Colomb ». Mais cela n'est possible que dans la mesure où elle apparaît comme appartenant à un certain contexte de pensée (le champ thématique). Or, c'est la frange qui nous permet d'avoir conscience de cette connexion entre la pensée présente et son contexte. Et Gurwitsch précise : « Il est assez facile d'identifier le point où, pour ainsi dire, la frange s'attache. C'est le pronom <ce> » (p. 252). Du point de vue linguistique, le phénomène pointé par Gurwitsch correspond à une anaphore. Selon nous, toutefois, cet exemple peut (et doit) être généralisé. Dans le cadre de la SI, en effet, on est amené à concevoir l'anaphore comme un cas particulier d'un phénomène plus général, l'isotopie.<sup>50</sup> Une isotopie est la récurrence syntagmatique d'un sème et correspond à un fond sémantique. Par exemple, la conjonction (31) manifeste une isotopie afférente, car le trait /pour les vacances estivales/ est propagé aux sèmes 'épilateur', 'GPS' et 'machine à soda' par instruction contextuel (il n'est pas contenu dans les sèmes-types). Cette isotopie met en place un fond sémantique générique qui induit une impression référentielle à part entière. Or, il nous semble qu'il est tout à fait possible d'appliquer les termes de Gurwitsch à cette situation. L'isotopie afférente

/pour les vacances estivales/ permet d'établir la continuité entre les différents termes de la conjonction ; elle se substitue donc assez naturellement à la notion de frange.

Il existe aussi des isotopies inhérentes (récurrence d'un sème inhérent). Par exemple, « dans *L'amiral Nelson ordonna de carguer les voiles*, la récurrence du trait /navigation/ dans 'amiral', 'carguer', et 'voiles' constitue une telle isotopie » (Rastier 1987 : 112). En général, un texte présente plusieurs isotopies (on parle de faisceau d'isotopies), qui peuvent être constituée de sèmes inhérents ou afférents et qui induisent une impression référentielle d'autant plus claire qu'elles sont denses et compatibles entre elles. Considérons (34) :

(34) *En entrant dans cet espace, vous allez découvrir une large gamme de table et de chaise de cuisine pas chère. De la simple table pliante à la table réglable en passant par une table ronde, carrée ou rectangulaire, il existe manifestement la table et les chaises de cuisine qui vont s'harmoniser avec le style de votre cuisine équipée.* (Internet)

Une isotopie inhérente générique /meuble/ permet d'indexer, par ordre d'apparition, les sémèmes 'table', 'chaise', 'cuisine', 'table pliante', 'table réglable', etc. En outre, le sème /cuisine/ est propagé par afférence contextuelle pour former une seconde isotopie. Dès lors, l'association des isotopies /meuble/ et /cuisine/ induisent une impression référentielle univoque (on sait de quoi parle ce passage : des meubles de cuisine). Dans ce contexte, le mot *chaise* ne soulève aucune rupture. Il s'inscrit directement dans l'isotopie /meuble/, de sorte qu'on continue, pour reprendre l'expression de Gurwitsch (citant Williams), « de s'occuper du même problème ». L'affinité ou la *relevance* matérielle dont parle Gurwitsch pour lier le thème et le champ thématique trouve donc, dans la cadre de la SI, une reformulation directe en termes d'isotopie.

Cependant, les mêmes sémèmes 'table' et 'chaise' peuvent se trouver sous la portée d'isotopies très différentes, comme c'est le cas pour cet autre passage :

(35) *Le TLC est un combat où on met l'emphase sur l'utilisation des 3 objets les plus populaires et les plus souvent utilisés dans le milieu de la lutte professionnelle. La chaise, la table et une échelle. Dans un TLC match on retrouve souvent 2-3 équipes ou plus qui s'affrontent pour un titre.* (Internet)

Ici, le sème /meuble/ inhérent à 'chaise' et 'table' est inhibé par le contexte qui actualise le trait /arme/. Cela est dû à l'isotopie dominante /arts martiaux/ sur laquelle sont déjà indexés 'combat', 'lutte professionnelle', 'match', 's'affronte', 'titre'. Dans ce cas, la relation

---

<sup>50</sup> « D'autres récurrences de traits ou de structures de traits relèvent du même ordre de phénomènes (isotopies et faisceaux d'isotopies), mais elles ne sont pas seulement rapportées à la syntaxe, sans doute parce qu'elles n'obéissent pas à des règles, mais à des normes. La plus étudiée est l'anaphore » (Rastier 2005a).

d'affinité ou de *relevance* matérielle entre 'chaise' et le contexte (35) est différente de l'exemple précédent, quoique aussi forte. Ce sentiment d'affinité est simplement le résultat de l'assimilation de 'chaise' sur l'isotopie /arts martiaux/.

Il nous reste à examiner un dernier cas de figure évoqué par Gurwitsch, à savoir lorsqu'il n'y a aucune relation d'affinité entre le thème et son champ. Dans les termes de la SI, cette configuration correspond précisément à ce qu'on appelle une rupture d'isotopie.

(36) *Verser la chaise dans le moule beurré et faire cuire 35 minutes. Laisser refroidir et démouler.*

Cet exemple présente une isotopie /recette culinaire/ dominante sur laquelle sont indexés 'verser', 'moule', 'beurré', 'faire cuire', 'laisser refroidir', 'démouler'. Dans ce contexte, 'chaise' prend par assimilation les traits /ingrédient/ et /alimentaire/ ainsi que le trait /liquide/ à cause de 'verser'. Le problème, c'est que de telles actualisations soulèvent autant d'allotropies (ou pour reprendre le terme de Husserl, des contre-sens), du fait que 'chaise' a les traits inhérents /solide/ et /non comestible/. La phrase a donc un sens mais *chaise* provoque une rupture d'isotopie qui rend l'énoncé paradoxal (Rastier 1987 : 157). Par conséquent, il détermine une impression référentielle équivoque (on soupçonne par exemple que *chaise* est employé comme métaphore, sans toutefois être en mesure d'en calculer les termes dans ce contexte réduit).

On le voit, la proximité entre les deux dispositifs est frappante. Au champ thématique de Gurwitsch semble bien correspondre la notion d'isotopie (ou de fond sémantique). L'isotopie permet en effet de cerner avec plus de précision le « sentiment de continuité » qui définit la relation entre un thème et son champ thématique. De notre point de vue, surtout, il nous semble que l'isotopie remplace avantageusement la notion de frange, dont nous avons évoqué les limites dans la Section 2.1.3.

Pour autant, le parallèle entre les deux dispositifs va-t-il au-delà de ce rapprochement entre champ thématique et fond sémantique ? En particulier, est-ce que la notion de transposition, que Gurwitsch considère comme définitoire du thème, trouve un corrélat satisfaisant dans le cadre de la SI ? Selon nous, la réponse est négative pour la raison suivante. Dans (34), 'chaise' appartient à la classe sémantique des meubles pour s'asseoir. Il s'oppose donc à d'autres meubles, tels que 'tabouret', et a pour archilexème 'siège'. Sa formule sémique est alors la suivante : 'chaise' = /meuble/ /pour s'asseoir/ /avec dossier/.<sup>51</sup> Dans (35), en revanche, 'chaise' appartient à la classe sémantique des armes réglementaires du catch et

---

<sup>51</sup> Le dernier sème est, selon l'analyse classique de Pottier (1963), un trait spécifique obtenu grâce à l'opposition 'chaise' vs. 'tabouret'.

s'oppose à 'table' et 'échelle'. La formule sémique de 'chaise' n'est donc plus la même : 'chaise' = /arme/ /de contact/. C'est là une première différence importante avec Gurwitsch, puisque du point de vue de la SI, le sens d'un mot n'est pas invariant, mais dépend du contexte et de la classe sémantique dans laquelle il est inclus (même si l'objet désigné, le référent, reste identique). Dans le cas de 'chaise', ce changement de sens n'est pas lié à une polysémie. Les traits /arme/ et /de contact/, en effet, ne sont pas recensés dans les dictionnaires au titre d'acception de *chaise*. Mais c'est bien le sens qu'il acquiert à l'intérieur du domaine des arts martiaux, et qui se trouve partagé par tous les professionnels du catch (ainsi que par ses amateurs).<sup>52</sup>

À cette étape du raisonnement, une parenthèse s'impose pour indiquer que cette analyse est loin de faire l'unanimité dans le champ de la sémantique linguistique. Si, pour Rastier, « le sens des signes linguistiques peut varier indéfiniment selon les occurrences » (Rastier 2005b), beaucoup d'autres sémanticiens pensent l'inverse et considéreront que *chaise* ne change pas de sens dans le contexte (35). Selon Kleiber, par exemple, pareille analyse confond variation interprétative et variation de sens, alors qu'il s'agit de deux processus très différents (Kleiber 2008). Pour les distinguer, Kleiber fait appel à deux critères. Pour que nous ayons affaire à une véritable différence de sens, il faut que ces sens soient (i) non unifiables (par exemple, elles donnent lieu à une syllepse, comme dans *\*J'ai sauté le repas et la voisine*) et (ii) robustes (indépendantes du discours dans lequel elles apparaissent). Dans le cas de la chaise conçue comme une arme, aucun de ces critères n'est respecté. Ainsi, la phrase *je me suis assis sur la chaise avant de la lui mettre dans la figure* n'est pas (sémantiquement) choquante (contrairement à l'exemple précédent). Quant à la dépendance au contexte, elle est totale dans le cas de la lecture « arme de contact ». Pour ces deux raisons, l'emploi de *chaise* dans (35) relève (à peine) de la variation interprétative. Une telle conception est parfaitement justifiée dans la mesure où, mis entre de mauvaises mains, beaucoup d'objets à première vue inoffensifs peuvent se changer en armes mortelles (oreiller, cravate, tasse à thé,<sup>53</sup> etc.). Il n'est pas souhaitable que de tels détournements d'objets se traduisent par une variation de sens, car cela conduirait à une explosion sémantique incontrôlable où chaque utilisation possible d'un objet donnerait lieu à un sens spécifique.

C'est pour éviter pareille explosion que Rastier fonde son dispositif sur la notion de classe sémantique :

---

<sup>52</sup> Le catch constitue l'extrémité d'un continuum de flexibilité sémantique où la formule sémique change presque entièrement (on passe de /meuble pour s'asseoir/ à /arme de contact/) et n'ont finalement en commun que les traits /artefact transportable/. Lorsque 'chaise' appartient à la classe sémantique du matériel de pêche, la majeure partie des sèmes inhérents à 'chaise' sont hérités par défaut (/meuble pour s'asseoir transportable/).

[...] puisque la composition d'un sémème est définie relativement à une classe de sémèmes, les variations de la structure du sémème créatrice de ses *acceptions* [deux sémèmes qui diffèrent par un ou plusieurs sèmes afférents socialement normé] et de ses *emplois* [deux occurrences d'un sémème qui diffèrent par un ou plusieurs sèmes afférents contextuels] résultent de son inclusion dans différentes classes, dont chacune permet de définir des composants différents. (Rastier 1987 : 11)

Or, dans le cas qui nous occupe, il s'avère que les artefacts utilisés comme arme dans le domaine de la lutte professionnelle constituent une classe sémantique à part entière qui s'incarne dans les expressions *chairs match*, *ladders match*, etc. En tant qu'ils sont en relation d'opposition distinctive, les termes *chaise*, *échelle*, etc. forment un micro-système lexical dont la robustesse, pour reprendre le terme de Kleiber, est légitimée par une pratique sociale précise. Une manière informelle de s'en convaincre consiste à rechercher la conjonction « table chaise échelle » sur un moteur de recherche. Une partie des résultats s'inscrivent dans le cadre de la *World Wrestling Entertainment* (WWE).<sup>54</sup> Bien entendu, cette classe sémantique est idiolectale et n'est pertinente que pour les lutteurs professionnels et les amateurs de catch. À l'inverse, il n'existe (à notre connaissance), aucune pratique sociale qui légitimerait une classe sémantique dans laquelle *oreiller*, *cravate* ou *tasse à thé* entretiendraient une relation d'opposition distinctive avec une ou plusieurs autres armes.

Nous n'irons pas plus loin dans l'examen de ces deux conceptions, respectivement portées par Rastier et Kleiber, mais nous soulignerons qu'elles ne sont peut-être pas totalement irréconciliables. Au plan diachronique, il n'est pas impossible qu'une classe sémantique idiolectale se diffuse et prenne de l'ampleur au point de se conclure, au terme d'un processus d'*entrenchment*, par une polysémie avérée (et qui respecte les deux critères posés par Kleiber). Dans cette optique, les deux conceptions correspondraient aux deux extrémités d'un continuum, où, finalement, ce sont moins les extrémités qui importent que le continuum en tant que tel.

Pour ce qui est de notre raisonnement, auquel nous revenons maintenant, la question de savoir s'il s'agit d'un changement de sens ou de simple variation interprétative n'est finalement pas centrale. Le point dont nous allons désormais convenir, c'est que *chaise* n'a pas le même sémème-occurrence dans (34) et dans (35). Or, ce changement de contenu est contradictoire avec ce qu'on entend habituellement par transposabilité. Une transposition, en

---

<sup>53</sup> Pour ce dernier item, le lecteur sceptique pourra visionner une scène des *Chroniques de Riddick* au lien suivant : <https://www.youtube.com/watch?v=cx1XhIPleEM>.

effet, est une opération qui, par définition, préserve l'identité de ce qui est transposé. Si ce qui est transposé subit des modifications (insertion ou neutralisation), comme c'est le cas de 'chaise' dans (35), alors il semble bien que le terme de transposition ne soit plus adéquat.<sup>55</sup>

### 2.2.3.2 Forme sémantique et molécule sémique

Comme nous venons de le voir, le champ thématique de Gurwitsch trouve un corrélat dans la notion d'isotopie (ou fond sémantique). C'est cette dernière qui induit le sentiment de continuité entre un sémème (le thème à un instant donné) et son contexte (le champ thématique). Cependant, nous venons aussi de mettre à jour une profonde divergence sur la question de l'identité du sens. Dans l'optique de Gurwitsch, la signification d'un thème ne varie pas en fonction du champ thématique. Dans le cadre de la SI, au contraire, le sens d'un mot varie selon son contexte d'apparition. Dans ce dernier cas, le terme de transposition n'est plus approprié et nous devons plutôt parler de modification. La question se pose alors de savoir ce qui, dans la SI, tient lieu de forme, et si pareille chose existe, de vérifier si elle respecte le principe de transposition censé relever, selon Gurwitsch, de l'articulation fond / forme.

Sur ce point, curieusement, la terminologie de Gurwitsch et celle de la SI se rejoignent. Dans les deux cas, en effet, la forme correspond à ce qu'on appelle un « thème ». Cependant, la définition qu'en donne la SI est très différente de celle de Gurwitsch : « Nous nommerons *thème* une structure stable de traits sémantiques (ou *sèmes*), récurrente dans un corpus, et susceptible de lexicalisations diverses. » (Rastier 1995). Plusieurs points importent dans cette définition. Le premier est que le thème est une structure, c'est-à-dire une entité constituée de sèmes et de relations entre ces sèmes. Le moyen habituellement employé pour représenter cette structure consiste à utiliser un graphe sémantique qu'on appelle une molécule sémique. Son principe est décrit dans Rastier (1987, 1989, 1991 : 142-145, 1995) et Rastier, Cavazza, & Abeillé (1994) et s'inspire des graphes conceptuels de Sowa (1984). Nous en verrons plusieurs exemples ci-dessous dans la Section 2.3.3. Le second point à retenir est qu'une telle structure ne dépend pas d'une lexicalisation particulière, c'est-à-dire d'un mot particulier.

---

<sup>54</sup> Bien entendu, les résultats sont très différents lorsque nous cherchons la conjonction « table chaise tabouret ». À noter qu'une conjonction d'objet de la vie quotidienne telle que « tounevis, patins à glace, bâtons de ski, ciseaux, etc. » donne des résultats qui relèvent eux aussi d'un même domaine : la liste des objets interdits dans un avion. Une telle liste, qu'on retrouve dans toutes les compagnies aériennes, en vient ainsi à former une classe sémantique à part entière.

<sup>55</sup> Sur ce point, nous nous séparons donc de la conception que Rastier se fait de la transposition : « La transposition : le sémème-but contient au moins un sème commun avec le sémème-source, et au moins un sème que celui-ci ne possède pas » (Rastier 1987 : 221). Précisons que cette dernière est toutefois mobilisée dans le cadre particulier de l'interprétation dite « extrinsèque » (une opération qui consiste à réécrire un texte-source vers un texte-but afin de mettre en évidence les sèmes du texte source).

Pour illustrer cette notion de thème propre à la SI, reprenons l'exemple développé dans Rastier (1989 : 167-170) à propos de *L'Assommoir* de Zola. Rastier y détecte la récurrence d'un thème qui associe les sèmes suivants : /chaud/, /jaune/, /visqueux/ et /néfaste/. Ce thème se trouve lexicalisé par des mots qui appartiennent à des domaines très différents : *alcool*, *sauce*, *morve*, *huile*, *pipi*. Dans ce cas de figure, on le voit, le thème est bien transposé à différents domaines (et non pas modifié par insertion ou neutralisation de sèmes). Cependant, et c'est le point qui va conduire notre raisonnement dans ce qui suit, il ne semble pas satisfaire la propriété définitoire que Gurwitsch donne du thème, à savoir la cohérence de Forme. En effet, en quoi l'association des traits /chaud/, /jaune/, /visqueux/ et /néfaste/ serait-elle plus cohérente qu'une autre ? On pourrait certes toujours répondre que cette forme trouve sa cohérence dans le fait qu'elle est récurrente dans le texte de Zola, mais ce serait confondre la cohérence de Forme avec la fréquence ou son corrélat psychologique, l'*entrenchment*, ce qui, de notre point de vue, n'est pas satisfaisant (on retomberait dans le psychologisme, ce que nous souhaitons éviter autant que possible dans le cadre de ce travail).

### 2.3 Proverbes et cohérence de Forme

Les points de convergences entre la théorie du champ de la conscience et la SI (le lien entre le contexte de Gurwitsch et le fond sémantique de la SI), ne doivent donc pas occulter les divergences qui séparent les deux cadres théoriques. Ces dernières portent principalement sur la définition du « thème ». Pour Gurwitsch, le thème correspond à tout ce qui se présente à notre attention et qui manifeste une cohérence de Forme. Dans le cadre de la SI, le thème est une structure récurrente de sèmes qui ne dépend pas d'une lexicalisation particulière. Sur ce point précis, les deux positions semblent très éloignées l'une de l'autre, et ce d'autant plus qu'elles n'ont pas la même portée : le philosophe s'intéresse à n'importe quel fait de conscience tandis que le linguiste se restreint à décrire des faits de nature sémantique.

Une solution de facilité consisterait à se conformer au cloisonnement disciplinaire qui sépare linguistique et philosophie. Une autre solution, qui est celle que nous défendons dans ce travail, consiste au contraire à réagencer ces réflexions issues d'horizons différents afin d'inventer de nouvelles hypothèses. Dans ce qui suit, nous proposons donc de revenir à l'ouvrage de Gurwitsch et de tester avec rigueur la thèse selon laquelle il existe des « thèmes » (au sens de la SI) qui ont une cohérence de Forme (au sens de Gurwitsch) et qui,

pour cette raison, sont transposables. Cependant, au lieu d'appliquer grossièrement cette idée à toute forme de pensée et de significations, ce qui lui ôterait beaucoup de son intérêt en raison de sa trop grande puissance, il nous faut procéder de façon plus prudente, en réduisant autant que possible le champ d'application de cette thèse, puis vérifier si dans ces conditions réduites, il n'y aurait pas, effectivement, une liste de thèmes bien précis qui se comportent exactement comme le prédit Gurwitsch.

Comme nous allons le montrer dans la section suivante, il s'avère qu'il existe au moins un type d'objet sémantique qui se conforme parfaitement à la définition de ce que Gurwitsch appelle un « thème » : le proverbe. Ce dernier est en effet doté d'une cohérence de Forme et il est transposable pour cette raison. La SI, quant à elle, y gagne une nouvelle notion, celle de forme sémantique forte. En retour, au plan philosophique, cet examen nous permet de donner une définition explicite, précise et surtout, une définition qui évite les sur-généralisations, de ce qu'il faut entendre par cohérence de Forme. Ce rapprochement, enfin, nous donne accès à un certain nombre de critères que l'on peut faire varier, et qui met en lumière des notions qui, selon nous, intéressent aussi bien le linguiste que le philosophe : proverbe prototypique, degré de proverbialité, etc.

### 2.3.1 Une architecture relationnelle inhérente ou socialement normée

Nous commencerons notre examen par la comparaison des deux exemples suivants :

(37) *Avec un vélo on ne fait pas de bruit.*

(38) *Avec une pierre on ne fait pas un mur.*

Dans le cadre de la théorie du champ de la conscience, ces deux énoncés correspondent à deux thèmes. Chacun d'entre eux entretiennent des relations de *relevance* matérielle avec un champ thématique (disons, le contexte du transport pour le premier, et celui de l'architecture pour le second). Pourtant, seul le second est transposable au sens exact de ce terme, puisqu'il peut s'appliquer sans limitation à n'importe quel contexte. En voici quelques exemples. Une directrice de thèse est en train d'organiser le jury de soutenance de son étudiant mais n'a qu'un seul collègue disponible à la date prévue ; elle se dit alors « avec une pierre on ne fait pas un mur ». Un écrivain a trouvé un titre qui l'enthousiasme, mais le livre n'est pas écrit ; on lui répond « avec une pierre on ne fait pas un mur ». Un enfant vient de dénicher un volant et annonce fièrement qu'il a une voiture ; ses parents lui répondent « avec une pierre on ne fait pas un mur ». L'une des caractéristiques définitoires du proverbe, comme on le voit dans



ce premier exemple, est d'être doté d'un sens suffisamment abstrait pour pouvoir s'appliquer à des situations très différentes :

On peut postuler que les proverbes ont un champ d'application très abstrait, qui subsume les différents types d'entités : humains, animaux, objets naturels, objets artificiels, etc., et donc un sens très général, possédant des variables qui se trouvent saturées lors des emplois particuliers. (Kleiber 2000 : 47)

Toute la question consiste alors à préciser la nature exacte de ces variables. Pour y répondre, intéressons-nous maintenant à (37). Contrairement à (38), il ne se prête pas au genre de manipulation que nous venons de réaliser, bien qu'il partage avec (38) une syntaxe identique et qu'il soit lui aussi doté d'une valeur générique. Il faut donc rechercher ailleurs l'origine d'une telle différence de comportement. La différence, dans le cas présent, semble évidente. L'exemple (38) met en jeu une relation partie / tout inhérente à 'pierre' et 'mur' du fait que, par définition, un mur est composé de parties (en l'occurrence, des pierres).<sup>56</sup> A l'inverse, la relation entre le vélo et l'absence de bruit, même si elle est plutôt bien avérée dans la réalité (par opposition à une moto, par exemple), n'est pas inhérente au sens de *vélo*, ni au sens de *bruit*. La différence entre les deux exemples tient donc à cela : dans (37), il n'y a pas de relation de dépendance fonctionnelle intrinsèque entre *vélo* et *bruit* alors que dans (38), non seulement *pierre* et *mur* sont en relation d'interdépendance fonctionnelle, mais en plus, cette relation est inhérente au sens de *mur*. La définition de Gurwitsch semble donc entièrement s'appliquer ici : l'énoncé (38) se transpose parce qu'il est unifié par cohérence de Forme, au sens où *pierre* et *mur* manifestent une dépendance fonctionnelle intrinsèquement contenue dans le sens de *mur*. L'énoncé (37), en revanche, ne manifeste pas de cohérence de Forme car la relation entre le vélo et le bruit n'est pas intrinsèque au sens de *vélo* ou de *bruit*. Dans l'optique qui est la nôtre, nous faisons l'hypothèse que ce dernier ne se transpose pas pour cette raison précise.

On pourrait cependant nous opposer une autre explication. Si (37) ne se transpose pas, ce pourrait être à cause de *vélo*, qui n'a pas de valeur métaphorique bien établie et qui ne semble pas pouvoir s'appliquer aisément en dehors de son domaine source (moyen de transport). Les faits montrent pourtant que ce n'est pas le cas. On peut toujours construire un énoncé qui contienne le mot *vélo* et qui se comporte de la même manière que l'énoncé (38) :

(39) *Avec un vieux vélo, on va lentement mais on va loin.*

---

<sup>56</sup> Précisons ce point. Si l'on suit Tamba-Mecz (1994) sur l'asymétrie du codage lexical de la méronymie, seul le sens de *mur* contient le trait /composé de parties/ (qui peuvent correspondre à des pierres, des briques, etc.). Le sens de *pierre*, en revanche, n'a pas le trait /être une partie de/. Cependant, dans le contexte de la phrase, c'est bien ce qui se passe.

L'énoncé (39) n'est pas un proverbe officiel (il n'est pas recensé dans les dictionnaires de proverbes). C'est une création dont on peut toujours discuter la forme et l'élégance, mais dont on ne peut pas nier le caractère transposable. Par exemple, un directeur de laboratoire donne un vieil ordinateur à un nouveau membre et s'exclame : « avec un vieux vélo, on va lentement, mais on va loin ! ». Autre exemple, un homme (ou une femme) est en couple avec une femme (ou un homme) beaucoup plus agé(e), et on lui demande quels en sont les bénéfices ; l'autre répond : « avec un vieux vélo, on va lentement, mais on va loin ! ». La raison en est que, contrairement à (37), la relation entre le vélo et le mouvement (marqué par deux occurrences du verbe *aller*) est intrinsèque à *vélo* (le vélo est un moyen de transport), et que le trait /faible vitesse/ est inhérent à 'vélo' (et se trouve activé par l'adverbe *lentement*). À cela s'ajoute l'antéposition de *vieux* qui modifie *vélo* et qui conditionne la transposabilité de l'énoncé pour une raison que nous examinerons dans la section suivante (en l'absence de *vieux*, la phrase n'est plus transposable). Ce que montre cet exemple, c'est que malgré la nécessité d'antéposer *vieux* à *vélo*, le faible potentiel métaphorique de *vélo* ne constitue pas un frein à la transposabilité de l'énoncé.

Dans (38), la relation qui s'établit entre *pierre* et *mur* est inhérente au sens de *mur* et d'après notre hypothèse, c'est ce qui donne à l'énoncé son caractère transposable. Cependant, un autre type de relation a un effet identique : les relations afférentes socialement normées (cf. Section 2.2). Comme nous l'avons dit, ces dernières ne sont pas des parties intrinsèques du sens des mots (d'où l'adjectif « afférent »). Elles se fondent au contraire sur un topoï, c'est-à-dire un axiome normatif implicite. Le bestiaire proverbial fournit de nombreux exemples de ce type de configuration. Ainsi, pour un locuteur français, le renard et la poule entretiennent une relation afférente socialement normée de prédation, où le renard joue le rôle du prédateur et la poule celui de la proie. Cette relation ne fait pas partie du sens de *renard* ou de *poule*. Il n'y a par exemple aucun dictionnaire qui propose, parmi les acceptions de *poule*, le sens « proie habituelle du renard ». Cependant, même si cette relation ne fait pas partie du sens inhérent de *poule*, c'est bien celle qui est activée dans (40).

(40) *Il est avis au renard que chacun mange poule comme lui.* (Strauss 2013)

Si cette relation de prédation trouve donc son origine dans le contexte culturel, elle a cependant le même poids que celui d'une relation inhérente. Elle confère à la phrase une cohérence de Forme aussi forte que si nous utilisions une relation sémantique intrinsèque.

### 2.3.2 Une articulation sans restes

Pour qu'un énoncé générique puisse se transposer (et basculer ainsi dans la catégorie des proverbes) il doit donc s'appuyer sur une architecture relationnelle inhérente au sens des lexèmes qui le composent (ou au moins socialement normée). Ce seul critère, s'il est bien nécessaire, n'est toutefois pas suffisant. En effet, si le proverbe se caractérisait uniquement par la mise en œuvre de relations inhérentes (ou socialement normées), alors l'une des conséquences serait que tous les jugements analytiques des mathématiques (comme [41a], dont le caractère analytique a toutefois été très discuté) ou de la philosophie (41b), certains jugements synthétiques a priori (comme [41c], qui n'est pas analytique mais qui est toutefois nécessaire et universel), ainsi que toutes les vérités scientifiques issues de la physique (41d), de la médecine (41e) ou de la zoologie (41f), devraient se comporter comme des proverbes (c'est-à-dire être transposables sans contraintes) :

- (41) a. *Dans un triangle rectangle, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés.*  
b. *Tout corps est étendu.*  
c. *Toute étendue à une couleur et vice-versa.*  
d. *Deux corps s'attirent de façon inversement proportionnelle au carré de leur distance.*  
e. *Fumer tue.*  
f. *Il n'y a pas de chiens sans queue.*

Or, ce n'est manifestement pas (toujours) le cas.<sup>57</sup> C'est donc qu'il doit y avoir un autre critère qui entre en jeu. Pour le débusquer, nous allons partir de la comparaison entre l'exemple (41f) et un proverbe officiel qui lui ressemble par bien des aspects :

- (42) *Il n'y a pas de roses sans épines.*

La problématique se reformule alors sous la forme d'une question simple : pourquoi le jugement *il n'y a pas de chiens sans queue*, malgré la relation inhérente partie / tout (ou au moins socialement normée) entre *chien* et *queue*, ne peut s'appliquer en dehors de son domaine source (zoologique), alors que *il n'y a pas de roses sans épines*, qui présente la même relation, s'applique non seulement à la botanique, mais aussi la politique, l'économie, l'artisanat, la religion, le sport, et bien d'autres encore. Pour répondre à cette question, il faut revenir aux lois de la perception sémantique : la dissimilation et l'assimilation.

L'énoncé (42) ne se contente pas de s'appuyer sur la relation partie / tout inhérente à *rose* et *épine*. Il permet aussi d'établir une dissimilation /dysphorique/ 'épine' vs. /euphorique/ 'rose'. En outre, et c'est le point le plus important, cette dissimilation ne mobilise pas d'autres ressources que celles qui se trouvent déjà à l'intérieur de l'énoncé. Elle ne fait appel à aucun autre matériel lexical ou sémantique pour pouvoir être mise en œuvre. Par conséquent, un énoncé comme *il n'y a pas de roses sans épines*, pris en parfaite isolation, parvient à réaliser deux choses à lui tout seul : (i) ses participants sont reliés par une relation qui leur est intrinsèque (une relation partie / tout) et (ii) ces mêmes participants activent mutuellement, par dissimilation, des sèmes spécifiques bien précis (/euphorique/ vs. /dysphorique/). En conclusion, cet énoncé lexicalise une forme sémantique qui manifeste une grande cohérence interne et qui, pour se constituer, ne nécessite aucune autre intervention que ce dont l'énoncé est composé.

Il n'en est pas de même pour (41e). Ce dernier exemple, en effet, ne parvient pas, sur la base de ses seules ressources sémantico-lexicales, à donner un contenu spécifique stable à ses deux participants (*chien* et *queue*). Dans cet énoncé, doit-on par exemple considérer que *chien* actualise /fidélité/ ou /dévalorisé/ (*chien* peut en effet être utilisé comme insulte en français) ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir lorsque cet énoncé est pris en isolation. Et qu'en est-il de *queue* ? Quel contenu spécifique doit-on activer dans le contexte restreint de la phrase ? Malgré l'indice donné par la relation partie / tout, et une (vague) intuition qui tendrait à privilégier une question de taille, nous ne voyons aucune dissimilation ou assimilation particulière se dégager nettement et prendre le dessus sur toutes les autres opérations possibles : s'agit-il d'une dissimilation /grand/ 'chien' vs. /petit/ 'queue', ou alors l'inverse, /petit/ 'chien' vs. /grand/ 'queue', ou bien d'une assimilation, /grand/ 'chien' et /grand/ 'queue' ? Là encore, il est impossible de répondre. Nous appellerons de tels participants des « restes ». Du fait qu'on ne peut leur associer aucune valeur fonctionnelle précise, ils n'entrent pas pleinement dans la forme sémantique et restent indexés à leur domaine source (zoologie). La cohérence du tout est alors compromise, ce qui se traduit par l'impossibilité de transposer l'énoncé.

Un dernier argument permet de renforcer la validité de notre hypothèse. Il s'agit de vérifier que la simple explicitation de contenus spécifiques (par exemple, à l'aide d'adjectifs antéposés) provoque bien un basculement de la phrase dans la catégorie des proverbes. C'est

---

<sup>57</sup> Nous ne traiterons pas ici les exemples tels que *la gravité, c'est ce qui donne du poids*, qui met en jeu deux isotopies distinctes : cette loi physique peut en effet se lire sur une seconde isotopie /humain/ où 'gravité' est synonyme de « apparence sérieuse » et 'poids' de « importance ». Le même genre d'interprétation est applicable à (41d).

ce que l'énoncé (43) permet de montrer, puisque sa transposabilité ne fait, contrairement à (41e), plus aucun doute :

(43) *Petit chien belle queue.*

Précisons que ce dernier exemple n'est pas une nouvelle création de notre part, mais un proverbe officiellement recensé par Strauss (2013) qui le donne comme synonyme de plusieurs autres issus de langues variées :<sup>58</sup>

(44) Eng. : *Small is beautiful.*

Fr. : *A petite cloche, grand son ; Petite pluie abat grand vent.*

Esp : *En el frasco pequeño está el mejor perfume.*

It. : *Il diamante è piccolo, ma costa caro.*

etc.

On peut dès lors revenir à (39) et expliquer la raison pour laquelle cet énoncé se transpose uniquement lorsque *vélo* est modifié par *vieux*. L'adjectif antéposé permet en effet d'actualiser un sème spécifique transposable. Il a aussi pour conséquence d'activer un certain nombre de sèmes afférents à *vélo* (lorsqu'il est vieux), tels que /solidité/, /simplicité/, etc. Dans ce contexte, le participant *vélo* se charge donc d'un contenu fonctionnel qui s'ajuste parfaitement au reste de la structure (« aller lentement mais plus loin ») et qui l'amène à être entièrement absorbé dans cette dernière.

Pour être complet, il nous reste à examiner le cas où un proverbe active des contenus spécifiques à l'aide d'une afférence socialement normée. Ce cas de figure est illustré par les exemples suivants :

(45) a. *Ce que lion ne peut, renard le fait.* (Strauss 2013)


b. *Il vaut mieux être mûrier qu'amandier.* (Dournon 1986).

c. *Celui qui travaille, mange la paille ; celui qui ne fait rien, mange le foin.*

Les traits /force/ ou /puissance/ ne sont pas des parties inhérentes du sens lexical de *lion*, de même que /ruse/ pour *renard*. Par exemple, les dictionnaires du français ne mentionnent pas nécessairement la force dans la définition de *lion*. Cependant, ces contenus socialement normés sont activés dans (45a), qui devient alors synonyme de *adresse passe force* (Strauss 2013). Quant à l'exemple (45b), il constitue une énigme pour tous ceux qui ignorent les traits afférents socialement normés associés à *mûrier* et *amandier*. On fera d'ailleurs remarquer qu'aussi longtemps que durera cet état d'ignorance, *mûrier* et *amandier* constitueront des

restes qui n'intègrent pas la forme sémantique, bloquant ainsi toute tentative de transposition. Ce n'est qu'au moment où le locuteur apprend que « l'amandier est le symbole de l'imprudence parce que sa floraison trop hâtive l'expose aux gelées » (Dournon 1986 : 26) que l'exemple (45b) parvient à se détacher, par cohérence de Forme, de son domaine source (botanique) puis à se transposer sur d'autres fonds sémantiques. L'exemple (45c) est similaire au précédent, dans la mesure où beaucoup de locuteurs n'ont pas accès aux contenus afférents socialement normés pour *foin* et *paille*. Cependant, la forme sémantique qui se dégage partiellement laisse une marge de manœuvre plus réduite que dans (45b). Seules deux dissimilations sont en effet susceptibles de compléter adéquatement la forme sémantique : 'paille' /valorisé/ vs. 'foin' /dévalorisé/ (dans ce cas, le travail est récompensé, la paresse est sanctionnée), ou bien 'paille' /dévalorisé/ vs. 'foin' /valorisé/ (le paresseux profite injustement du travail de l'autre). Nous laisserons au lecteur le soin de juger laquelle est la meilleure.<sup>59</sup>

### 2.3.3 La molécule sémique

Disposant désormais d'une définition explicite de qu'il faut entendre par « cohérence de Forme », à savoir une structure relationnelle inhérente ou socialement normée et une articulation sans restes, nous pouvons passer à la question de la représentation des formes sémantiques. Comme nous l'avons mentionné dans la Section 2.2.3.2, nous utilisons pour cela la notion de molécule sémique. Il s'agit d'un réseau sémantique inspiré des graphes conceptuels de Sowa (1984) dans lequel les relations sont exprimées au moyen d'arêtes étiquetées (dans un ovale) et où les sommets correspondent à des concepts (dans des rectangles). La SI se donne la possibilité supplémentaire de remplacer les concepts par des sèmes. Chaque arête du graphe est orientée pour indiquer le sens dans lequel la relation doit être lue. Par exemple, le graphe  permet de représenter la relation « ROSE avoir pour partie EPINE ».

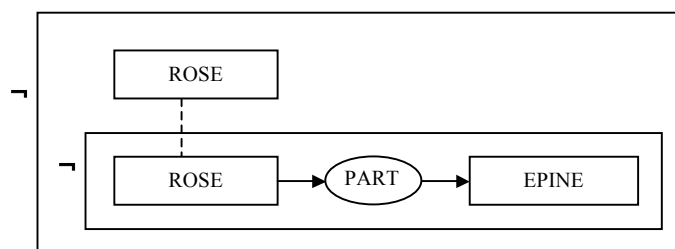
Illustrons ce dispositif à l'aide de la phrase *il n'y a pas de roses sans épines* dans le cas où cette dernière est prononcée par un enseignant lors d'un cours de botanique, c'est-à-dire non

---

<sup>58</sup> Nous abordons la question des proverbes synonymes dans Gréa (2015 : Section 3.2). À ce titre, nous ne sommes pas certain que tous les exemples donnés par Strauss (2013) soient effectivement synonymes de *petit chien belle queue*.

pas comme proverbe mais en tant que vérité générale concernant un type bien précis d'angiospermes (Carel & Schulz 2002 : 53). Dans cette situation, le graphe sémantique est représenté dans la Figure 12 où la négation se marque à l'aide du signe '¬' et où, par convention, deux cartouches à l'intérieur d'un même cartouche sont en relation de conjonction. La ligne en pointillé indique que les deux rectangles correspondent à un seul et même concept. La Figure 12 se glose alors de la façon suivante : « il est faux de dire qu'il y a une rose et que cette rose n'a pas pour partie des épines » ce qui revient logiquement à l'implication « s'il y a une rose, alors elle a pour partie des épines ».<sup>60</sup>

Figure 12. Graphe conceptuel de *il n'y a pas de roses sans épines* (interprétation non proverbiale)



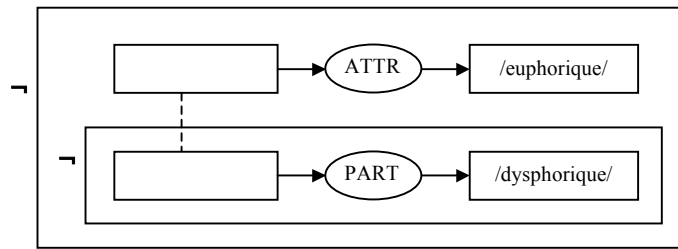
Cependant, lorsque cette même phrase est employée comme proverbe, elle dénote quelque chose qui est à la fois très proche et très différent, et que l'on représente sous la forme d'une molécule sémique dans la Figure 13. Elle est très proche de la Figure 12 en ce qu'on y retrouve la relation partie / tout et la relation d'implication (exprimée au moyen de la négation et de la conjonction). Mais elle est aussi très différente en ce qu'on n'y mentionne plus les concepts de rose ou d'épine, et qu'on n'y conserve que les produits de la dissimilation /euphorique/ vs. /dysphorique/ (la relation ATTR correspond à l'attribution).

---

<sup>59</sup> Les dictionnaires de proverbes optent unanimement pour la seconde solution. À noter que même les proverbes les plus conventionnels, comme *Pierre qui roule n'amasse pas mousse* ou *il ne faut pas réveiller le chat qui dort*, peuvent ne pas entièrement respecter les critères de cohésion et conserver quelques « scories » matérielles (non formelles). En l'occurrence, 'mousse' est un reste, qui a pour effet de provoquer une polysémie (Kleiber 2000 : 40 ; Gibbs & Beitel 1995 : 147). De même, 'chat' (qui, d'après Littré, remplace 'chien' dans la version d'origine du proverbe, et qu'on retrouve dans la version anglaise *let sleeping dogs lie*) n'est pas parfaitement ajusté à la molécule. En cela, ces exemples se rapprochent de (45c).

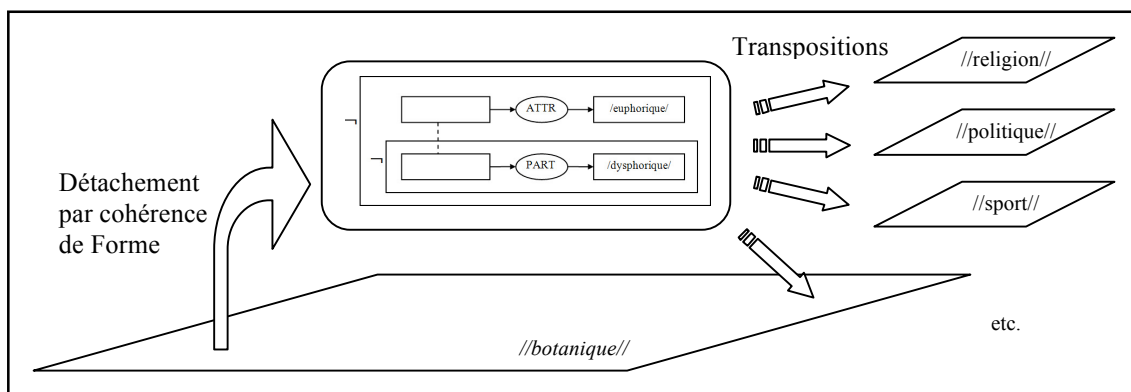
<sup>60</sup> Pour une discussion critique concernant la réduction de l'implication à une conjonction de négation, cf. Gréa (2015 : Section 2.5). Par ailleurs, nous simplifions le problème en mettant de côté la question de la représentation du pluriel de *rose* et *épine* ainsi que la question des déterminants (qui peuvent pourtant changer l'état de choses selon qu'ils sont, par exemple, définis ou indéfinis).

Figure 13. Molécule sémique lexicalisée par *il n'y a pas de roses sans épines* (interprétation proverbiale)



La structure de la Figure 13 se conforme alors exactement à la définition que Gurwitsch donne du thème et du type d'unité qui le caractérise, à savoir « un tout unitaire renfermant plus ou moins de détails, qui, en vertu de son articulation et structuration intrinsèques, possède cohérence et solidité, et ainsi se détache du champ comme une unité organisée et close » (p. 101). Dans le cas présent, la molécule de la Figure 13 est suffisamment autonome et solidaire pour se détacher de son domaine source (botanique) et se transposer dans d'autres domaines (religion, politique, sport mais aussi botanique lui-même). Mais elle se conforme aussi parfaitement à la définition de la SI : « Les molécules sémiques sont des formes sémantiques simples, alors que les isotopies génériques sont des fonds sémantiques sur lesquels elles se présentent à la perception. » (Rastier 1995). Nous nous situons donc ici à l'intersection de la théorie du champ de la conscience et de la Sémantique Interprétative. Afin de mieux visualiser l'ensemble du processus, nous le représentons dans la Figure 14, où les différents fonds sémantiques sont symbolisés par des plans.

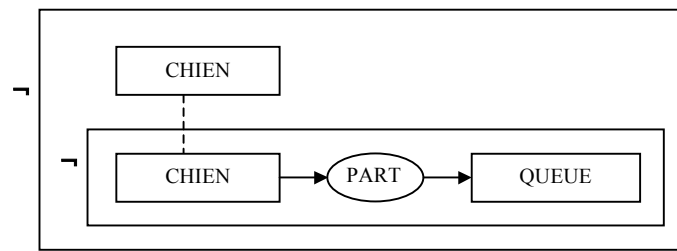
Figure 14. Transpositions de *il n'y a pas de roses sans épines*



Venons-en maintenant à l'exemple (41e) (*il n'y a pas de chiens sans queues*). Le graphe conceptuel qui lui est associé est similaire à celui de *il n'y a pas de roses sans épines* dans son emploi non proverbial. Nous le représentons dans la Figure 15 (que l'on obtient à partir de la Figure 12 en remplaçant simplement *roses* par *chiens* et *épines* par *queues*).

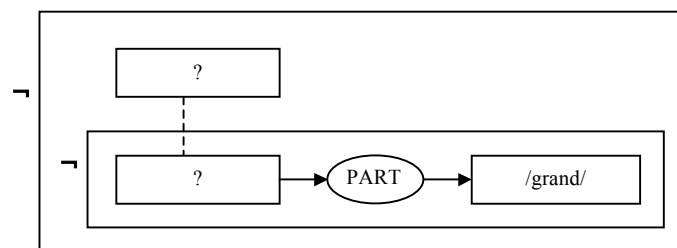


Figure 15. Graphe conceptuel de *il n'y a pas de chiens sans queue* (interprétation non proverbiale)



Cependant, lorsqu'on tente d'interpréter ce même exemple de façon proverbiale, les participants *chien* et *queue* ne parviennent pas à se donner un contenu spécifique sur la base du matériel sémantico-lexical intrinsèque à la phrase (cf. section précédente). Par exemple, si nous choisissons d'associer /grand/ à 'queue' (une solution comme une autre), le participant *queue* intègre la structure et s'y trouve, certes, entièrement absorbé. Mais aucun élément dans la phrase ne nous permet d'associer en retour une valeur précise au second participant *chien*. Comme nous l'avons vu, il est impossible, sur la seule base de l'énoncé, de déterminer si nous devons associer à *chien* les traits afférents contextuels /grand/ ou /petit/, ou bien les traits afférents socialement normés /fidélité/ ou /dévaluatif/. Cette hésitation fait de *chien* un reste qui n'est pas intégré à la molécule et que, par convention, nous notons dans le graphe à l'aide d'un point d'interrogation.

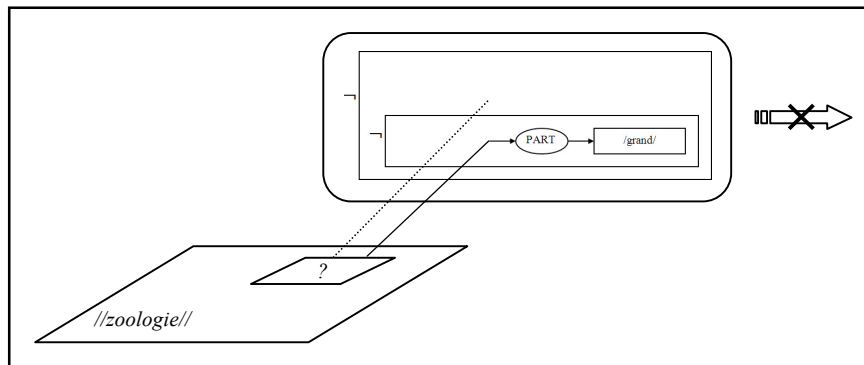
Figure 16. Graphe conceptuel de *il n'y a pas de chiens sans queue* (tentative d'interprétation proverbiale)



Dès lors, le participant correspondant à *chien* a un statut particulier : il reste « collé » à son domaine source (zoologie) tout en étant relié aux autres constituants de la molécule sémique par la relation PART et la ligne d'identité. En « adhérent » de la sorte au domaine source au lieu d'intégrer la molécule, *chien* a pour effet d'empêcher la transposition de l'ensemble de la molécule sémique (qui, du coup, n'en est plus une) à laquelle il est par ailleurs lié. Afin de bien visualiser la différence avec le cas de figure précédent, nous rendons compte de cet état de choses dans la Figure 17. Une métaphore permettra de mieux saisir l'idée. Il apparaît que *chien*, dans l'énoncé (41e), a un rôle comparable à celui d'une ancre de navire : il empêche la molécule de dériver librement vers d'autres domaines. En d'autres termes, (41e) ne se

transpose pas parce que cet énoncé n'arrive pas, par ses propres moyens, à larguer les amarres qui le retiennent au quai zoologique.

Figure 17. Non transposabilité de *il n'y a pas de chiens sans queue*



Bien évidemment, le même processus se répèterait si nous décidions cette fois d'associer le sème /grand/ à *chien* ou, à l'inverse, le sème /petit/ (ou encore, d'associer /petit/ à 'queue'). Chacune de ces tentatives aboutit en effet au même résultat : il y a toujours un participant (*chien* ou *queue*) qui reste en dehors de la molécule et qui empêche cette dernière d'acquiescer l'autonomie et la solidarité requises pour pouvoir se détacher du domaine source.

Le principe est identique pour le second critère définitoire du proverbe, à savoir l'architecture relationnelle. Pour le montrer, nous reprenons les exemples suivants, tirés de (Gréa à paraître) :

(46) *L'arbre cache la forêt.*

(47) *L'arbre cache le ruisseau.*

Lorsque (46) est interprété en tant que proverbe (par opposition à sa lecture spécifique où un arbre particulier cache une forêt particulière), il lexicalise une molécule sémique que nous représentons à l'aide de la Figure 18. Cette structure manifeste une cohérence de Forme dans la mesure où ses relations internes (dans les ovales) et ses constituants (dans les rectangles) sont exclusivement construits à partir des ressources sémantico-lexicales intrinsèquement contenues dans l'énoncé. L'énoncé (47), en revanche, ne manifeste qu'une lecture spécifique et toute tentative pour l'interpréter comme proverbe se heurte à la question de la relation entre l'arbre et le ruisseau. Cette dernière n'est inhérente ni à *arbre* ni à *ruisseau* (et elle n'est pas non plus socialement normée).<sup>61</sup> Par convention, nous représentons les relations qui sont

<sup>61</sup> Comme avec *vélo* dans (37), une hypothèse alternative consisterait à dire que *ruisseau* n'a pas le potentiel métaphorique suffisant pour pouvoir se transposer. Mais elle est invalidée par l'existence de proverbes qui contiennent le mot *ruisseau* : *la rivière a plus soif que le ruisseau*. Dans ce cas, 'rivière' et 'ruisseau' acquièrent un contenu inhérent, renforcé par le prédicat *avoir plus soif*, en s'interdéfinissant à l'intérieur d'une même classe sémantique (cours d'eau).

spécifiées par instruction contextuelle à l'aide de pointillés (par opposition à une relation inhérente ou socialement normée, notée en trait plein). Comme le montre la Figure 19, le fait que les relations ne soient pas inhérentes a une conséquence sur les concepts eux-mêmes. Ces derniers n'ont pas non plus de contenu spécifique transposable précis, et pour cette raison, ils constituent autant de restes au sens précisé plus haut. Au terme de ce raisonnement, il s'avère qu'une grande partie de la structure de la Figure 19 reste indexée au domaine source, ce qui explique son caractère non transposable.

Figure 18. Molécule sémique lexicalisée par *l'arbre cache la forêt* (interprétation proverbiale)

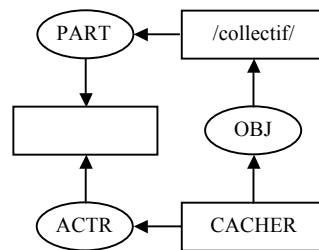
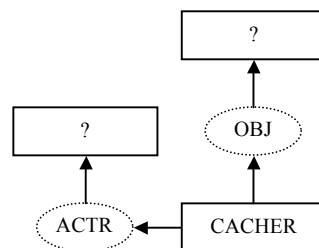


Figure 19. *l'arbre cache le ruisseau* (tentative d'interprétation proverbiale)



### 2.3.4 Le proverbe comme forme forte

Les deux critères qui précèdent (articulation inhérente ou socialement normée, articulation sans restes) sont séparés pour des raisons méthodologiques. Ils relèvent toutefois du même principe général, selon lequel « une molécule proverbiale doit exclusivement se constituer à partir des ressources sémantico-lexicales intrinsèques à l'énoncé, sans faire appel à des éléments qui lui seraient extérieurs » (Gréa à paraître). C'est ce même principe qui est à l'œuvre dans une Gestalt où « l'unité entre les parties ne doit pas être introduite θύραζεν<sup>62</sup> ; elle ne doit pas être instituée par un principe qui leur soit extrinsèque. » (Gurwitsch 1957 : 122). À l'image de ce qui se passe pour une Gestalt (dans le domaine de la perception), une phrase générique devient un proverbe parce qu'elle est sémantiquement « auto-suffisante ».

C'est un point important qui nous amène à mettre en doute un autre type d'explication qui s'appuierait sur un critère externe à la phrase : la (supposée) grande fréquence des proverbes.

L'idée selon laquelle la fréquence serait en mesure de donner une autonomie à une phrase, de sorte que cette dernière en viendrait peu à peu à acquérir, à force d'être répétée, le statut de proverbe, est invalidée par deux observations. La première, comme nous l'avons vu, c'est qu'il est toujours possible de forger de toutes pièces des phrases qui se conduisent comme n'importe quel proverbe officiel (qui se transposent avec la même facilité, cf. [39]), alors même que leur fréquence est égale à un. L'existence de tels hapax montre bien que la fréquence n'a pas un impact décisif sur l'autonomisation du proverbe. Un autre argument tient au fait que beaucoup des proverbes qui se trouvent recensés dans les dictionnaires officiels s'avèrent dans les faits n'avoir aucune (ou pratiquement aucune) occurrence dans aucun autre texte (en dehors des dictionnaires eux-mêmes, qui, manifestement, ont tendance à se recopier entre eux). Par exemple, nous avons constaté que dans le corpus frTenTen (qui compte pourtant près de 10 milliards de mots), il n'y a pas une seule occurrence de *avec une pierre, on ne fait pas un mur*. En revanche, on y trouve des formes non officielles (à notre connaissance) qui peuvent être assez fréquentes. C'est par exemple le cas de *avec un âne, on ne fait pas un cheval de course*, dont la molécule sémique présente une structure à peu près identique à celle qui est lexicalisée dans *on ne saurait faire d'une buse un épervier*.<sup>63</sup>

Un autre facteur externe régulièrement mentionné pour caractériser le proverbe est sa dimension collective. Le proverbe, de ce point de vue, exprime une vérité ou un jugement collectif et fait écho à ses énonciations passées. Dans cette optique, on considère que le locuteur premier du proverbe n'est pas la personne qui l'utilise au cours de la discussion. Au contraire, « Évoquer un proverbe, c'est faire entendre la voix de <la sagesse des nations>, la <sagesse populaire>, etc., i.e. un ON-locuteur » (Anscombe 2000 : 11).<sup>64</sup> C'est en raison de ce ON-locuteur que les proverbes peuvent être introduit par des expressions telles que *Comme on dit, On a bien raison de dire, Si on en croit la sagesse populaire,...* etc. À première vue, le ON-locuteur constitue donc un critère satisfaisant pour séparer les phrases proverbiales des phrases non proverbiales :

---

<sup>62</sup> C'est-à-dire « dehors » (comprendre « du dehors »).

<sup>63</sup> On revient ici à la question des proverbes synonymes. On notera au passage que le dernier exemple pose un problème similaire aux exemples (45) : si le locuteur est incapable d'activer la valeur afférente socialement normée associée à 'buse' (que l'on retrouve aussi dans *triple buse*) et celle de 'épervier' (par dissimilation), ces deux participants correspondront à des restes. Il est possible que la dissimilation 'âne' vs. 'cheval de course' soit plus facilement accessible pour certains locuteurs (qui ne sauraient pas ce qu'est une buse mais qui savent ce qu'est un âne).

<sup>64</sup> L'expression « ON-locuteur » est construite à partir du pronom *on* qui a la propriété, en français, de ne désigner personne en particulier.

(48) a. \**Comme on dit, avec un vélo on ne fait pas de bruit.*

b. *Comme on dit, avec une pierre on ne fait pas un mur.*

Cependant, la possibilité de créer un proverbe de toute pièce (un proverbe non officiel) rend ce critère énonciatif difficile à manipuler. Ainsi, il ne nous semble pas que l'enchaînement (49a) soit parfaitement naturel, bien que la phrase introduite appartienne, dans l'optique qui est la nôtre, à la classe des proverbes (puisque'il se transpose aussi bien qu'un proverbe officiel). Inversement, nous ne sommes pas non plus certain que l'enchaînement présenté en (49b) soit totalement impossible, bien que la phrase introduite ne soit justement pas un proverbe (*chien* et *queue* sont des restes).

(49) a. ?*Comme on dit, avec un vieux vélo, on va lentement mais on va loin.*

b. ?*Comme on dit, il n'y a pas de chiens sans queue.*

Si, comme nous le défendons, l'autonomie du proverbe dépend entièrement de sa cohérence interne, de sorte qu'elle ne requiert l'intervention d'aucun autre facteur externe (la fréquence, un ON-locuteur ou encore, un contexte élargi), il faut cependant signaler que la cohérence est d'abord et avant tout une question de degrés. Les formes sémantiques peuvent manifester une cohérence plus ou moins grande et donner lieu à un continuum qui va d'un degré maximal de cohérence à un degré minimal. Dans le premier cas, nous parlerons de forme sémantique forte (c'est le cas des proverbes, qu'ils soient officiels ou non) tandis que dans le second, nous parlerons de forme sémantique faible (par exemple, la forme identifiée par Rastier dans *L'Assommoir* est une forme faible car n'ayant pas une cohérence de Forme intrinsèque). L'opposition entre forme forte et faible est un thème central dans le cadre de la théorie de la Gestalt. Elle est discutée, entre autres, par Guillaume (1937 : 32) qui souligne ainsi que « la subordination des éléments au tout est susceptible de degrés » de sorte « qu'il y a des formes fortes et des formes faibles ». Transposée à la notion de forme sémantique, cette distinction nous permet de définir la notion de proverbe prototypique. Un proverbe prototypique est une phrase qui lexicalise une forme forte. Il s'oppose à des formes plus ou moins faibles qui sont plus difficiles à identifier (et à transposer sans l'aide du contexte).

## 2.4 Un cas limite : *l'un dans l'autre*

Dans ce qui précède, nous avons montré que l'essence du proverbe tient au fait qu'il lexicalise une forme forte, c'est-à-dire une forme ayant une cohérence de Forme qui l'amène à se détacher du fond sur lequel elle s'est constituée. C'est ce qui permet aux locuteurs d'une langue donnée de comprendre, sans trop réfléchir, la teneur d'un proverbe étranger qu'ils entendent pour la première fois. Par exemple, les énoncés (50) ne soulèvent aucune difficulté pour un locuteur français, dans la mesure où la forme sémantique qu'ils lexicalisent émerge d'elle-même.

(50) a. *pflücke die Rose, wenn sie blüht* (« il faut cueillir la rose quand elle fleurit »).

b. *Un grain de maïs a toujours tort devant une poule.* (Cabakulu 2003 : 114)

Dans ces deux cas précis, toutefois, il faut envisager la possibilité que la forme soit en partie reconnue parce qu'elle est déjà lexicalisée en français : *il faut battre le fer tant qu'il est chaud* pour (50a) et *la raison du plus fort est toujours la meilleure* pour (50b). Mais la reconnaissance de forme ne soulève pas non plus de difficulté apparente lorsqu'un proverbe lexicalise une forme sémantique inouïe :

(51) *Un pet furieux ne déchire pas l'habit.* (Cabakulu 2003 : 114)

Bien que cet exemple n'ait, à notre connaissance, aucun équivalent en français, il nous semble que n'importe quel locuteur français est capable de percevoir la forme sémantique qu'il lexicalise et qui se gloserait par « la véhémence n'a aucun effet ».

Afin d'apprécier l'importance de ce principe de cohérence de Forme, en approfondir la nature exacte, et se faire une idée précise de son fonctionnement, il serait intéressant de rechercher un cas de figure inverse, où cette cohérence de Forme ferait justement défaut. Cela nous permettrait d'établir un contraste qui nous aiderait à mieux cerner cette dernière. Il nous semble que nous en avons trouvé un (parmi d'autres possibles) qui satisfait à cette contrainte particulière. Il s'agit d'un jeu collectif élaboré par les surréalistes dans les années 50, connu sous le nom de *l'un dans l'autre*. Bien que nous y soyons revenus à plusieurs reprises (Gréa 2010a, 2010b, 2012b), nous lui portons aujourd'hui un regard un peu différent de ce que nous avons pu défendre dans ces différentes publications.<sup>65</sup> Pour le comprendre, il nous faut exposer les règles de ce jeu à partir du point de vue des joueurs.<sup>66</sup>

---

<sup>65</sup> Non pas que tout ce que nous avons dit sur le sujet soit faux, mais comme nous allons le voir, il semble que nous ayons pris une partie du problème à l'envers.

<sup>66</sup> Ce point est très important dans la mesure où les joueurs mettent en œuvre des procédures très différentes selon leur rôle (Gréa 2010b : 103 sqq).

Un individu se sépare du groupe des joueurs et choisit un mot au hasard (le mot « cible ») que nous autres, les joueurs, ne connaissons pas, mais que nous devons découvrir pour remporter la partie. Dans le même temps, nous choisissons un autre mot au hasard (le mot « source », par exemple, LANDAU) et nous faisons part de ce choix à la personne qui, entretemps, nous a rejoints. Cette dernière est alors chargée d'élaborer une description du landau qui se présente sous la forme d'une énigme dont la solution est le mot cible (le mot qu'elle a elle-même secrètement choisi). Cet exemple fait partie de ceux que Breton a recensés dans *Perspectives Cavalières*, et voici comment Benjamin Péret (qui a choisi le mot cible que nous avons la tâche de découvrir) a tourné le problème :

(52) *Je suis un LANDAU renversé qui ne contient qu'une faible partie du bébé. Celui-ci ne recourt plus à moi que dans des occasions solennelles.*

La question est alors : de qui ou de quoi s'agit-il ? Evidemment, un tel exemple se distingue des proverbes sur de nombreux points : présence de pronoms personnels, présence de plusieurs propositions dénuées de valeur générique, etc. Mais au-delà de ces différences, il en est une qui doit attirer notre attention. Contrairement au proverbe, qui met en jeu des relations et des contenus inhérents (ou socialement normés), l'exemple (52) se caractérise par une série d'instructions contextuelles qui imposent à 'landeau' des contenus spécifiques (/renversé/) et des relations (une relation contenant / contenu partielle) qui sont très peu naturels et qui, à plus forte raison, n'ont rien d'inhérent ou de socialement normé. Pour le dire simplement, il s'agit là d'un landau bien étrange. Du fait de la nature du jeu (découvrir le mot cible), nous savons toutefois que c'est moins le landau (la source) qui compte que le mot recherché (la cible). Nous nous doutons que les propriétés lexicalisées dans la description sont autant d'indices qu'il faut prendre en compte pour trouver le mot cible. La première chose à faire consiste donc à les extraire pour en faire la liste : /renversé/, /contenance partielle/ et /occasions solennelles/. Or, nous soutenons que cette liste, justement, n'est, à *cette étape du jeu*, rien d'autre qu'une liste, c'est-à-dire, l'opposé d'une structure dotée d'une cohérence de Forme. Elle correspond à une série d'indices qui ne sont pas (encore) liés entre eux par une relation d'interdépendance fonctionnelle (tout le contraire, donc, d'un proverbe). Ce sont des propriétés qui sont imposées par afférences contextuelles, qui ne sont rattachées au landau par aucune relation inhérente, et qui donnent à voir un landau (très) atypique. En cela, ces propriétés ne constituent pas, à cet instant donné, une forme forte mais une simple addition d'éléments qui ne s'intègrent pas dans un tout unifié par cohérence de Forme.

L'idée que nous défendons aujourd'hui, par opposition à ce que nous avons pu (imprudemment) publier, c'est que cette liste n'acquiert le statut de forme forte en tant que

telle qu'au moment exact où le joueur découvre la solution (dans le cas présent, il n'y en a qu'une qui soit vraiment optimale).<sup>67</sup> Avant la découverte de la solution, cette liste de traits n'apparaît au joueur que comme une liste d'éléments disparates, autonomes et qui ne parviennent pas à se lier. Cet ensemble de traits ne se solidarise et n'acquiert une cohérence de Forme qu'au moment où le joueur trouve la solution et c'est sans doute ce changement de statut (où l'on passe d'une simple liste à une Forme à part entière) qui provoque ce sentiment connu, dans la littérature anglo-saxonne, sous le nom de « *Aha !* » *experience* (et qui est celui que le lecteur devrait normalement éprouver, lorsqu'il découvrira la solution de l'énigme).<sup>68</sup>

## 2.5 Généralisations possibles

Au terme de notre raisonnement, nous disposons d'une définition relativement précise de ce qu'il faut entendre par cohérence de Forme, à savoir une architecture relationnelle inhérente ou socialement normée, et une articulation sans restes. En outre, nous avons montré que la transposabilité est une conséquence directe de cette cohérence de Forme, et que lorsque cette dernière fait défaut, la transposition n'est plus possible (à moins de recourir, par exemple, à un contexte élargi). En manipulant les deux paramètres qui déterminent la cohérence de Forme, nous avons illustré ces différents mécanismes à l'aide d'un type d'exemple, le proverbe. La question qu'il faut donc maintenant se poser est la suivante : existe-t-il des Formes fortes (au sens que nous donnons désormais à cette notion) qui ne soient pas des proverbes ?

La réponse à cette question est affirmative. Pour commencer, la notion de Forme forte peut s'étendre à toutes les expressions lexicalisées sémantiquement transparentes telles que *l'or noir* (pour désigner du pétrole) ou *creuser sa propre tombe*. De telles expressions, en effet, respectent les deux critères que nous avons mis en avant. Elles manifestent une architecture relationnelle inhérente, puisque l'attribution d'une couleur à l'or est une relation inhérente, de même que la relation résultative entre *creuser* et *tombe* (une tombe se définit comme le résultat d'un processus de creusage). Elles présentent en outre une articulation sans restes, puisque 'or' a le sème afférent socialement normé /valorisé/, de même que 'tombe' a le sème /dysphorique/. Dès lors, la seule différence qui sépare de telles expressions des proverbes, c'est que les dernières dénotent des situations complètes, alors que ce n'est pas le cas des

---

<sup>67</sup> Sur la mesure de l'optimalité des réponses possible, cf. Gréa (2010b : 106).



premières (*or noir* dénote une matière, *creuser sa propre tombe* dénote une action). À nouveau, ces expressions se transposent non pas en raison de leur fréquence, mais à cause de leur cohérence sémantique interne.

Le dernier exemple (*creuser sa propre tombe*) nous permet, par la même occasion, de dire quelques mots sur les rapports (et les non rapports) qui existent entre l'approche défendue ici et celle qui est avancée dans le cadre de la *Conceptual Integration Theory* (Fauconnier & Turner 2002). Dans ce cadre théorique, une expression comme *creuser sa propre tombe* induit un réseau d'intégration dans lequel deux espaces d'entrée (*input spaces*) sont mis en relation, l'espace source des enterrements et un espace cible qui peut correspondre à des situations très variées (toute conduite à risques : investissements financiers, consommations excessives de produits dangereux, etc.). Sur la base de ces deux espaces d'entrée se constitue un espace générique qui contient la structure commune aux deux entrées (Gréa 2004 : 105-111). La forme forte définie dans la section 2.3 se rapproche beaucoup de cet espace générique. Dans les deux cas, en effet, nous avons affaire à un schème abstrait et sous-spécifié. Mais il y a aussi une différence importante qui porte sur l'origine de l'espace générique et celle de la Forme forte. Dans le cadre de l'intégration conceptuelle, le premier est construit à partir des éléments communs aux espaces d'entrée (en l'occurrence l'espace cible des enterrements et des fossoyeurs, et un espace source variable tel que la finance, la santé, etc.). De notre point de vue, au contraire, une Forme forte est autonome et se déploie sur la seule base de sa cohérence interne, sans liaison extérieure avec un ou plusieurs espace(s) d'entrée. Pour le dire autrement, la constitution d'une Forme forte est logiquement antérieure à ses transpositions potentielles, alors que dans le cadre de l'intégration conceptuelle, l'espace générique est le résultat (logiquement postérieur) d'une mise en relation des deux espaces d'entrée.<sup>69</sup>

Pour finir, nous évoquerons, à titre de simple direction de recherche, une dernière généralisation possible de la notion de Forme forte, que l'on pourrait étendre aux unités lexicales à proprement parler. Des noms tels que *école*, *boite*, *mur*, *vin*, ainsi que quantité d'autres, sont transposables dans un nombre indéterminés de domaines (*école de la rue*, *ma boite ouvre à 8h*, *le mur de l'indifférence*, *le vin de la gloire*, etc.). Ce sont de tels exemples qui sont au centre de la théorie des Formes Sémantiques de Cadiot & Visetti (2001). Dans ce contexte, la notion de Forme forte mise au point dans les sections précédentes pourrait rejoindre la notion de motif avancée par Cadiot et Visetti. Il est à noter que les deux approches aboutissent à un résultat comparable par deux cheminements inverses, puisque si

---

<sup>68</sup> Sur la question de l'intuition subite (la « *Aha* » *experience*), cf. Gréa (2010a : Section 4.3).

<sup>69</sup> Dans Gréa (2010a), nous approfondissons le rapport entre ces deux conceptions dans le cas particulier de L'Un dans l'autre.

Cadiot et Visetti se sont d'abord intéressés aux unités lexicales avant d'aborder la question des proverbes (Visetti & Cadiot 2006), nous sommes, quant à nous, partis du proverbe pour finalement arriver au problème des unités lexicales. Cependant, la convergence entre Forme forte et motif est loin d'être parfaite. Il existe en effet un fossé théorique important que la citation suivante permet de mettre à jour :

Nous commencerons même par un aveu : dans les premières phases, exploratoires, de ce travail, nous avons envisagés de caractériser les motifs comme des sortes de schèmes gestaltistes récurrents, susceptibles d'être investis, à travers différents profils, dans une infinité de constructions thématiques. [...] Mais il n'y a rien à faire : il y a bien une prégnance du legs kantien, et il y a aussi celui d'une certaine vulgate gestaltiste [...] *en reprenant le mot 'schème' nous courions le risque de revenir à une problématique de l'instanciation, et donc de l'immanence, alors que nous voulions, à l'inverse, contribuer à une problématique de l'individuation et de l'identification des formes dans un parcours.* Nous voulions de plus assurer que le mot 'forme' ne serait jamais compris dans une acception objectiviste, naturaliste ou chosiste [...] (Cadiot & Visetti 2001 : 113)

Il faut bien admettre que notre propre travail correspond parfaitement au projet initial décrit dans ce passage (définir des schèmes gestaltistes transposables), celui-là même que les deux auteurs décident d'abandonner par la suite. Par ailleurs, nous n'émettons, pour notre part, aucune réserve quant à une conception objectiviste, naturaliste ou chosiste de la forme sémantique. Au contraire, nous y adhérons bien volontiers. Le prix à payer, à savoir une simplification des problèmes qui peut aller jusqu'à la caricature, nous paraît acceptable au regard des avantages qu'on y gagne : une communicabilité minimale des idées, une certaine systématisme des principes en jeu, un caractère plus ou moins prédictible, bref, le minimum syndical dans un monde où le point de vue analytique a su imposer son mode de fonctionnement.

Une autre divergence découle de la précédente et concerne la question de l'invariance de la Forme forte à travers ses différentes transpositions. Notre approche, comme nous l'avons déjà mentionné, consiste à adopter celle de Gurwitsch, pour qui le thème est, par définition, invariant par rapport aux différents champs dans lesquels il apparaît. Or, cette position n'est pas du tout celle de Cadiot et Visetti :

[...] Gurwitsch ne peut admettre que les thèmes soient trop profondément affectés par la traversée des champs thématiques. Il ne se demande pas si leur supposée invariance, loin de leur appartenir en propre, ne relève pas plutôt de processus plus globaux et plus aléatoires, qui se comprennent comme des reprises et des réorientations affectant leurs horizons intérieurs. [...] Pour nous, au contraire, l'identité sémiotique ne s'inscrit généralement pas dans un ordre homogène, ni

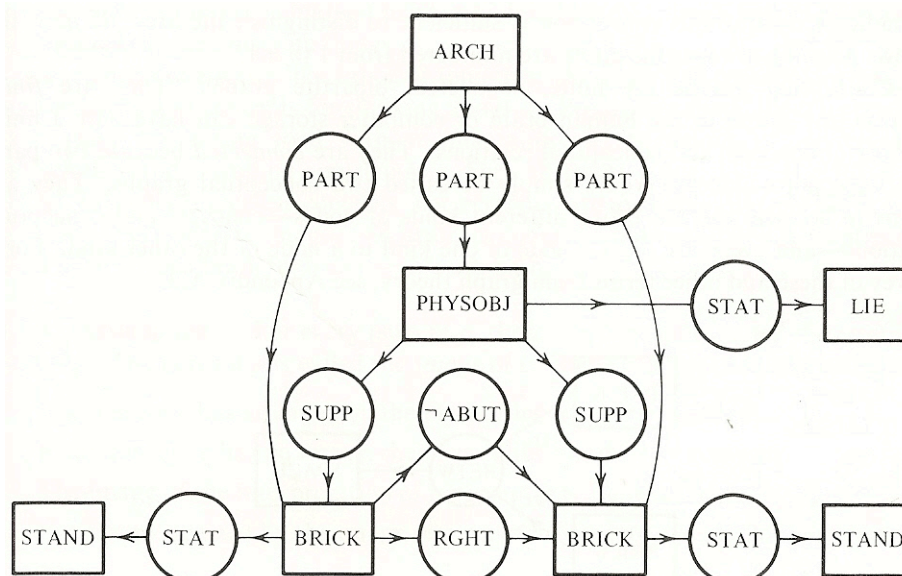
même dans un ensemble clairement étagé d'ordres autonomes [...].(Cadiot & Visetti 2001 : 87)

À l'opposé de ce point de vue, nous prenons la notion de thème pour ce qu'elle est (sous la plume de Gurwitsch), et nous la définissons en termes de Forme forte. Par définition, du fait de sa cohérence interne, elle ne peut pas subir d'influence de la part de son contexte et si c'était le cas, alors ce ne serait plus une Forme forte, mais une Forme faible.

Pour finir, deux questions, que nous laisserons ouvertes, se posent lorsqu'on souhaite étendre la notion de Forme forte à des unités lexicales. La première consiste à se demander de quelle manière nos critères (relations inhérentes ou socialement normées, articulation sans restes) s'appliquent à ce cas de figure. Par exemple, il faudrait supposer que des mots comme *école*, *boite*, *mur*, etc. se laissent décrire en termes de molécule sémique, ce qui, à première vue n'est pas parfaitement évident, tout en n'étant pas totalement hors de portée. Par exemple, Sowa (1984) ne voit pas d'inconvénient à représenter un concept nominal non relationnel sous la forme d'un graphe. Ainsi, la Figure 20 représente le graphe conceptuel associé au mot *arch* (« arche » synonyme de *voute*, *arcade*).

[Figure 20] shows a conceptual graph that describes a simple arch consisting of two standing bricks and an arbitrary object lying across the bricks. The boxes in the diagram represent concepts and their circles represent conceptual relations. The top concept [ARCH] is linked by the three conceptual relations (PART) to two [BRICK] concepts and a more general concept [PHYSOBJ]. Each [BRICK] is in a state (STAT) of [STAND]. The [PHYSOBJ] is in the state [LIE], supported (SUPP) by each [BRICK]. One [BRICK] has the other [BRICK] to its right (RGHT), and the two bricks do not abut ( $\neg$ ABUT). (Sowa 1984 : 71)

Figure 20. Graphe conceptuel de *arch*, d'après Sowa (1984 : 71)



Cependant, on voit bien qu'un tel graphe n'est rien d'autre qu'une traduction, dans un format graphico-conceptuel, de la structuration interne du référent de *arche*. Si l'on suivait la voie ouverte par une telle représentation, quel serait le graphe conceptuel associé à *mur* ? Un tas de [BRIQUE] dont certaines seraient supportées (SUPP) par d'autres (sauf celles qui sont posées (STAT)→[STAND] sur le sol), et qui seraient contigües (ABUT). Or, le contenu conceptuel que nous cherchons à dégager pour, possiblement, le représenter sous la forme d'une molécule sémique, et qui déterminerait la transposabilité du lexème *mur*, est évidemment d'une tout autre nature. En l'état actuel de notre réflexion, nous ne savons pas quelle forme ce contenu doit prendre, mais nous savons au moins que si la molécule sémique de *mur* existe, elle devrait intégrer, d'une façon ou d'une autre, certains des éléments mis en avant par Cadiot et Visetti :

le *mur*, en effet, sépare, barre, protège, défend ; se dresse, s'élève, tient ; on s'y heurte également, dans une perspective de franchissement ou d'ébranlement... (toute une agonistique s'y annonce, qui se retrouve dans *les murs de haine, d'indifférence*) ; à un moindre degré, le mur est en affinité avec construire et détruire, etc. (Cadiot & Visetti 2001 : 113)

La seconde question est plus épineuse encore. Elle consiste à se demander pourquoi certaines unités lexicales ne se transposent pas avec la même facilité que les autres. C'est par exemple le cas de *tournevis* que Cadiot et Visetti considèrent, quant à eux, comme n'ayant pas « de motif au sens où nous l'entendons » (Cadiot & Visetti 2001 : 116). Pourtant, en tant qu'outil, il suppose au moins l'existence d'un processus (le vissage), d'un utilisateur et d'une entité sur laquelle porte le processus (une visse), et semble donc au moins déployer une structure relationnelle inhérente. Reste à savoir ce qui, dans cette structure, l'empêche de s'extraire de son domaine source, en particulier lorsqu'on tient compte du fait qu'une autre expression thématiquement proche, (*donner*) *un tour de vis à qqch* (« Rendre plus rigoureux », selon le TLFi), n'a pas ce genre de difficulté.

## Conclusion

Dans notre introduction, nous évoquions les points communs et la complémentarité entre CG et SI. Au terme de cette étude, nous sommes mieux à même de les discuter et d'en cerner les contours. Pour cela, on peut prendre le problème sous un angle particulier, celui du dispositif notationnel employé. Comme nous l'avons déjà évoqué, les diagrammes de la CG et les graphes de la SI ne relèvent pas d'un langage mathématique à part entière mais sont à comprendre comme des outils heuristiques (ou herméneutique, dans le second cas). Cela étant admis, revenons un instant sur ces différents modes de représentation et comparons, par exemple, le schéma associé aux noms d'action (Figure 6[c], p. 43) et la molécule sémique lexicalisée par *il n'y a pas de roses sans épines* (Figure 13, p. 88). À première vue, ces deux dispositifs ne semblent pas avoir grand-chose en commun. Le schéma de la CG utilise des concepts tels que le profilage (noté en gras) ou le *cumulative scanning* (noté par une flèche), etc., qui n'existent pas dans le cadre de la SI. Inversement, la molécule sémique utilise les concepts de graphe et de sème, dont on ne retrouve pas d'équivalent dans le cadre de la CG. Mais à bien y réfléchir, ce fossé en est-il vraiment un ? Si l'on suit Rastier, dans la citation suivante, il s'avère que non :

Certains auteurs usent de signes graphiques : par exemple, chez Langacker un trait gras signifie /saillance/, une flèche /mouvement/, etc. Ces notations ne sont pas des formalisations géométriques mais de simples codifications, qui reposent sur des conventions d'écriture, telles que tel signe graphique équivaudra à telle expression linguistique. Les analyses en composants graphiques sont des variantes notationnelles de l'analyse sémique. (Rastier, Cavazza, & Abeillé 1994 : 49)

Cependant, un tel rapprochement entre les deux types de représentation (graphique ou sémique) ne doit pas nous faire perdre de vue la différence essentielle qui, selon nous, sépare les deux approches, et qui tient au principe de compositionnalité utilisé.

Prenons le cas d'un syntagme nominal que nous avons évoqué à plusieurs reprises : *arbre vert* (ex. [13] p. 33 et [15a] p. 40). A propos d'un tel exemple, la Sémantique Interprétative traite l'adjectif *vert* comme étant la lexicalisation d'un sème /vert/ qui intègre le sémème-occurrence de 'arbre' par afférence contextuelle (ou alors comme une instruction contextuelle qui active le sème /vert/ socialement normé pour 'arbre'). La Grammaire Cognitive, quant à

elle, rend compte de la composition de *arbre* et de *vert* d'une façon bien différente.<sup>70</sup> Le nom *arbre* dénote une région délimitée (l'équivalent de la forme-noyau substantivale, cf. Figure 3, p. 35), et l'adjectif *vert*, une relation entre un tr et un lm (la forme-noyau adjectivale, cf. Figure 4, p. 36). Leur combinaison est déterminée par un schéma constructionnel qui indique la façon dont un nom et un adjectif postposé sont intégrés et unifiés.<sup>71</sup> En l'occurrence, *arbre* est le *determinant profile* et le tr de *vert* est spécifié par *arbre*. Les deux composants sont alors unifiés dans une structure composite *arbre vert* (qui peut être à son tour combiné avec le verbe *être*, etc.). Pour être complet, il faut en outre tenir compte du fait que la couleur verte ne s'applique pas à la totalité de l'arbre (sinon, il faudrait dire *un arbre entièrement vert*). La CG rend compte de ce phénomène grâce à la notion de zone active (*active zone*), dont nous n'examinerons pas le fonctionnement ici.<sup>72</sup> En simplifiant, on peut caractériser la différence entre les deux modes de composition de la façon suivante : le principe de composition propre à la Sémantique Interprétative est de l'ordre de la diffusion et de la propagation (de sèmes), tandis que celui qui entre en jeu dans le cadre de la Grammaire Cognitive relève d'un processus d'intégration / unification. Nous avons donc bien affaire à deux dispositifs différents dans leur façon de concevoir les choses.

Cependant, le raisonnement qui a été le nôtre dans cet ouvrage nous a conduit à porter notre attention sur un aspect particulier de la Sémantique Interprétative et à délaissier (provisoirement) les autres. L'essentiel du second chapitre, en effet, consiste à examiner la notion de molécule sémique et à définir un concept bien précis, celui de Forme sémantique forte, en rapport avec la théorie du champ de la conscience de Gurwitsch. Or, cet objet sémantique particulier s'avère entretenir une grande similarité avec les structures composites de la CG. Plus précisément, les deux dispositifs ont en commun une caractéristique remarquable : leur schématicité. Revenons à nouveau au schéma associé aux noms d'action et à la molécule sémique lexicalisée par *il n'y a pas de roses sans épines*. Si l'on met de côté la question de la compositionnalité et que l'on considère, comme Rastier suggère de le faire, les différents composants sémantiques (graphique ou sémique) comme étant de simples variantes notationnelles, on constate que les deux types de structures manifestent une schématicité qui leur permet de ne dépendre d'aucun domaine particulier. Ainsi, le schéma de la Figure 6(c) est capable d'être spécifié par n'importe quel nom d'action (dont *consommation*), de la même manière que la molécule sémique de la Figure 13 est capable de se transposer dans n'importe

---

<sup>70</sup> Nous avons déjà abordé la question de la composition dans la CG dans la Section 1.3.1, lors de l'analyse de l'expression *consommation d'une bière par Chirac*.

<sup>71</sup> Pour la notion de schéma constructionnel, cf. Langacker (2008 : Section 6.2). Sur la question de l'adjectif postposé ou antéposé au nom (en français et en espagnol), et son traitement dans le cadre de la Grammaire Cognitive, cf. Delbecq (1990).

quel domaine (dont le domaine de l'architecture).<sup>73</sup> Or, d'un point de vue philosophique, c'est précisément par ce type de comportement qu'on définit traditionnellement le domaine formel (par opposition au domaine matériel), à savoir lorsqu'une structure peut être considérée indépendamment de toute matière concrète. Les deux dispositifs ont donc bien une aptitude commune à abstraire des représentations qui ne dépendent pas de telle ou telle *hylé* (« matière »). En d'autres termes, ils nous permettent de mettre à jour l'existence d'un niveau grammatical / sémantique a priori qui précède le niveau logique à proprement parler (et en particulier, la logique de la vérité), mais qui n'en demeure pas moins formel. En cela, nous nous conformons à la conception que Husserl se fait de la logique, à savoir une discipline stratifiée en trois niveaux, dont le premier correspond à la grammaire a priori, et qui précède et rend possible l'existence des deux autres (logique de la non-contradiction et logique de la vérité). Il existe donc bien un niveau formel de nature phénoménologique et gestaltiste que la CG et la SI mettent en lumière (articulation figure / fond, saillance et profilage, dissimilation et assimilation de sèmes, cohérence de Forme, etc.), un niveau fondamental qui précède et se distingue de l'explication logico-analytique du sens.

---

<sup>72</sup> Cf. Langacker (2009).

<sup>73</sup> Cette lecture orientée de la Sémantique Interprétative peut soulever quelques problèmes. En insistant sur la schématicité des molécules sémiques, on pourrait nous reprocher d'aboutir à une SI qui se rapprocherait des conceptions logico-grammaticales qu'elle dénonce avec force. Nous pensons pourtant que ce n'est pas le cas. Les lois de la perception sémantique sont entièrement conservées et jouent un rôle central dans notre caractérisation de la Forme forte. La mise en suspens du contexte, nécessaire à une bonne caractérisation de cette dernière, est, par la suite, levée avec la prise en compte de la paratopie (cf. Gréa [2015 : Section 3.3]). La dimension culturelle du proverbe, enfin, est rendue à l'aide de la notion d'afférence socialement normée.





## Bibliographie

- ALBERTAZZI, L., 2000, « Which semantics ? », in L. ALBERTAZZI, *Meaning and Cognition: A multidisciplinary approach*. Amsterdam, John Benjamins.
- ANSCOMBRE, J.-C., 2000, « Parole proverbiale et structures métriques », *Langages*, 34:139, p. 6-26.
- BACHELARD, S., 1957, *La logique de Husserl*. Paris, PUF.
- BARSALOU, L.W., 1982, « Context-independent and context-dependent information in concepts », *Memory & Cognition*, 10:1, p. 82-93.
- BARSALOU, L.W., 1983, « Ad hoc categories », *Memory & cognition*, 11:3, p. 211-227.
- BENNINGER, C., 1993, « Les substantifs Quantificateurs en -ée », *Faits de langues*, 2, p. 79-84.
- BENNINGER, C., 2001, « Une meute de loups / une brassée de questions : collection, quantification et métaphore », *Langue Française*, 129, p. 21-34.
- BENOIST, J., 1999, *L'a priori conceptuel. Bolzano, Husserl, Schlick*. Paris, Vrin.
- BENOIST, J., 2001, *Intentionnalité et langage dans les Recherches Logiques de Husserl*. Paris, PUF.
- BENOIST, J., 2006, « Variétés d'objectivisme sémantique », in J. BENOIST, *Propositions et états de choses: entre être et sens*. Paris, Vrin.
- BENVENISTE, E., 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Vol. 1. Paris, Gallimard.
- BERGSON, H., 1888, *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris, PUF.
- BUNDGAARD, P.F., 2004a, « Configuration sémantique et combinaison syntaxique dans la IVe Recherche logique de Husserl », *Recherches husserliennes*, 21, p. 1-33.
- BUNDGAARD, P.F., 2004b, « The ideal scaffolding of language: Husserl's fourth Logical Investigation in the light of cognitive linguistics », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 3:1, p. 49-80.
- CABAKULU, M., 2003, *Le grand livre des proverbes africains*. Paris, Presses du Châtelet.
- CADIOT, P., & VISETTI, Y.-M., 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques : motifs, profils, thèmes*. Paris, PUF.
- CAREL, M., & SCHULZ, P., 2002, « De la généricité des proverbes : une étude de l'argent ne fait pas le bonheur et il n'y a pas de roses sans épines », *Langage et société*, 102, p. 33-71.
- Col, G., APTEKMAN, J., GIRAULT, S., & B. VICTORRI, 2010, « Compositionnalité gestaltiste et construction du sens par instructions dynamiques », *CogniTextes*, [En ligne].
- DAMOURETTE, J., & PICHON, E., 1911-1927, *Des Mots à la Pensée. Essai de grammaire de la Langue française*. Paris, Editions d'Artrey.
- DELBECQUE, N., 1990, « Word order as a reflection of alternate conceptual construals in French and Spanish. Similarities and divergences in adjective position. » *Cognitive Linguistics*, 1:4, p. 349-416.
- DE MURALT, A., 1958, *L'idée de la phénoménologie: l'exemplarisme husserlien*. Paris, PUF.
- DEHAENE, S., 2014, *Le Code de la conscience*. Paris, Éditions Odile Jacob.
- DESSAUX, A.-M., 1976, « Déterminants nominaux et paraphrases prépositionnelles : problèmes de description syntaxique et sémantique du lexique », *Langue Française*, 30, p. 44-62.
- DOURNON, J.Y., 1986, *Le Dictionnaire des proverbes et dictons de France*. Paris, Hachette.

- EDIE, J.M., 1977, « Husserl's Conception of 'The Grammatical' and Contemporary Linguistic », in J. N. MOHANTY, *Readings on Edmund Husserl's Logical Investigations*, p. 137-161. The Hague, Martinus Nijhoff.
- FAUCONNIER, G., & TURNER, M., 2002, *The way we think: conceptual blending and the mind's hidden complexities*. New York, Basic Book.
- FINE, K., 1975, « Vagueness, Truth and Logic », *Synthese*, 30:3/4, p. 265-300.
- FISETTE, D., & LAPOINTE, S., 2003, *Aux origines de la phénoménologie: Husserl et le contexte des Recherches logiques*. Paris, J. Vrin.
- GALLERAND, A., 2014, *Husserl et le phénomène de la signification*. Paris, J. Vrin.
- GARDIES, J.L., 1975, *Esquisse d'une grammaire pure*. Paris, J. Vrin.
- GIBBS, R.W., & BEITEL, D., 1995, « What proverb understanding reveals about how people think », *Psychological Bulletin*, 118:1, p. 133-154.
- GOLDSTONE, R.L., & BARSALOU, L.W., 1998, « Reuniting perception and conception », *Cognition*, 65:2, p. 231-262.
- GREA, P., 2004, « Logique de conformité et logique d'intégration », in D. AMIOT, *La métaphore : regards croisés*, p. 101-122. Arras, Artois Presses Université.
- GREA, P., 2010a, « Je suis un pot de fleurs de diamètre moyen : énigme et perception sémantique », in F. NEVEU & al., *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'10*, p. 1141-1158. Nouvelle-Orléans.
- GREA, P., 2010b, « L'Un dans l'autre : énigme et métaphore filée dans un jeu surréaliste », *Revue romane*, 45, p. 91-116.
- GREA, P., 2012a, « “Deux-trois” mots sur la question des déterminants de petite quantité : pluriel continu et perception sémantique », *Journal of French Language Studies*, 23:02, p. 193-219.
- GREA, P., 2012b, « Sur la transposition des formes sémantiques », in F. LAUTEL-RIBSTEIN, *Formes sémantiques, langages et interprétations – Hommage à Pierre Cadiot*, p. 101-109. Tribune Internationale des Langues Vivantes.
- GREA, P., 2014, « La question du collectif dans la grammaire de Damourette et Pichon », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, tome CIX fascicule 1, p. 201-235.
- GREA, P., 2015, « Proverbe, transposabilité et forme forte », *Linguisticae Investigationes*, 38:1, p. 13-72.
- GREA, P., 2017, « Inside in French », *Cognitive Linguistics*, 28, 1, p. 77-130.
- GREA, P., à paraître, « Proverbe prototypique », in F. HRUBARU & E. MOLINE, *Sens et référence*.
- GREA, P., & HAAS, P., 2015, « Mode de N et type de N, de la synonymie à la polysémie », *Langages*, 197, p. 69-98.
- GREIMAS, A.J., 1966, *Semantique structurale. Recherche de methode*. Paris, Larousse.
- GRIES, S.T., 2015, « More (old and new) misunderstandings of collocation analysis: On Schmid and Küchenhoff (2013) », *Cognitive Linguistics*, 26:3, p. 505-536.
- GRIES, S.T., & STEFANOWITSCH, A., 2004a, « Co-varying collexemes in the into-causative », in M. A. S. KEMMER, *Language, Culture, and Mind*, p. 225-236. Stanford (CA), CSLI.
- GRIES, S.T., & STEFANOWITSCH, A., 2004b, « Extending collocation analysis: A corpus-based perspective on <alternations> », *International Journal of Corpus Linguistics*, 9:1, p. 97-129.
- GRIMSHAW, J., 1990, *Argument Structure*. Cambridge / London, The MIT Press.
- GUILLAUME, P., 1937, *La psychologie de la forme*. Paris, Flammarion.
- GURVITCH, G., 1928, « La philosophie phénoménologique en Allemagne: I. - Edmund Husserl », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 35:4, p. 553 - 597.
- GURWITSCH, A., 1957, *Théorie du champ de la conscience*. Bruges, Desclée de Brouwer.
- GURWITSCH, A., 2002, *Esquisse de la phénoménologie constitutive*. Paris, Vrin.

- HADDOCK, G.E.R., 2000a, « Remarks on Sense and Reference in Frege and Husserl », in C. ORTIZ HILL & G. E. R. HADDOCK, *Husserl Or Frege? Meaning, Objectivity, and Mathematics*. Chicago and La Salle, Illinois, Open Court.
- HADDOCK, G.E.R., 2000b, « State of Affairs and Situation of Affairs », in C. ORTIZ HILL & G. E. R. HADDOCK, *Husserl Or Frege? Meaning, Objectivity, and Mathematics*. Chicago and La Salle, Illinois, Open Court.
- HALLDÉN, S., 1949, *The Logic of Nonsense*. Uppsala, Uppsala Universitets Arsskrift.
- HUSSERL, E., 2009, *Logique formelle et logique transcendantale*. Essai d'une critique de la raison logique. Paris, PUF.
- HUSSERL, E., 1972, *Philosophie de l'arithmétique*. Paris, PUF.
- HUSSERL, E., 1961, *Recherches logiques*. Tome 2, volume 1, Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance. Première partie : recherches I et II. Paris, PUF.
- HUSSERL, E., 1961, *Recherches logiques*. Tome 2, volume 2, Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance. Deuxième partie : recherches III, IV et V. Paris, PUF.
- HUSSERL, E., 1963, *Recherches logiques*. Tome 3, Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance. Recherche VI. Paris, PUF.
- HUSSERL, E., 1950, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Paris, Gallimard.
- KLEIBER, G., 2000, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, 139, p. 39-58.
- KLEIBER, G., 2004, « Item lexical, mots construits et polylexicalité vus sous l'angle de la dénomination », *Syntaxe et sémantique*, 1:5, p. 31-46.
- KLEIBER, G., 2008, « Petit essai pour montrer que la polysémie n'est pas un sens interdit », in J. DURAND, B. HABERT & B. LAKS, *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'08*, p. 87-101. Paris.
- KOFFKA, K., 1935, *Principles of Gestalt Psychology*. Londres, Routledge & Kegan Paul.
- KÖHLER, W., 1929, *Psychologie de la forme*. [1964 édition française, Paris, Gallimard]
- KÖRNER, S., 1960, *The Philosophy of Mathematics*. London, Hutchinson.
- LAFON, P., 1980, « Sur la variabilité de la fréquence des formes dans un corpus », *Mots*, 1, p. 127-165.
- LAFON, P., 1984, *Dépouillements et statistiques en lexicométrie*. Genève-Paris, Slatkine-Champion.
- LAKOFF, G., 1987, *Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind*. Chicago, University of Chicago Press.
- LAMMERT, M., 2006, *Sémantique et cognition : les noms collectifs*. Thèse de doctorat, Université Marc Bloch, Strasbourg.
- LANGACKER, R.W., 1987a, *Foundations of Cognitive Grammar : Theoretical Prerequisites*, Vol. 1. Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER, R.W., 1987b, « Mouvement abstrait », *Langue française*, 76:1 p. 59-76.
- LANGACKER, R.W., 1987c, « Nouns and Verbs », *Language*, 63:1, p. 53-94.
- LANGACKER, R.W., 1991a, *Concept, image, and symbol*. Berlin, Mouton De Gruyter.
- LANGACKER, R.W., 1991b, *Foundations of Cognitive Grammar : Descriptive Application*, Vol. 2. Stanford, Stanford University Press.
- LANGACKER, R.W., 2000, *Grammar and Conceptualization*. Berlin, Mouton de Gruyter.
- LANGACKER, R.W., 2008, *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*. Oxford, Oxford University Press.
- LANGACKER, R.W., 2009, « Metonymic grammar », in K.-U. PANTHER, L. L. THORNBURG & A. BARCELONA, *Metonymy and Metaphor in Grammar*, p. 45-71. Amsterdam, John Benjamins.
- MARCONI, D., 1997, *La philosophie du langage au XXème siècle*. Paris, Editions de l'éclat.

- MEHLBERG, H., 1958, *The Reach of Science*. Toronto, University of Toronto Press.
- MELLE, U., 2001, « La théorie husserlienne du jugement », *Revue Philosophique de Louvain*, 99:4, p. 683-714.
- PETITOT, J., 1991, « Syntaxe topologique et grammaire cognitive », *Langages*, 103, p. 97-128.
- PETITOT, J., 1992, *Physique du sens*. Paris, Editions du CNRS.
- PINCEMIN, B., 2012, « Sémantique interprétative et textométrie », *Texto!*, XVII, 3, [en ligne].
- PIOTROWSKI, D., 1997, *Dynamiques et structures en langue*. Paris, CNRS éditions.
- POTTIER, B., 1963, « Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction mécanique », in *Linguistique appliquée et Traduction automatique II*, Nancy, Publications linguistiques de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Nancy.
- POTTIER, B., 1974, *Linguistique générale. Théorie et description*. Paris, Klincksieck.
- RASTIER, F., 1987, « Représentation du contenu lexical et formalismes de l'intelligence artificielle », *Langages*, 87, p. 79-102.
- RASTIER, F., 1987, *Sémantique interprétative*. Paris, PUF.
- RASTIER, F., 1989, *Sens et textualité*. Paris, Hachette.
- RASTIER, F., 1991, *Sémantiques et recherches cognitives*. Paris, PUF.
- RASTIER, F., 1993, « La sémantique cognitive : élément d'histoire et d'épistémologie », *Histoire Epistémologie Langage*, 15, I, [en ligne].
- RASTIER, F., 1995, « La sémantique des thèmes ou le voyage sentimental », in F. RASTIER, *L'analyse thématique des données textuelles*, p. 223-249. Paris, Didier.
- RASTIER, F., 1997, « Défigements sémantiques en contexte », in M. MARTINS-BALTAR, *La locution, entre langues et usages*, p. 305-329. Fontenay / Saint Cloud, ENS Editions.
- RASTIER, F., 2001, *Arts et sciences du texte*. Paris, PUF.
- RASTIER, F., 2005a, « Mésosémantique et syntaxe », *Texto !*, [en ligne].
- RASTIER, F., 2005b, « Sémiotique du cognitivisme et sémantique cognitive: questions d'histoire et d'épistémologie », *Texto !*, [en ligne].
- RASTIER, F., 2006, « Formes sémantiques et textualité », *Langages*, 163, p. 99-114.
- RASTIER, F., 2012, « Langage et pensée : dualité sémiotique ou dualisme cognitif ? », *Texto !*, XVII:1-2, [en ligne].
- RASTIER, F., CAVAZZA, M., & ABEILLE, A., 1994, *Sémantique pour l'analyse : de la linguistique à l'informatique*. Paris, Masson.
- ROCHETTI, A., 1968, « Les pluriels doubles de l'italien: une interférence de la sémantique et de la morphologie du nom », *Les Langues modernes*, 62:3, p. 63-71.
- ROMANO, C., 2009, « Tugendhat, Husserl et l'objectivisme sémantique », *Philosophie*, 2:101, p. 48-72.
- ROUSSARIE, L., en ligne, « Chapitre 2 : Sémantique vériconditionnelle et calcul des prédicats », *Manuel de sémantique formelle*.
- SALANSKIS, J.-M., 2000, « La phénoménologie dans le différend analytico-continental », *Rue Descartes*, 29, [en ligne].
- SALANSKIS, J.-M., 2003, *Herméneutique et cognition*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- SIMONS, P., 1987, *Parts : A Study in Ontology*. Oxford, Clarendon Press.
- SIMONS, P.M., 1988, « Gestalt and Functional Dependence », in B. SMITH, *Foundations of Gestalt Theory*, p. 158-190. Munich, Vienna, Philosophia Verlag.
- SORENSEN, R., 1988, *Blindspots*. Oxford, Clarendon Press.
- SORENSEN, R., 2001, *Vagueness and Contradiction*. New York, Oxford University Press.
- SOWA, J.F., 1984, *Conceptual Structures. Information Processing in Mind and Machine*. Massachusetts, Addison-Wesley.
- STEFANOWITSCH, A., & GRIES, S.T., 2003, « Collostructions: On the interaction between verbs and constructions », *International Journal of Corpus Linguistics*, 8:2, p. 209-243.

- STEFANOWITSCH, A., & GRIES, S.T., 2005, « Covarying collexemes », *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, 1:1, p. 1-43.
- STRAUSS, E., 2013, *Concise Dictionary of European Proverbs*. London, New York, Routledge.
- STUMPF, C., 1883-1890, *Tonpsychologie*. Leipzig, Hirzel.
- TALMY, L., 2000, *Toward a Cognitive Semantics*. Cambridge, Massachusetts, MIT Press.
- TAMBA-MECZ, I., 1994, « Un puzzle sémantique : le couplage des relations de tout à partie et de partie à tout », *Le gré des langues*, 7, p. 64-85.
- THOM, R., 1988, *Esquisse d'une Sémiophysique*. Paris, InterEditions.
- TYE, M., 1994, « Sorites paradoxes and the semantics of vagueness », in J. TOMBERLIN, *Philosophical Perspectives: Logic and Language*. Atascadero, California, Ridgeview.
- VAN DE VELDE, D., 2006, *Grammaire des Événements*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- VICTORRI, B., 1999, « Le sens grammatical », *Langages*, 33:136, p. 85-105.
- VICTORRI, B., & FUCHS, C., 1996, *La polysémie : construction dynamique du sens*. Paris, Hermès.
- VISETTI, Y.-V., & CADIOT, P., 2006, *Motifs et proverbes : Essai de sémantique proverbiale*, Paris, PUF.
- VON EHRENFELS, C., 1890, « Über Gestaltqualitäten », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 14, p. 249-347.
- WERTHEIMER, M., 1923, « Untersuchungen zur Lehre von der Gestalt, II », *Psychologische Forschung*, 4, p. 301-350.
- WILLIAMSON, T., 1994, *Vagueness*. London, Routledge.
- WINSTON, M.-E., CHAFFIN, R., & HERRMANN, D., 1987, « A Taxonomy of Part-Whole Relations », *Cognitive Science*, 11, p. 417-444.